
U d'/ of Ottawa
39003000587955

LA PIEUSE CONGRÉGANISTE

I

IMPRIMATUR

Vapinci, die XXIX *Sept.* 1887.

† J. A., EPISC. VAPINC.

LA PIEUSE CONGRÉGANISTE

DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE

OU

INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES

A L'USAGE DES ASSOCIATIONS EN L'HONNEUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

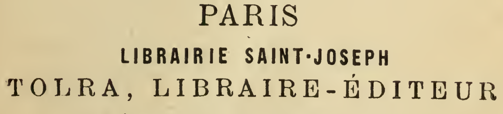
PAR

L'ABBÉ JOUVE

Ancien archiprêtre de Savines, chanoine de Gap

TOME PREMIER

Quatrième édition



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112 *bis*, RUE DE RENNES, 112 *bis*

1892





TABLE ALPHABÉTIQUE

DES DEUX VOLUMES

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Z





PRÉFACE



'ACCUEIL *favorable que le clergé chargé du ministère paroissial a bien voulu faire à mes précédents ouvrages, m'a encouragé à composer celui-ci, que je regarde comme le complément des autres. Nos confrères, en effet, ont presque tous, dans leurs paroisses, une ou plusieurs congrégations de jeunes personnes à diriger. Ceux qui n'en ont pas seraient heureux d'en avoir; car, à l'heure présente, c'est là l'un des moyens les plus puissants qu'ils puissent employer pour augmenter ou, au moins, pour conserver la foi au milieu des populations qui leur sont confiées.*

J'ai donc cru me rendre utile à tous ces pasteurs des âmes en leur donnant d'abord un directoire pour l'établissement de ces pieuses Associations, et ensuite une série d'instructions spéciales aux personnes qui en font partie.

Ces instructions, courtes, simples et pratiques, ne sont autre chose que la mise en ordre de notes nombreuses recueillies pendant la composition de mes autres livres. J'avoue, du reste, que j'ai fait aux auteurs ascétiques de larges emprunts, heureux de réunir ainsi en un seul corps le fruit des études et de l'expérience de plusieurs.

Le livre que j'offre aujourd'hui à mes confrères peut très bien aussi être mis entre les mains des congréganistes. Elles pourront y choisir souvent le sujet de leurs lectures pieuses.

Enfin, parmi les nombreux sujets que j'ai traités, il en est un certain nombre que mes confrères de la campagne pourront utiliser pour leurs prônes du dimanche.

J'espère donc que ce travail, qui sera très probablement mon dernier, pourra faire quel-

que bien aux âmes, et me donner droit à leurs suffrages.

Daignent la glorieuse Reine du Laus et sa vénérable servante, Benoîte Rencurel, avec laquelle elle a daigné converser intimement pendant plus d'un demi-siècle, bénir et féconder ce nouveau travail que je leur consacre.

(Voir ma Vie des Saints, tome IV, page 414.)





LA

PIEUSE CONGRÉGANISTE

DANS LES PAROISSES

Au Pensionnat, à l'Ouvroir, à l'Atelier, etc.

PREMIÈRE PARTIE

LE DIRECTOIRE DE LA CONGRÉGATION

CHAPITRE PREMIER

ZÈLE QUE LE CLERGÉ PAROISSIAL DOIT DÉPLOYER POUR ÉTABLIR LES CONGRÉGATIONS



IL est une vérité que nous sommes malheureussment forcés de reconnaître, c'est que la foi s'affaiblit partout ; l'indifférence devient le partage du grand nombre, et l'incrédulité fait des progrès si rapides, dans les campagnes comme au sein des cités, qu'elle menace de ruiner complètement l'édifice de la foi chrétienne. L'illusion à cet égard n'est plus pos-

sible. Nous voici arrivés à la dernière période des conspirations sataniques.

L'enfer et les sociétés secrètes, dont il est l'inspirateur, savent bien que tant que la France catholique vivra, ils ne seront point maîtres du monde. Aussi, voilà plus d'un siècle qu'ils travaillent à la *déchristianiser*. Pour réaliser leurs infâmes desseins, ils emploient à leur œuvre des hommes dont la perversité est capable de tout. Au XVIIIe siècle, par Voltaire et les encyclopédistes, Satan a inoculé le poison au cœur de la noblesse, et plus tard, par l'*Université*, au cœur de la bourgeoisie. De nos jours, pour empoisonner le peuple, il se fait lui-même maître d'école. Il en veut à l'enfance chrétienne ; il s'est écrié, par l'organe de l'un de ses suppôts : « il ne faut plus de religion dans les écoles ; il est temps de dégager l'homme de toute crainte de Dieu et de la mort. »

Cette guerre à l'enfance chrétienne est le dernier terme de l'habileté satanique. Cette habileté n'a d'égale que sa malice. Les agents du démon ont compris, dès le début de la lutte, la résistance de la femme à leur funeste enseignement. Aussi, ont-ils dit : « Il faut à tout prix déchristianiser la femme. Par elle nous serons bientôt les maîtres du monde. » Pour atteindre ce but infernal et pour laisser igno-

rer aux jeunes filles la mission religieuse et domestique que la femme a reçue de Dieu, ils ont imaginé d'ouvrir des casernes d'un nouveau genre qu'on appelle des lycées de filles. Dans ces écoles laïques, destinées à fournir des maîtresses capables de former à la société de nouvelles épouses, de futures mères de famille, on les forcera, ces jeunes élèves, à se nourrir, à se saturer d'impiété, et on remplacera ainsi la modestie par la vanité, la foi par l'incrédulité, la pudeur par des mœurs sans règle. Voilà leur complot; voilà leur plan; c'est satanique.

En présence d'entreprises si audacieuses, en face de tant de dangers, que doit faire le prêtre? Le prêtre, lieutenant de Jésus-Christ, son ministre, son disciple de prédilection, doit-il se décourager, se croiser les bras et contempler avec douleur cette œuvre de destruction? Nullement. Mais, le cœur tourné vers Dieu, il doit avec confiance entreprendre une lutte sans merci contre ces sociétés perverses. Elles concentrent tous leurs efforts pour détruire la foi chez la jeune fille, espoir de la famille et de la société; il doit concentrer les siens pour l'implanter dans son âme, la développer et la fortifier. Il doit instruire, oui, instruire les jeunes filles : *fides ex auditu*. C'est par une instruction claire, fréquente,

précise et solide que la racine de la foi s'implantera dans les cœurs. Le moyen de donner cette instruction, c'est de créer ces écoles de la piété qu'on appelle communément congrégations. Par là, le prêtre fera entrer plus que jamais Dieu dans l'éducation des jeunes personnes, augmentera leur piété, mais surtout fortifiera leur foi, puisque c'est spécialement contre leur foi que l'on conspire. Donnons plus que jamais une grande place à l'instruction religieuse, et que chaque congrégation soit en même temps un catéchisme de persévérance et une grande école d'enseignement religieux. Il faut de fortes croyances pour avoir de fortes vertus ; et il faut de fortes vertus pour remporter de grandes victoires. Voilà notre cri de guerre ; voilà le salut.

Tous les jours, nos filles se trouvent en face de l'ennemi; le foyer domestique lui-même, hélas ! devient souvent un péril. Il leur faut donc une école pour les former au combat, un arsenal toujours ouvert pour leur fournir des armes avec lesquelles elles puissent se défendre. Ces écoles protectrices, ces armes puissantes seront les congrégations de la Très-Sainte-Vierge. Dans ces pieuses associations, le prêtre formera à la vertu les jeunes filles qui se destinent à la noble et glorieuse tâche d'épouses, de mères et de maîtresses chrétien-

nes. Il les façonnera selon les maximes de l'Evangile ; et ces jeunes victimes de la persécution religieuse soutiendront, conserveront dans le monde l'esprit du christianisme, et sauront ramener le règne de la vertu dans ceux qui les entourent. Ainsi se répareront chaque jour les ruines que l'impiété s'efforce d'amonceler autour de nos saintes croyances ; ainsi nous aurons soutenu, pour notre part, les saints combats que le Seigneur couronnera au ciel.





CHAPITRE II

DE L'ORGANISATION DES CONGRÉGATIONS

I. DU DIRECTEUR

Dans toute congrégation il doit y avoir un chef ou directeur, comme il doit y en avoir un dans chaque société ou association plus ou moins grande. Qu'est une famille sans chef, une école sans directeur, une commune sans magistrats, un département sans préfet, un royaume sans roi, un empire sans empereur? Nous n'avons pas à le dire; chacun le comprend. Il est donc nécessaire que chaque congrégation ait un directeur.

Or, ce directeur doit être ordinairement le curé de la paroisse où elle est établie, à cause de l'influence attachée à son autorité et de la grande expérience des âmes qu'exige cette direction. Dans le cas exceptionnel d'impossibilité, M. le Curé désignera tout autre prê-

tre pieux et expérimenté pour le remplacer, sans toutefois se départir jamais de la haute direction, de manière qu'aucune mesure importante ne soit prise sans son avis et son approbation.

Dans les pensionnats, les orphelinats, les ouvroirs et les autres associations de jeunes filles, le directeur sera l'aumônier, s'il y en a un. Dans tous les cas, ce sera toujours un prêtre, puisque c'est lui qui est partout l'âme de toute véritable association. Sans son secours elles languissent et ne sauraient se soutenir. C'est par son zèle qu'il les vivifie et en fait des sociétés d'âmes pieuses et ferventes. Quel bonheur pour les congréganistes d'avoir à leur tête un directeur animé de l'esprit de Dieu, et zélé pour la prospérité de ces sortes d'associations !

Le directeur, en qualité de supérieur de la congrégation, préside à toutes les assemblées générales et particulières, quand ses occupations lui permettent de s'y rendre.

Il doit faire, par lui même ou par quelque autre prêtre délégué, des instructions aussi fréquentes que possible, et ces instructions doivent être simples, familières, pratiques et appropriées aux besoins de la plupart des membres de la congrégation.

Il est de rigueur que le directeur attache

une haute importance à la congrégation, et qu'il fasse partager à tous les membres de l'association ses idées et ses sentiments. Dans ce but, il choisira tous les moyens d'honorer la pieuse association selon que les circonstances s'y prêteront. Ainsi, autant que possible, il lui donnera une place distinguée dans l'église, et déploiera beaucoup de pompe le jour de la réception des nouvelles congréganistes, comme aussi le jour de leur mariage et celui de leurs obsèques.

II. ADMINISTRATION DE LA CONGRÉGATION MEMBRES QUI LA COMPOSENT

Outre le directeur de la congrégation, qui en est l'âme, il y aura un conseil d'administration, qui se composera d'une supérieure ou présidente, d'une assistante et de six conseillères.

1º De la supérieure ou présidente

La Supérieure étant la première par la dignité, doit l'être par la vertu. Elle s'efforcera donc de se rendre irréprochable, montrant en toutes circonstances de l'humilité, de la douceur et de la prudence. Son devoir l'oblige à veiller à ce que le règlement soit fidèlement

observé; elle devra donc reprendre avec charité celles qui y manqueraient, et leur donner des avis convenables. Elle s'assurera que les autres dignitaires s'acquittent de leurs fonctions.

Son autorité sera subordonnée à celle du directeur, sans le consentement duquel elle ne pourra rien statuer d'important ni de durable.

Son office dans la congrégation sera celui d'une mère veillant sur les besoins spirituels de ses filles, sur leur piété, sur leur conduite, sur leur modestie ; les consolant dans leurs peines et leurs ennuis, les éclairant par ses conseils pour leurs intérêts matériels eux-mêmes, éloignant d'elles les dangers, leur procurant de bonnes relations, se mêlant à leurs jeux ; en un mot, descendant à tous les petits détails et aux soins familiers dans lesquels le directeur ne peut pas descendre.

2° De l'assistante

L'Assistante tient le second rang dans la congrégation. Elle remplace la Supérieure absente et remplit ses fonctions. Elle est chargée du soin des jeunes aspirantes et postulantes qui sont l'avenir de la congrégation. C'est elle qui leur apprendra les obligations d'une vraie congréganiste, et les formera à la vertu et à la piété.

3° Des conseillères

L'emploi des conseillères est de donner leurs suffrages et leurs conseils dans les assemblées pour les affaires et le bon gouvernement de la congrégation. Elles sont chargées par le directeur de veiller chacune sur un quartier spécial de la paroisse, d'y exercer leur zèle auprès des congréganistes qui l'habitent. C'est à elles de constater les absences aux réunions, et de s'assurer qu'il n'y a point d'abus parmi les jeunes personnes qui leur sont spécialement confiées.

La première conseillère sera Secrétaire. Comme telle, elle tiendra le registre de la congrégation, sera chargée de rédiger les délibérations du conseil et les actes des réceptions. Elle aura encore soin de faire l'inscription des noms sur le registre et sur le catalogue de la congrégation.

La seconde sera Trésorière. A ce titre, elle sera chargée de faire la quête à chaque réunion pour subvenir aux frais de l'entretien de la chapelle et aux autres dépenses de la congrégation. Elle recueillera également les offrandes qui seront faites à la pieuse société et en tiendra un compte exact.

La troisième et la quatrième seront Sacristines en chef. Leur charge sera d'entretenir la

propreté dans la chapelle, de l'orner pour les simples réunions et pour les solennités, de conserver avec soin tous les objets confiés à leur garde, et de tout prévoir pour que les assemblées se fassent avec ordre et décence.

Faisant l'office des anges autour du tabernacle, elles s'acquitteront de leurs fonctions avec esprit de foi et une grande piété. Elles garderont un religieux silence, ne parlant que brièvement et à voix basse. Comme leur emploi demande beaucoup de temps et de soins, elles se feront aider par d'autres pieuses congréganistes.

La cinquième et la sixième seront Infirmières et Visiteuses des malades. Elles doivent s'informer avec zèle si la Société ne compte pas quelque malade. Dès qu'elles en connaîtront quelqu'une, elles la visiteront souvent, et si elle a besoin d'être veillée ou secourue, elles désigneront chaque jour celles qui, à leur tour, seront obligées de remplir ce devoir de charité.

4° Des membres de la congrégation

La congrégation des Enfants de Marie n'ouvre point indistinctement ses portes à toutes les jeunes filles ; elle ne laisse entrer que celles qui offrent des garanties de bonne conduite et de piété.

Le nombre des congréganistes est illimité. Il se compose de trois classes de jeunes personnes bien distinctes : 1° des *postulantes*, c'est-à-dire de celles qui demandent à entrer dans la congrégation ; 2° des *aspirantes* ou *novices*, et 3° des *Enfants de Marie.*

Lorsqu'une jeune personne qui a fait sa première communion, désire entrer dans la congrégation de la Sainte-Vierge, elle doit manifester son intention à la supérieure ou à l'assistante ou à une des conseillères. Celles-ci, après s'être suffisamment informées de la piété de la *postulante*, de ses mœurs et de ses autres qualités, la recevront au nombre des *aspirantes* ou *novices.* Dès lors, elles sont tenues aux mêmes obligations que les congréganistes, et elles assistent aux mêmes réunions.

Après un an de noviciat, si l'aspirante a donné des preuves certaines de sa régularité, de sa piété et de sa vertu, elle sera admise au nombre des congréganistes. Si, au contraire, elle n'a pas répondu à l'attente du conseil, on prolongera le temps de sa probation.

Nous parlerons plus loin de la cérémonie de la réception des Enfants de Marie. Nous allons maintenant dire quelques mots du règlement, qui doit devenir la règle de conduite de toute bonne congréganiste.



CHAPITRE III

NÉCESSITÉ DU RÈGLEMENT

Est-il nécessaire qu'il y ait un règlement dans une congrégation et qu'il y soit bien observé (1)?

Le demander, c'est demander s'il est nécessaire, pour atteindre sa fin, qu'une montre soit bien réglée et que chaque aiguille, chaque petit rouage demeure à sa place et y remplisse exactement sa fonction. Aussi dit-on, quand tout est dans l'ordre parfait : c'est réglé comme une montre. On pourrait dire encore, et beaucoup mieux : c'est réglé comme le ciel; car le ciel, c'est la règle, c'est l'ordre éternel, comme l'enfer est l'éternel dérèglement, l'éternel désordre. Voyez la voûte des cieux : quel ordre!... A l'appel de Dieu, toutes les étoiles disent : nous voici. Et si une seule disait : non, le monde entier périrait.

(1) Tiré du R. P. Marie-Antoine, missionn. capucin.

Par une seule infraction à la règle divine la mort est entrée dans le monde et la création s'est voilée de deuil ; il a fallu l'obéissance d'un Dieu pour le sauver. L'homme, en désobéissant, était devenu esclave ; Jésus, en obéissant, l'a rendu libre.

Par l'obéissance au règlement, la congréganiste remportera toutes les victoires et parviendra à la perfection ; par l'abandon du règlement, elle perdrait toute grâce et toute vertu. La conclusion est celle-ci : voulez-vous que la congrégation existe et soit toujours prospère ? Ayez un bon règlement et exigez que chaque congréganiste y soit rigoureusement fidèle : ceci est une question de vie ou de mort. Pour une congréganiste, le règlement est un lien qui unit les membres entre eux et les attache à la pieuse société. C'est un rempart qui les met à couvert des attaques de l'ennemi ; c'est un stimulant pour leur piété et leur ferveur dans le service de Dieu.

RÈGLEMENT DE LA CONGRÉGATION

RÈGLES GÉNÉRALES

Fins de la congrégation. — ARTICLE 1er. Les congréganistes, voulant tendre autant que possible à la perfection chrétienne, se proposent d'imiter les vertus de la Vierge immaculée et la prennent pour patronne.

Gouvernement. — ARTICLE 2. La congrégation sera dirigée par M. le Curé, assisté d'un conseil. Ce conseil se compose d'une supérieure ou présidente, d'une assistante et de six conseillères.

Assemblées. — ARTICLE 3e. M. le Directeur rassemblera les congréganistes tous les quinze jours. En dehors de ces réunions il pourra y en avoir d'extraordinaires pour des raisons spéciales, si le directeur en reconnaît l'urgence.

L'exercice commencera par le chant d'un cantique, l'invocation du Saint-Esprit, et finira par la récitation d'un *Pater* pour notre saint père le Pape, de trois *Ave* pour les besoins de la congrégation, d'un *Ave* pour les malades, d'un *De profundis* pour les congréganistes décédées; enfin du *Sub tuum.*

Pratiques journalières. — ARTICLE 4e. Chaque congréganiste devra réciter tous les jours trois *Ave Maria*, avec l'invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, dans l'intention d'obtenir l'amour de la pureté, toutes les grâces nécessaires pour elle et pour la congrégation ; de plus, un *Ave* pour la conversion des pécheurs, avec l'invocation : *Refuge des pécheurs, priez pour nous.*

Principaux devoirs. — ARTICLE 5e. La principale obligation d'une congréganiste est le fidèle accomplissement des commandements de Dieu et de l'Eglise, et des devoirs de son état.

Les congréganistes se distingueront par une grande docilité dans la famille, par leur modestie dans l'église et par la fuite des mauvaises compagnies. Elles auront entre elles une charité vraiment chrétienne et

une parfaite union, évitant tout esprit de parti, de division et de jalousie. Elles chercheront à imiter les premiers chrétiens, qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. M. le Directeur et la supérieure rétabliront la bonne intelligence en cas de division.

Confessions. — ARTICLE 6e. Les congréganistes s'attacheront à fréquenter les sacrements avec édification, et ne laisseront jamais passer le mois sans se confesser.

Communions. — ARTICLE 7e. Il y aura communion générale le jour de l'Immaculée Conception, fête patronale de la congrégation, les jours de Noël, de Pâques, de l'Ascension, de l'Assomption, du Rosaire et de la Toussaint, ou tout autre jour que M. le Directeur jugera utile de choisir.

Enfin, chaque congréganiste s'efforcera de vivre de manière qu'elle puisse communier souvent, et surtout qu'elle ne soit pas privée de ce bonheur aux principales fêtes de la sainte Vierge, se souvenant que la communion fréquente, si conforme aux désirs de Jésus-Christ et à l'esprit de l'Eglise, a toujours été regardée comme la source d'une infinité de grâces, et qu'elle est le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges.

Renouvellement des promesses. — ARTICLE 8e. Les congréganistes renouvelleront les promesses qu'elles ont faites le jour de leur réception, à la fête principale. C'est ce jour qu'on choisira aussi, autant que possible, pour agréger les novices.

Malades. — ARTICLE 9e. Les congréganistes visiteront leurs sœurs malades, et si une d'elles vient à mourir, elles l'accompagneront au cimetière, revêtues

de leur voile ; puis elles réciteront pour elle, durant neuf jours, un *De profundis*, ou un *Pater* et un *Ave*. Elles offriront aussi une fois la communion pour le repos de son âme, et cela le plus tôt possible.

Exclusions. — Article 10e. On cesse d'appartenir à la congrégation lorsque, par inconduite, on ne mérite plus d'en faire part. Toute congréganiste s'exclut d'elle-même de la pieuse société lorsqu'elle se rend coupable des fautes suivantes :

1° Négligence habituelle des devoirs de congréganiste et de chrétienne ;

2° Absence fréquente et volontaire des assemblées ;

3° Abandon des sacrements ;

4° Querelles domestiques ou scandaleuses ;

5° Inimitiés publiques ;

6° Liaisons suspectes avec des personnes d'un sexe différent, et même avec des filles mondaines ;

7° Fréquentation des danses, des vogues, des veillées, ou autres réunions reconnues dangereuses ;

8° Assistance aux baptêmes et aux noces où se rencontrent des jeunes gens capables d'entraîner à des désordres.

Toutefois, avant de considérer les coupables comme exclues de fait de la congrégation, le directeur pourra leur donner ou leur faire donner des avis charitables.

Les exclusions ne seront jamais faites publiquement.

Le directeur avertira ou fera avertir la coupable qu'elle s'est exclue d'elle-même en violant tel ou tel article du règlement, ou en se rendant coupable des causes d'exclusion.

Si, dans ces cas, il se rencontrait des circonstances

atténuantes, au lieu de l'exclusion, on pourrait se borner à prononcer la suspension pour un temps plus ou moins long, c'est-à-dire que la congréganiste serait remise au rang des prétendantes, et privée du droit d'assister aux processions, aux conseils, etc.

Nota. — Le directeur pourra, dans des circonstances exceptionnelles, autoriser une congréganiste à tenir un baptême avec un jeune homme.

Pour ce qui concerne les noces, il sera permis à des congréganistes invitées par l'épouse ou désignées par le directeur d'accompagner à l'église la jeune fiancée congréganiste avec leur costume de congrégation ; seulement, après avoir assisté à la sainte Messe et demandé, pour leur compagne, toutes les grâces qui lui sont nécessaires en ce jour solennel, elles auront soin de rentrer chez elles, sans jamais assister au repas des noces.

Il sera toujours permis à une congréganiste d'assister aux noces d'un frère ou d'une sœur. S'il se présentait des cas où une congréganiste pût avoir des motifs graves d'assister à une noce, c'est à M. le directeur de juger de la valeur des motifs, et d'accorder la permission s'il le juge à propos.

Temps du noviciat. — Article 11e. La durée du noviciat sera ordinairement d'un an ; néanmoins, elle sera soumise à la délibération du conseil, qui aura égard aux dispositions de la postulante.

On pourra regarder comme novices les jeunes personnes qui se préparent à la première communion et se distinguent par leur zèle à cette grande action. On pourra mieux encore regarder comme novices les personnes qui, ayant fait leur première communion, en conserveront précieusement les fruits.

Conduite que doivent tenir les novices. — Article 12e. Les personnes qui demandent d'être agrégées à la congrégation s'attacheront à la fréquentation des sacrements, aux exercices de piété et à la pratique des vertus qui doivent faire l'ornement de la congrégation.

Toutes les novices doivent prendre connaissance du règlement.

Les personnes qui auraient donné un vrai scandale public, ne pourront jamais faire partie de la congrégation.

Cérémonial de la réception. — Article 13e. La novice, revêtue du costume de la congrégation et tenant un cierge à la main, s'avance au pied de l'autel de la sainte Vierge. Là, elle reçoit les avis que M. le Directeur veut bien lui donner sur l'observance du règlement, et l'on procède à la cérémonie de la réception, conformément à ce qui est prescrit à la suite de ce règlement.

RÈGLES PARTICULIÈRES

Dignitaires. — *Elections.* — Article 14e. La supérieure sera choisie par les congréganistes au scrutin secret.

Dans le cas où il y aurait entre plusieurs personnes égalité de suffrages, le directeur aurait voix prépondérante.

M. le Curé a toujours le droit de nommer lui-même la supérieure, s'il le juge à propos.

Une fois la supérieure élue, M. le Directeur, de concert avec elle, pourra élire l'assistante, les conseillères et les autres dignitaires, à moins qu'on ne

juge à propos de faire intervenir toutes les congréganistes pour ces élections.

Article 15e. Autant que possible, la supérieure doit être changée tous les trois ans ; toutefois, elle pourra être réélue.

Elections consciencieuses. — Article 16e. Les élections seront faites sérieusement, d'après les inspirations de la conscience, et non suivant l'esprit de parti. La supérieure, l'assistante, les conseillères seront choisies parmi les plus édifiantes. Une fois élues, elles se rappelleront qu'en tout elles doivent être les vrais modèles de leurs consœurs, qu'elles auront soin de maintenir dans les voies de la vertu, par leurs bons exemples et leurs avis pleins de charité.

Article 17e. Le conseil désignera les choristes et les porte-étendard.

Choristes. — Article 18e. Le nombre des choristes est illimité ; seulement, il y en aura deux qui seront désignées comme premières choristes, et seront chargées de commencer les cantiques aux réunions de la congrégation et à toutes les cérémonies de la paroisse.

Porte-Etendard. — Article 19e. Les porte-étendard auront soin des bannières et de la décoration du Christ qu'on porte aux processions et aux enterrements. Ce sont elles qui remplissent cet office.

Processions. — Article 20e. Aux processions solennelles de la Fête-Dieu, du Sacré Cœur, de l'Ascension, etc., les congréganistes assisteront toutes en costume de congrégation, et les conseillères auront

soin de maintenir le bon ordre dans les rangs, de faire prier les petites filles et les congréganistes qui ne savent pas ou ne peuvent pas chanter, en récitant le chapelet ou toute autre prière à haute et intelligible voix. Pour cela, il est nécessaire qu'elles s'échelonnent dans les rangs.

Article 21e. Le conseil de la congrégation se réunira toutes les fois que les besoins de la Société le demanderont.

Article 22e. M. le Directeur donnera lecture du règlement de la congrégation au moins une fois ou deux par an, et en expliquera les divers articles.

Article 23e. Le jour où les congréganistes s'enrôlent sous la bannière de la sainte Vierge, elles s'obligent toutes à observer autant que possible le règlement qu'elles ont accepté. Toutefois, cet engagement n'oblige point sous peine de péché.

Nota. — Pour donner au règlement une force morale plus grande, il convient de le communiquer aux aspirantes et aux novices, quelque temps avant leur admission, afin qu'elles sachent à quoi elles s'engagent. Aucune ne sera reçue, si elle ne promet sérieusement d'en observer toutes les prescriptions.





CHAPITRE IV

DES CÉRÉMONIES DE LA RÉCEPTION

1° La jeune aspirante ayant fait au conseil, par la directrice, de vive voix ou par écrit, la demande d'être reçue dans la Société des Enfants de Marie, le conseil s'assemblera pour délibérer sur la réception de la postulante. Si la pluralité lui est favorable, on l'avertira du jour de sa réception; au contraire, si elle n'est pas admise, on différera sa réception, et on gardera le silence sur le motif du refus.

2° Lorsque l'aspirante sera instruite du jour de sa réception, elle s'y disposera par un redoublement de ferveur dans les exercices de piété qui lui seront prescrits. Il est bon qu'elle s'y prépare encore par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

3° Le jour de la réception, qui sera toujours une fête de la sainte Vierge, les Enfants de Marie s'assembleront dans leur chapelle

pour assister à cette touchante cérémonie. Au moment de la réception, la récipiendaire, vêtue de blanc, ayant une couronne de fleurs sur la tête, un cierge à la main, sera conduite par la directrice au pied de l'autel de Marie. Alors on chantera le *Veni Creator*, ou quelque cantique analogue à la cérémonie.

Lorsque la réception des Enfants de Marie sera faite par un prêtre, il sera bon de la faire avec plus de solennité. Voici les cérémonies qu'on pourra observer :

FORMULE POUR LA RÉCEPTION SOLENNELLE DES ENFANTS DE MARIE

La récipiendaire étant au pied de l'autel, le prêtre lui fera les questions suivantes :

D. Mon enfant, désirez-vous être reçue dans la congrégation de la sainte Vierge, pour vous consacrer au service de Jésus-Christ, sous la protection de sa glorieuse Mère ?

R. Oui, Monsieur, je le désire et le demande de tout mon cœur.

D. Promettez-vous de travailler à entretenir dans la congrégation la ferveur par votre dévotion, la paix par votre charité, et l'édification du prochain par vos bons exemples ?

R. Oui, Monsieur, je le promets avec la grâce de Dieu et la protection de la sainte Vierge.

D. Pour combien de temps voulez-vous ainsi vous consacrer au service de Jésus et de Marie ?

R. Je le veux pour toujours.

Après avoir fait répondre à ces questions, le directeur ajoutera :

« Mon enfant, en considération du désir ardent que vous témoignez de servir Dieu et sa très sainte Mère dans cette association, érigée sous le titre de l'Immaculée-Conception, nous nous faisons un plaisir de vous recevoir au nombre des Enfants de Marie. Comme la fin de la Société est de rendre un culte particulier à la sainte Vierge, faites en présence de toutes vos compagnes une profession solennelle de votre désir de vous consacrer pour toujours au service de Marie, mère de Dieu.

Après cette courte exhortation, la congréganiste fera à haute voix la consécration suivante à la sainte Vierge.

ACTE DE CONSÉCRATION

En présence de Dieu et de toute la cour céleste, je prends l'engagement de me consacrer au culte particulier de Marie, l'auguste Reine du ciel. Je la supplie très humblement de daigner me recevoir à son service, de m'accorder sa protection pendant toute ma vie, et surtout à l'heure redoutable de la mort.

Je prends devant Dieu l'engagement solennel

de l'honorer d'un culte spécial et d'imiter les vertus dont elle me donne l'exemple, principalement sa pureté, sa ferveur au service de Dieu, et son obéissance parfaite. Daigne cette bonne Mère bénir cette résolution que je lui offre du fond du cœur, et m'obtenir de la bonté divine, la grâce d'y persévérer fidèlement durant toute ma vie, afin de mériter ainsi la faveur d'être associée à sa gloire pendant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

Ensuite le directeur, tourné vers la congréganiste, récite la formule suivante :

Ego, auctoritate quâ fangor, et mihi concessâ, admitto *te* in congregatione immaculatæ Conceptionis beatæ Mariæ Virginis et *te* facio *participem* omnium bonorum spiritualium ejusdem societatis, in nomine Patris, † et Filii et Spiritûs sancti. Amen.

Suscipiat *te* Christus in numero consororum nostrarum et suarum famularum, et concedat *tibi* tempus bene vivendi, donum benè agendi, constantiam benè perseverandi, et ad æternæ vitæ hæreditatem feliciter perveniendi. Et sicut nos hodiè fraterna charitas spiritualiter jungit in terris, ità divina pietas, quæ dilectionis est auctrix et amatrix, nos cum fidelibus suis conjungere dignetur in cœlis ; per eumdem Christum Dominum nostrum.

℟. Amen.

℣. Ecce quàm bonum et quàm jucundum.

℟. Habitare fratres in unum.

℣. Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.

℟. A templo sancto tuo quod est in Jerusalem.
℣. Salvam fac *ancillam tuam.*
℟. Deus meus, sperantem in te.
℣. Mitte *ei* auxilium de sancto.
℟. Et de Sion tuere *eam.*
℣. Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix.
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.
℣. Domine, exaudi orationem meam.
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS.

Adesto, Domine, supplicationibus nostris, et *hanc famulam tuam*, *quam* in congregatione beatæ Mariæ Virginis aggregavimus, benedicere ✠ dignare, et præsta ut statuta nostra, per auxilium gratiæ tuæ, sanctè, piè ac religiosè vivendo, *valeat* observare, et observando, vitam promereri sempiternam, per Christum, etc.

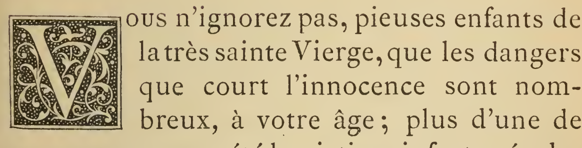


DEUXIÈME PARTIE

ALLOCUTIONS

NATURE
ET ORIGINE DES CONGRÉGATIONS

> *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo; in concilio justorum et congregatione.*
>
> Je vous louerai, Seigneur, de tout mon cœur, dans l'assemblée et la congrégation des justes. (Ps. cx, 1.)



Vous n'ignorez pas, pieuses enfants de la très sainte Vierge, que les dangers que court l'innocence sont nombreux, à votre âge; plus d'une de vos compagnes a été la victime infortunée des séductions du monde. C'est pour vous mettre à l'abri de la corruption du siècle et de l'entraînement des passions naissantes; c'est pour vous conserver telles que vous devez

toujours être : les anges de vos familles, les anges de la terre, que les saints les plus zélés dans la sanctification des âmes ont établi des congrégations, et que l'Eglise les a approuvées. Je désire aujourd'hui vous parler de la nature, de la fin et de l'origine de ces pieuses associations.

I. Qu'est-ce qu'une congrégation ? — Une congrégation est une association de personnes qui s'enrôlent volontairement sous la bannière sacrée de la glorieuse Reine du ciel, ou des saints anges, ou de quelque grand saint du paradis.

Pour avoir droit d'appartenir à la congrégation, il n'est pas nécessaire d'être riche, d'avoir de grands talents, de posséder un vaste savoir, de jouir d'une haute considération ; mais il est indispensable d'avoir un grand désir de mener une vie chrétienne et de travailler à sa propre sanctification.

II. Le but que se propose l'Eglise dans l'établissement des congrégations des Enfants de Marie, dont nous nous occupons ici, est de mettre les jeunes personnes du monde sous la protection spéciale de la Mère de Dieu, de les remplir de son esprit, et de leur faire trouver le bonheur dans l'estime, l'amour et la pratique des vertus admirables dont l'auguste Vierge leur offre le plus parfait modèle, et

surtout de celles qui sont plus convenables à leur âge et à leur sexe, comme par exemple, la simplicité dans leur conduite, l'obéissance à l'égard des parents, et une parfaite modestie dans leur habillement, leur maintien et leurs conversations.

Un autre but qu'elle se propose, c'est de faire naître, de nourrir et d'entretenir dans ces jeunes cœurs le goût de la vraie et solide piété, afin de leur fournir ainsi un moyen efficace pour se préserver des dangers du monde, et pour persévérer dans la vertu jusqu'à la fin de leur vie.

C'est donc pour ôter au monde et au démon des cœurs dont ils sont si jaloux, que les congréganistes se consacrent à la très sainte Vierge d'une manière toute spéciale. Devenues enfants de la Mère de Dieu, les congréganistes s'attachent à marcher sur les traces de leur auguste modèle, et n'oublient jamais que ce n'est point par des actions éclatantes, mais par une vie cachée, par une conduite simple, humble et modeste, que la sainte Vierge a mérité d'être bénie entre toutes les femmes; c'est aussi par la pratique de l'humilité et de la simplicité qu'elles seront remarquées entre toutes leurs compagnes; chacun en les voyant pourra dire: *Voilà vraiment des enfants de Marie.*

Aussi, une heureuse expérience prouve tous les jours que l'établissement des congrégations dans les paroisses est un moyen efficace d'établir, d'entretenir dans les âmes la piété et la ferveur ; et c'est précisément là où règnent ces associations qu'on voit briller d'un plus grand éclat la pureté des mœurs, la régularité dans les pratiques religieuses et particulièrement dans la fréquentation des sacrements, condition indispensable du bonheur présent et présage heureux du bonheur futur.

III. Ce sont tous ces avantages clairement prévus qui, en 1563, ont déterminé l'institution des congrégations. C'est à Rome que ces pieuses associations ont pris naissance, par les soins et le zèle du père Flamingue, jésuite, recteur du collège romain. Ce religieux occupé à l'enseignement de la jeunesse, désireux de procurer la gloire de Dieu, d'honorer la Reine du ciel et de soutenir les âmes dans la pratique du bien et dans les luttes de chaque jour contre le mal, institua l'association des *Enfants de Marie.* Il y admit tous les élèves qui lui paraissaient les plus réglés et les mieux disposés à la vertu. Chaque soir il les assemblait, et leur faisait faire quelques prières, suivies de la lecture d'un bon livre et de quelques réflexions pieuses. Les jours de fête, ces

saints jeunes gens se réunissaient pour divers exercices, et, le soir, pour réciter ensemble les vêpres et le chapelet. Quand leur nombre s'éleva à soixante-dix, on fit des règlements pour établir l'ordre et l'uniformité dans la fréquentation des sacrements, les prières et autres exercices que chaque congréganiste devait faire chaque jour. Ces règlements furent approuvés, quelques années après, par le pape Grégoire XIII, à la demande du Père. Dans la suite, plusieurs souverains pontifes, tels que Sixte V en 1587, Clément VIII en 1602, Grégoire XV en 1621, Benoît XIV en 1748 et Léon XII en 1826, se plurent à enrichir de nombreuses indulgences ces pieuses associations qui, en vertu de leurs bulles, s'établirent en grand nombre dans tous les royaumes, dans toutes les villes de France, dans toutes les maisons d'éducation, et enfin dans toutes les paroisses chrétiennes du monde catholique.

Ces pieuses associations ont compté parmi leurs membres des personnages très distingués, tels que saint François Régis, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka, saint Charles Borromée, saint François de Sales. Et depuis, il n'est pas une cité, une paroisse un peu importante qui n'ait vu se ranger sous la bannière de Marie, un certain

nombre d'âmes nobles et généreuses. Je voudrais que vous pussiez jeter un regard attentif sur les paroisses où sont établies ces admirables associations ; vous feriez facilement le parallèle entre les personnes qui se groupent sous la bannière de Marie et celles qui s'en éloignent ; et vous verriez de quel côté se rencontrent le plus de vertus et de dévouement pour la gloire de Dieu.

Pieuses enfants de Marie, je vous félicite de l'empressement que vous avez mis à venir vous enrôler sous l'étendard de la Reine du ciel. Continuez de suivre cette sainte bannière et d'observer le règlement de votre belle association. Vous marcherez toujours ainsi dans les sentiers de la vertu, et vous mériterez la protection de la meilleure des mères, qui récompense libéralement le dévouement de ses chères enfants. En voulez-vous une preuve ? Nous la trouvons dans le trait suivant. Saint Stanislas de Kostka, un des plus fervents serviteurs de Marie, soupirait après l'heureux jour où il pourrait se réunir à celle qu'il appelait avec bonheur sa tendre mère. Ayant entendu le premier août de la dernière année de sa vie, un sermon du Père Canisius qui exhortait les novices de la Compagnie à se conduire chaque jour comme si c'était le dernier de leur vie, le jeune Stanislas dit à ses

condisciples que ce conseil le regardait spécialement, puisqu'il devait mourir dans le courant de ce mois. S'entretenant un jour des splendeurs de la fête de l'Assomption au ciel avec le Père Emmanuel, il lui disait : Mon Père, j'ai la ferme espérance d'assister à la prochaine fête de l'Assomption dans le ciel. Le jour de saint Laurent, Stanislas fit la communion et pria le saint martyr de demander pour lui à la Reine des Anges de le rendre témoin de cette fête dans le paradis même. A la fin de ce même jour, il eut la fièvre, et quoiqu'elle fût très légère, il ne laissa pas de regarder comme certaine la grâce de sa prochaine mort. En allant se mettre au lit, il dit tout transporté de joie : « Je ne me lèverai plus de ce lit » ; et, parlant au Père Aquaviva, il ajouta : « Mon Père, je crois que saint Laurent m'a obtenu de Marie la grâce de me trouver au ciel le jour de l'Assomption. » Le Père ne tint aucun compte de ces paroles. Arrivé à la veille de cette fête, Stanislas sentit son mal augmenter un peu, et dit à un frère *qu'il mourrait la nuit suivante.* Celui-ci, le sourire sur les lèvres, lui répondit : « Ce serait un plus grand miracle de mourir d'un mal si léger que d'en guérir. » Il tomba bientôt dans une faiblesse mortelle, et une sueur froide se répandit sur son corps. Le supérieur accourut.

Stanislas se confessa, et reçut le saint viatique avec une admirable piété, on lui donna le sacrement de l'extrême-onction ; et le quinze du mois d'août, à la pointe du jour, il expira, les yeux fixés vers le ciel sans faire aucun mouvement. Ce ne fut qu'en lui présentant l'image de la sainte Vierge, et en remarquant son insensibilité, qu'on s'aperçut qu'il avait passé à la vie bienheureuse. — Voilà ce que la puissante Reine du ciel fait en faveur de ceux de ses enfants qui mettent en elle leur confiance.

Voulez-vous qu'un jour elle vous obtienne la faveur de parvenir sûrement au bonheur éternel, recourez à elle avec toute l'ardeur dont vous êtes capables, et vos désirs seront réalisés. Ainsi soit-il.





AVANTAGES DES CONGRÉGATIONS

Melius est duos esse simul quàm unum ; habent enim emolumentum societatis suæ. Si unus ceciderit, ab altero fulcietur.

Il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul ; car ils tirent avantage de leur société : si l'un tombe, l'autre le soutient.
(Ecclésiaste, IV, 9.)

Pieuses enfants de la sainte Vierge,

Les associations connues sous le nom de congrégations, ne sont pas purement honorifiques ; elles ont d'autres avantages qu'il importe de connaître, afin d'apprécier ces pieuses sociétés comme elles méritent de l'être. Je veux aujourd'hui, mes sœurs, en énumérer quelques-uns, pour vous encourager à marcher toujours d'un pas ferme et résolu sous la bannière de la Reine du ciel. Quels sont donc ces avantages ? Les uns sont particuliers et regardent chaque congréganiste ; les autres sont généraux, et se rapportent à la famille, à la paroisse, à la société.

I. AVANTAGES PARTICULIERS

1° Et d'abord, chaque congréganiste est obligée de prendre devant Dieu et devant tous les membres de la pieuse association l'engagement explicite de servir le Seigneur avec plus de zèle et de dévouement que ne le font les personnes étrangères à la congrégation. Or, n'est-ce rien que cet engagement ? N'y a-t-il pas là une assurance morale que Dieu sera glorifié par celle qui l'a pris, et que, par conséquent, le ciel sera donné à un tel dévouement ?

2° En second lieu, chaque congréganiste, en se revêtant des livrées de la sainte Vierge, s'assure la protection de cette auguste Reine du ciel. Si, en effet, Marie est la mère de tous les hommes, elle l'est par-dessus tout de ceux qui se déclarent ouvertement pour ses enfants. C'est donc une tendresse particulière, une sollicitude toute spéciale que les pieuses associées peuvent attendre de leur puissante protectrice. Aussi, les grâces les plus abondantes, comme les plus privilégiées, sont habituellement le partage des vraies enfants de Marie. Leur vie tout entière se ressent de cette haute protection. Les vertus sont plus solides, et les fautes plus rares. « Dans ces confréries, dit

saint Liguori, on rencontre moins de fautes commises par vingt associées que par une seule non agrégée. »

3° Puis, les enfants de Marie trouvent pour leur vertu un stimulant, souvent très énergique, dans les autres membres de leur congrégation. S'il est vrai que le mauvais exemple est contagieux, il est vrai aussi que le bon encourage et parfois entraîne. Il est difficile de se séparer du monde et de ses vanités quand on se sent seul ; mais on le fait plus aisément quand on voit à côté de soi des âmes assez généreuses pour faire isolément ce sacrifice. Le soldat isolé hésite devant l'ennemi, mais, assisté de ses camarades et guidé par ses chefs, il affronte tous les dangers. La jeune fille redoutera de prendre seule le chemin de l'église, mais elle y entrera avec bonheur, si elle est suivie par des compagnes. Elle n'osera pas, seule, affronter le respect humain en s'approchant un peu souvent des sacrements, mais elle sera heureuse de le faire si elle le fait de compagnie. — Renoncer aux bals, aux danses, aux théâtres, aux fêtes modaines, sera pour elle un sacrifice moins grand, si elle le fait avec d'autres.

4° Un quatrième avantage, qui a son importance, c'est que l'association des personnes, ici comme ailleurs, est une source de

bénéfices. Les bénéfices des âmes chrétiennes, ce sont leurs mérites. Or, l'association augmente les mérites, puisque, d'un côté, les mérites de chaque membre sont réversibles à la société tout entière, et que, d'un autre, les actes méritoires faits en commun sont plus agréables à Dieu. « En quelque endroit, dit le Sauveur, que deux ou trois personnes se trouveront réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles. »

5° Ajoutez à tout cela les instructions, les avis particuliers, les soins speciaux donnés aux congréganistes par le Directeur de l'association, et vous aurez un avantage que savent apprécier les personnes qui ont à cœur leur sanctification.

L'homme est ainsi fait qu'il a besoin qu'on lui rappelle souvent ses devoirs, et cela, non pas d'une manière générale, mais individuellement et comme qui dirait de bouche à bouche : *os ad os*. Il faut à chacun de nous, non pas tant la vérité que *notre vérité*. Cette vérité, les congréganistes la reçoivent abondamment dans les réunions particulières et au saint tribunal.

6° Enfin, un dernier avantage offert aux congrégations, ce sont les nombreuses indulgences que les souverains pontifes ont attachées à ces associations chrétiennes. Certes, pour

une âme qui vit de la foi, qui sait, par conséquent, combien sévère sera la justice divine, même à l'égard des élus, ce n'est point une pratique à négliger que celle qui a pour but de payer d'avance une partie de ses dettes personnelles ou de venir en aide aux pauvres âmes qui souffrent dans les flammes du purgatoire. Nous en parlerons longuement dans une allocution particulière.

Heureuses donc et mille fois heureuses les jeunes personnes qui, par leur piété et leur ferveur, méritent d'être enrôlées sous la bannière sacrée de la glorieuse Reine des Anges. A l'ombre tutélaire de cet étendard, elles trouvent un abri assuré contre les séductions du monde et une source abondante de grâces pour persévérer dans la vertu.

A côté de ces avantages particuliers il y a des avantages généraux.

II. — AVANTAGES GÉNÉRAUX

1º Une bonne congréganiste sera l'ange tutélaire de toute sa famille ; sa piété attirera sur sa maison les bénédictions du ciel, et son innocence sera un paratonnerre qui éloignera les foudres divines. Puis, souvent elle sera le missionnaire domestique qui gagnera à la

cause de Dieu un père, des frères jusque-là indociles à la voix d'un pasteur zélé. On ne peut dire quelle heureuse influence exerce autour d'elle une congréganiste d'un bon naturel, d'un caractère obligeant, d'une condescendance parfaite et d'une innocente gaîté qui la rendent aimable à tout le monde. Ces qualités lui donnent un empire moral qui captive tous les cœurs ; et, peu à peu, le spectacle touchant de ses bons exemples et de ses vertus, qui ne se démentent jamais, fait aimer Dieu et la religion à ceux qui jusque-là n'avaient à leur égard que des préventions et des sarcasmes. En voici un exemple frappant:

Un vieux soldat de l'Empire avait une fille qui fut élevée à la maison impériale des Loges, tenue par des religieuses. Elle était présidente de l'Association des Enfants de Marie, et faisait, par sa piété, l'édification et l'ornement du pensionnat. A dix-huit ans, il fallut partir ; les adieux furent bien tristes. Cette pieuse fille ne pouvait s'arracher de ces lieux où s'étaient écoulées, dans la paix et l'amitié, ses jeunes années. Elle allait de ses compagnes à ses maîtresses, les quittait pour y revenir encore, et les larmes coulaient avec abondance de part et d'autre. Le vieux soldat était là, et impatienté d'attendre, il demande si ces momeries finiraient bientôt. L'enfant suit

son père et part. Le soir étant arrivé, la jeune fille se met à genoux et commence sa prière. A cette vue, le vieux soldat fronce les sourcils et lui déclare qu'il ne veut pas de bigote chez lui. « Père, répond la jeune fille, c'est pour vous que je prie, je demande au bon Dieu de répandre sur vous ses bénédictions. » Cette réponse provoque des blasphèmes et la défense de jamais prier. La jeune personne garde le silence et ne prie plus que dans le secret. Cependant elle déploie dans le gouvernement de la maison une prudence et une activité admirables ; elle accueille avec une douceur angélique les brusqueries de son père, elle l'entoure de ses soins, elle lui prodigue les marques de son respect et de son amour. Un jour, en plein café, quelques troupiers, aussi impies que lui, le blâment de favoriser dans son intérieur le fanatisme et la superstition. « Votre fille est dévote », dit l'un d'eux. Cette assertion est accueillie par un grand éclat de rire. Ma fille est dévote ! Ah ! vraiment, je voudrais que vous puissiez me le prouver. « Rien de plus facile, venez demain avec moi, à sept heures à Saint-Sulpice. » Le lendemain les trois amis étaient à Saint-Sulpice. Vers la fin de la messe, une jeune fille sort de derrière un pilier, s'avance à la sainte Table ; elle ressemble à un ange

bien plus qu'à une mortelle : c'est la fille du vieux soldat. Dire l'impression que cette vue fit sur le père est impossible. Il s'en retourne chez lui tout rêveur ; son souvenir ne peut se détacher de ce visage si pur, si candide qu'il a vu à la sainte Table et en revenir illuminé comme d'un rayon céleste.

« Où es-tu allée ce matin ? demande-t-il à sa fille. — Mon père, est-ce que vous êtes mécontent de moi ? — Je te demande où tu es allée ce matin ? — Mais, mon père, est-ce que vous avez trouvé quelque désordre dans le ménage ? — Tu détournes la question et tu ne veux pas y répondre ; eh bien ! moi, je vais y répondre. J'étais ce matin à Saint-Sulpice. — Tu rougis ; c'est donc vrai. Oui, je sais où tu vas puiser la force de me pardonner mes brusqueries, mes injustices. Ta patience, ta douceur étaient un mystère pour moi ; il doit y avoir quelque chose de divin dans un sacrement qui opère un pareil prodige. Quand tu iras à confesse, j'irai avec toi, et j'espère y trouver la force de redevenir vertueux. » Et ce père fut converti. Voilà ce que vaut l'exemple d'une bonne congréganiste !

2° Mais cette heureuse influence d'une pieuse Enfant de Marie ne se concentre pas dans l'intérieur de la famille ; elle se fait remarquer encore sur l'esprit de la paroisse tout

entière. En effet, lorsqu'un pasteur a enrôlé sous la bannière de la très sainte Vierge les jeunes personnes de sa paroisse, il voit les désordres cesser peu à peu, il est à peu près assuré de ramener à la longue, au bercail divin, la majorité des hommes. De même qu'on prend les oiseaux sauvages au moyen des oiseaux privés, dit l'abbé Dieulin, ainsi on gagne les mauvais chrétiens à l'aide des bons, les pervertis par les convertis. Une jeune congréganiste vraiment pieuse rend d'éminents services dans une paroisse. On pourrait citer à l'appui de cette vérité de nombreuses populations démoralisées qui ont été régénérées miraculeusement par le salutaire exemple de quelques enfants de Marie remplies de ferveur.

Oui, les bonnes congréganistes remplissent dans une paroisse un rôle vraiment évangélique, dans la sanctification des âmes. Par leur zèle inspiré par une piété sincère et éclairée, elles accomplissent la mission la plus fructueuse dans leur entourage ; par leurs exemples et par leurs prières elles propagent l'esprit chrétien dans les âmes. Elles sont pour la paroisse comme pour leur famille un paratonnerre contre les rigueurs de la justice divine. Le Seigneur, dit la sainte Ecriture, aurait pardonné autrefois à Sodome et à Gomorrhe, si dans ces deux villes coupables

il se fût trouvé dix justes. Que ne pardonnera pas, de nos jours, le Dieu des miséricordes à ces paroisses où se trouvent des légions d'âmes d'élite rangées sous les étendards de celle qu'on nomme le Refuge des pécheurs ? — Est-ce tout ? Non.

3° L'influence religieuse d'une congrégation va plus loin ; elle se fait sentir jusque dans la société. « C'est de ces Académies de vertu et de sainteté, dit saint Liguori, que sont sortis, dans tous les temps, pour le bien et la sanctification du monde, tant de dignes prélats, de bons pasteurs, de prêtres zélés, de fervents religieux, de magistrats intègres, de pères et de mères de famille irréprochables. » L'histoire confirme cette parole. C'est par l'action de filles vraiment chrétiennes, devenues plus tard des mères vertueuses, que la foi catholique s'est propagée en plusieurs royaumes. N'est-ce pas généralement à des reines d'une piété remarquée qu'est dû l'établissement du christianisme, surtout en Occident ? Qui ne connaît les noms d'Hélène, de Clotilde, d'Ingonde, de Théodelinde et de Berthe ? N'est-ce pas une sœur des empereurs Basile et Constantin, qui, mariée au grand-duc de Russie, nommé Wladimir, obtint de lui qu'il se fît baptiser, exemple qu'imitèrent les Moscovites ? Nicolas, prince polonais, fut

aussi converti par sa femme, sœur du duc de Bohême. Les Bulgares reçurent la Foi de la même manière, ainsi que les Hongrois, dont le souverain épousa Giselle, qui avait pour frère l'empereur Henri II. Ce qu'ont fait ces pieuses chrétiennes, les congréganistes le font, dans un degré moindre, sans doute, mais incontestable, au milieu de la société où elles vivent, société à laquelle elles communiquent inévitablement leur foi, leur piété et leurs mœurs. Fénelon a dit avec raison que si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Vous le voyez, pieuses enfants de Marie, ils sont immenses les avantages généraux et particuliers que procurent les congrégations. Ai-je le droit de vous dire maintenant, avec saint François de Sales : Entrez, si vous ne l'avez déjà fait, dans ces pieuses associations où règnent la pureté de la foi, la solidité de la dévotion, le zèle et la ferveur de la charité chrétienne ? Là, vous servirez Dieu avec plus de dévouement et de ferveur, et, sous l'égide protectrice de Marie, vous vous élèverez de vertus en vertus, et vous ferez sûrement la conquête du ciel, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

DES INDULGENCES

Quæcumque solveritis super terram, erunt soluta in cœlo.

Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.
(Matth., VIII, 18.)

Vous savez, mes sœurs, que le baptême remet, non seulement le péché originel chez les enfants, et les péchés même actuels chez les adultes, mais encore la peine du péché. Il n'en est pas ainsi du sacrement de pénitence. Toutes les fois que vous avez eu le malheur de commettre un péché mortel, vous avez mérité une peine éternelle, qui est l'enfer. Or, l'absolution, dignement reçue dans le sacrement de pénitence, vous remet bien la faute, mais ordinairement elle ne fait que changer la peine éternelle en une peine temporelle qu'il faut subir ici-bas ou en purgatoire. Ainsi, après l'absolution il n'y a pas amnistie entière de la part de Dieu, mais seulement commutation de peine. Nous avons

des preuves de cette vérité dans la sainte Ecriture. En effet, voyez comment le Dieu de miséricorde s'est comporté à l'égard des pécheurs. Nos premiers parents pardonnés ont été néanmoins condamnés à une longue pénitence. Dieu remet à Aaron et à Moïse leur faute, néanmoins ils seront exclus de la terre promise. Nathan annonce à David, de la part du Seignenr, que son péché lui est pardonné, et cependant le prophète royal est sévèrement puni de Dieu par la perte de son fils et la révolte d'Absalon.

J'ai dit *ordinairement*, parce qu'il arrive parfois que l'absolution remet toutes les peines dues aux péchés. C'est lorsque la contrition est intense, c'est-à-dire parfaite. Mais cela arrive rarement. Il nous reste donc ordinairement une dette à payer à la justice divine. Vous pouvez acquitter cette dette par la pénitence sacramentelle, par les peines de cette vie supportées avec foi et en esprit de pénitence, et par les indulgences dont nous allons vous parler dans cette allocution. Nous vous dirons quelques mots : 1° de la nature des indulgences ; 2° des conditions requises pour les gagner.

I

On appelle indulgence, la remise plénière ou partielle de la peine temporelle qu'il nous reste à subir après que nos péchés ont été pardonnés dans le sacrement de pénitence. L'indulgence plénière remet toute la peine, de telle sorte que, si l'on venait à mourir aussitôt après l'avoir gagnée, on jouirait du bonheur du ciel, sans passer par le purgatoire.

L'indulgence partielle ne remet qu'une partie plus ou moins grande de la peine temporelle due aux péchés pardonnés : par exemple, de quarante jours, d'un an, de cinq ans, de sept ans et de sept quarantaines.

Pour comprendre ceci, il faut vous souvenir, mes sœurs, que dans les premiers siècles du christianisme la discipline de l'Eglise imposait aux pécheurs publics une pénitence publique de plusieurs semaines, de plusieurs années, selon la gravité des péchés. C'étaient des dix, vingt, trente ans de jeûne, de prières, d'expiation à la porte des temples. Alors, pour avoir violé le jeûne un jour de quatre-temps, on était condamné à quarante jours de pénitence au pain et à l'eau ; à dix jours, pour avoir parlé à l'église pendant le

service divin ; pour avoir manqué de respect à son père ou à sa mère, il fallait faire pénitence pendant trois ans ; pendant sept ans, si on les avait frappés ; celui qui avait commis un homicide devait se tenir toute sa vie à la porte de l'église pendant l'office divin... Dans ces temps-là, accorder une indulgence de quarante jours, d'un an, de trois ans... c'était diminuer de quarante jours, d'un an, de trois ans... le temps que devait durer la pénitence publique.

Quoique l'Eglise se soit relâchée de cette antique sévérité, l'obligation de satisfaire d'une manière proportionnée au péché subsiste toujours, parce que la malice du péché n'est pas diminuée, et que la justice de Dieu est toujours la même. L'Eglise, en nous accordant une indulgence de quarante jours, de deux ans, de sept ans, nous remet quarante jours, deux ans, sept ans de pénitence que nous devrions subir en cette vie, si les anciens canons étaient encore en vigueur ; et cette indulgence paye autant de peines de purgatoire qu'en payerait un temps pareil de pénitence, selon la discipline ancienne de l'Eglise.

Quoique l'indulgence partielle ne remette qu'une partie de la peine qui nous reste à expier, cette remise, quelque légère qu'elle soit, vous paraîtra précieuse, si vous pensez

à la rigueur des supplices qu'elle vous abrège. Eh bien ! qu'avons-nous à faire pour gagner les indulgences ?

II

Les indulgences sont une faveur ; or, il n'est pas de faveur dont la concession ne soit faite sous quelque condition. Voici donc à quelles conditions sont accordées les indulgences. Elles sont au nombre de trois.

1° Il faut surtout, si l'on veut gagner une indulgence pour soi-même, *être en état de grâce*, au moins lorsqu'on accomplit la dernière des œuvres prescrites ; car la peine temporelle ne peut être remise, si le péché n'est remis quant à la coulpe, c'est-à-dire à la faute. Le péché véniel non détesté empêche que l'indulgence ne soit plénière, puisque la peine temporelle due à ce péché ne peut être remise tout le temps qu'il subsiste ; mais il n'empêche pas l'indulgence partielle, car la peine due aux autres péchés peut être remise. Bien plus, s'il s'agit d'une indulgence plénière, il ne suffit pas, pour la gagner dans toute sa plénitude, d'être en état de grâce, il faut encore être exempt de toute attache au péché véniel et se repentir de tous ceux qu'on

a commis ; que s'il en était un seul dont on n'eût pas une contrition suffisante, ni ce péché ni la peine qu'il mériterait ne nous seraient remis, et par conséquent nous ne gagnerions pas complètement l'indulgence plénière. L'indulgence ne s'applique qu'à la peine temporelle des péchés déjà pardonnés, et par conséquent dont on se repent. Ainsi, la peine due aux péchés dont on ne se repent pas ne peut être remise ni par les indulgences, ni, d'ailleurs, devons-nous ajouter, par quoi que ce soit. Pas de repentir, pas de pardon de la faute, pas de remise de la peine.

2° *Il faut avoir l'intention de la gagner.* Ainsi, une personne ne gagnerait pas l'indulgence attachée à telle prière ou à telle œuvre, si, en la faisant, elle n'avait pas l'intention de la gagner. Toutefois l'intention actuelle n'est pas requise, mais il suffit de l'intention virtuelle, c'est-à-dire de celle qui, ayant été actuelle, persévère tant qu'elle n'a pas été révoquée par un acte contraire. Contractez donc la salutaire habitude d'avoir, chaque matin, l'intention formelle de gagner toutes les indulgences attachées aux diverses prières et œuvres saintes que vous ferez dans la journée. Vous augmenterez ainsi d'une manière notable, et sans qu'il vous en coûte davantage, la somme de vos satisfactions.

3° Enfin, il faut *accomplir exactement et dans le temps fixé toutes les œuvres prescrites.* En omettre une partie notable ou y changer quelque chose que ce soit, par oubli, par ignorance ou même par impossibilité, empêche de gagner l'indulgence.

Parmi ces œuvres, quelques-unes sont ordinairement prescrites pour les indulgences plénières : telles sont la confession, la communion et quelques prières à dire selon l'intention du Souverain Pontife. — Quand la confession est prescrite par la bulle ou le rescrit apostolique, elle est indispensable, même pour ceux qui ne seraient coupables que de fautes vénielles. Mais pour les personnes qui se confessent tous les huit jours, elles n'ont pas besoin d'autre confession, si elles sont en état de grâce. — La communion est nécessaire toutes les fois qu'elle est prescrite ; elle doit se faire le jour ou la veille de la fête à laquelle l'indulgence est attachée. La même communion peut servir à gagner plusieurs indulgences, excepté celle du jubilé, pour laquelle une confession et une communion sont requises.

Quant aux prières à réciter à l'intention du Souverain Pontife, aucune n'est déterminée ; c'est pourquoi on peut faire telle prière vocale que l'on veut : cinq *Pater* et cinq

Ave sont généralement regardés comme suffisants.

Terminons en vous indiquant sommairement les principales indulgences plénières que vous pouvez gagner comme congréganistes :

1° Le jour de la réception, moyennant la confession et la communion.

2° Une fois par semaine, le jour de la réunion de la congrégation, à la condition de s'approcher des sacrements et de visiter l'église ou la chapelle de la congrégation et d'y prier aux intentions du Souverain Pontife.

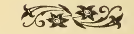
3° Aux fêtes de Noël, de l'Ascension, de l'Annonciation, de l'Assomption, de l'Immaculée Conception et de la Nativité de la sainte Vierge, moyennant la confession et la communion.

4° A l'article de la mort.

Admirez, chères enfants, la bonté de Dieu, qui sait ainsi concilier les intérêts de sa miséricorde avec les droits de sa justice. — Admirez la tendre sollicitude de l'Eglise, qui, alarmée justement de l'insuffisance de vos pénitences, vous vient en aide en vous ouvrant le trésor des indulgences. Combien vous seriez ennemies de vous-mêmes si vous négligiez un moyen si facile de vous acquitter envers la justice divine !

O mon Dieu ! comment pourrai-je vous

témoigner ma gratitude pour tout le bien que vous m'avez fait ! Par mes fautes si souvent répétées j'avais mérité l'enfer, c'est-à-dire une peine éternelle ; vous me l'avez remise par le sacrement de pénitence, et vous voulez encore m'aider à acquitter mes dettes envers vous par les indulgences ! Eh bien ! je prends en ce moment la résolution de gagner toutes celles qui me seront offertes. Ainsi soit-il.





TROISIÈME PARTIE

VERTUS DES CONGRÉGANISTES

LA VERTU EN GÉNÉRAL

Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.

Le royaume des cieux s'acquiert par violence, et ce sont les violents qui l'emportent.

(Matth., II, 12.)

Il est hors de doute, mes Sœurs, que l'homme doit tendre avec un zèle infatigable à la vertu et à une perfection toujours plus grande. Ce n'est qu'à ce prix qu'il acquiert de la valeur et du mérite devant Dieu et devant ses semblables. Un proverbe dit : Ce qu'est la noix sans noyau, la source sans eau, l'arbre sans fruit, le livre sans lettres, voilà ce qu'est l'homme sans vertu. La vertu est donc bien précieuse. Nous allons essayer de vous en convaincre.

Qu'est-ce que la vertu? En quoi consiste-t-elle ? Le mot *vertu* signifie force, parce que pour l'acquérir il faut des efforts et des combats. Nous sommes, par notre nature viciée, faibles et violemment inclinés au mal ; si nous voulons nous attacher au devoir et résister à l'attrait des voluptés sensuelles, nous avons besoin de force et de fermeté, et c'est cette force et cette fermeté qui constituent la vertu. Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a affirmé par cette parole : Le royaume des cieux souffre violence, et c'est par la force qu'on en fait la conquête. La vertu est donc la force et la vigueur de l'âme qui s'attache au devoir.

On appelle *vertu*, en général, une habitude de l'âme qui la rend bonne, la porte à agir selon la droite raison, et lui en donne la facilité.

On appelle *acte de vertu*, toute action louable qu'on produit pour une bonne fin : une aumône, par exemple, une prière, un bon conseil... Ces actes bons, mais isolés, sont des actes de vertu. Celui qui renouvellerait fréquemment ces bonnes actions et qui contracterait l'habitude de les faire, celui-là aurait alors la vertu de ces actes.

La vertu n'est donc pas un acte transitoire de bien, mais une habitude, c'est-à-dire une qualité qui demeure dans l'âme d'une manière

fixe et permanente. La vertu rend l'âme *bonne* par les inclinations qu'elle lui donne, par le courage et la facilité qu'elle lui communique d'agir selon la droite raison et les règles positives que Dieu a prescrites.

Dieu a donné à tous une inclination au bien; mais cette inclination, on peut la suivre, on peut la repousser. Il y en a malheureusement beaucoup qui y résistent, qui ne craignent même pas de l'étouffer entièrement dans leur cœur. Ceux qui l'écoutent et qui lui obéissent, ceux-là ont de la vertu; ceux, au contraire, qui la repoussent en sont dépourvus.

On distingue, en général, deux sortes de vertus : les vertus naturelles et les vertus surnaturelles ou chrétiennes.

Les *vertus naturelles* sont celles qui s'acquièrent par les seules forces de la nature, et qui disposent aux actes conformes à la droite raison. Elles reposent sur des motifs tout humains ou tout naturels. Un homme sans piété peut avoir des vertus naturelles; un incrédule peut être doux, patient, compatissant, il peut observer à l'égard du prochain les règles de la justice. Il sera bon, par exemple, il sera honnête pour s'attirer l'estime, pour gagner la considération. Il soulagera un pauvre qu'il rencontre sur son chemin, parce qu'il trouvera du plaisir à le faire, parce qu'il voudrait

lui-même, en pareil cas, être ainsi soulagé. Il se dévouera parce qu'il est beau, parce qu'il est grand de se dévouer. Ce sont là des vertus naturelles; mais ces vertus, n'étant pas fondées sur les motifs que propose la religion et n'étant pas animées de la foi, n'ont aucune valeur pour le ciel.

Les vertus *surnaturelles* ou *chrétiennes* sont celles que Dieu, par sa grâce, produit et forme seul en nous, ou qu'il nous aide à acquérir. Elles ont pour motif et pour appui les vérités de la foi, et se rapportent directement à la gloire de Dieu et à la béatitude éternelle. Ainsi on fait le bien pour plaire à Dieu ; on le fait pour imiter Jésus-Christ; on le fait pour édifier le prochain; on le fait pour mériter le ciel. Ce sont là des vertus surnaturelles qui seront largement récompensées dans le royaume de Dieu.

Exercez-vous donc, chères enfants, à la pratique de ces vertus. Dieu vous le commande et veut que chaque jour vous progressiez dans la perfection. *Qui sanctus est sanctificetur adhuc.* Hélas! il y a, dans le monde, une infinité de personnes qui ont toutes les vertus naturelles, mais qui ne vont pas au delà. Il leur faudrait si peu de chose pour s'élever plus haut et rendre leur vie méritoire ! Sans rien changer à leurs habitudes, il leur

suffirait de purifier leurs intentions, de faire pour Dieu ce qu'elles font pour elles ou pour le monde. Avec cela elles se ménageraient des trésors immenses pour le ciel, tandis qu'avec toutes leurs vertus humaines elles ne pourront être justifiées au tribunal de Dieu. Le Seigneur ne saurait nous récompenser de ce que nous n'avons pas fait pour lui. Quelle que soit donc l'action que vous fassiez, chères enfants de Marie, si peu importante qu'elle vous paraisse, faites-la par un motif de foi; quand ce ne serait, comme dit Notre-Seigneur, qu'un verre d'eau que vous donneriez au pauvre, vous en seriez payées au centuple dans le ciel. Quel encouragement et quelle consolation ! Pour le chrétien rien n'est petit, rien n'est indifférent, rien n'est perdu. Tout se retrouvera au jour des miséricordes.

Parmi les vertus surnaturelles ou chrétiennes, on distingue les vertus *théologales* et les vertus *morales*.

Les vertus théologales sont les vertus qui se rapportent immédiatement à Dieu. Elles ont Dieu pour objet direct et principal. Ces vertus sont au nombre de trois : la Foi, l'Espérance et la Charité.

Les vertus morales sont les vertus qui règlent notre vie, notre conduite, nos mœurs, soit par rapport à nous, soit par rapport aux

autres. Ces vertus sont innombrables. C'est à chacune de vous à examiner celles qui lui sont imposées par sa condition, son âge et son état, celles qu'elle doit plus particulièrement pratiquer.

Vous allez vous appliquer, mes chères Sœurs, à acquérir ces deux sortes de vertus surnaturelles, les vertus théologales et les vertus morales. Elles seront la plus belle couronne dont vous puissiez orner votre front, le plus riche vêtement dont vous puissiez vous parer. Ces vertus, en entrant dans votre cœur, lui apporteront les promesses de la vie présente et celles de la vie future; elles lui offriront les biens du temps et ceux de l'éternité. Ainsi soit-il.





VERTUS EN PARTICULIER

1° *ENVERS DIEU*

DE LA FOI

Sine fide autem impossibile est placere Deo.
Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.
(Hebr., xi, 6.)

Au premier rang de tous nos devoirs, mes Sœurs, en tête de toutes les vertus chrétiennes marchent les trois grandes vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité. Je désire vous parler aujourd'hui de la première de ces vertus, en vous en expliquant la nature et en vous en démontrant la glorieuse nécessité pour le salut. Ces quelques considérations vous feront estimer cette vertu aussi excellente qu'avantageuse, et vous feront prendre tous les moyens de l'acquérir, de la conserver et de l'accroître.

4.

I

Qu'est-ce que la Foi? La Foi, disent les théologiens, est une vertu surnaturelle qui nous fait croire fermement en Dieu et à tout ce qu'il a révélé à son Eglise et que l' Église nous propose à croire.

Cette vertu théologale, dit le concile de Trente, est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute justification.

La Foi est une *vertu*, parce qu'elle est une disposition de l'âme, une habitude, une inclination qui la porte à croire les vérités révélées.

Cette vertu nous a été donnée en germe au jour de notre baptême. Ce germe a grandi, les instructions et la grâce des sacrements l'ont développé, la prière l'entretient et le conserve.

La Foi est une vertu *surnaturelle*. Surnaturelle dans son *principe;* en effet elle vient de Dieu. La Foi n'est pas une vertu que nous puissions acquérir par nous-mêmes et par les seules forces du raisonnement. Elle vient du ciel; elle est, dit saint Paul, un don de Dieu; et ce don est une disposition qui nous porte à croire fermement ce que Dieu a révélé à son

Église. Surnaturelle dans son *objet*. Elle dédaigne la terre et les choses de la terre pour ne s'occuper que des objets de l'ordre le plus élevé : Dieu et l'homme. Dieu, sa nature, ses perfections, le culte qui lui est dû ; le mystère d'un Dieu créateur, d'un Dieu sauveur, d'un Dieu sanctificateur. — L'homme, son origine, sa nature, ses devoirs, ses destinées dernières. Voilà quelles vérités font l'objet de votre foi.

Surnaturelle dans ses *motifs*. Vous ne devez pas croire parce que les choses vous paraissent vraies, mais vous devez croire parce que Dieu a parlé ou que l'Église, fidèle dépositaire de la vérité, nous a enseignés.

La Foi est un don de Dieu, le plus précieux de ses dons, puisque c'est par lui que nous entrons dans la voie sainte qui conduit l'homme à la possession du bonheur éternel auquel Dieu l'a destiné en le créant ; c'est par la Foi que nous sommes initiés dans la société des enfants de Dieu et des frères et cohéritiers de Jésus-Christ. C'est par la Foi que nous acquérons des droits incontestables aux richesses spirituelles dont l'Église, la mère des croyants, possède le véritable dépôt, et dont les sacrements sont des sources inépuisables.

C'est une vertu qui nous engage à croire fermement, c'est-à-dire, sans hésitation, sans crainte de nous tromper, puisqu'elle re-

pose sur l'autorité de Dieu. Elle doit donc exclure tout doute, nous faire mépriser les vaines objections que les impies, les incrédules, les mauvais chrétiens font contre la religion, et les railleries ineptes qu'ils déversent sur ses mystères. En voici un exemple frappant. Un enfant de sept ans est traduit devant Asclépiade, persécuteur des chrétiens : « Qui es-tu ? » lui demande le juge. — Je suis chrétien et en voici la preuve : *Credo in Deum...* Cette naïve profession de foi irrita le tyran qui le fit torturer en présence de sa mère. Pendant qu'on déchirait son corps; l'enfant répétait : « *Credo.* » Le petit martyr regardant avec tendresse sa pieuse mère, lui dit : *J'ai bien soif.* Elle lui répondit : « Mon cher fils, encore un peu de patience; vous arriverez bientôt à la fontaine de vie, et Jésus-Christ vous donnera à boire d'une eau vive qui vous désaltérera pour toujours. » Au même instant elle le presse dans ses bras, lui donne un dernier baiser; puis, le rendant au bourreau, elle lui dit : « Voilà mon enfant, envoyez-le au ciel. » A l'instant on lui tranche la tête.

II

Et cette vertu si sublime est-elle bien nécessaire au salut ? — Oui, la Foi est nécessaire,

de nécessité de moyen, à tous ceux qui veulent se sauver. Cette première vérité est fondée sur l'autorité de Jésus-Christ. *Celui qui ne croira pas*, dit le Sauveur du monde, *celui-là sera condamné*, car la colère de Dieu tombe de tout son poids sur les enfants de l'incrédulité. *Sans la Foi*, continue saint Paul, *il est impossible de plaire à Dieu*, *car le premier pas que nous faisons vers lui est de croire qu'il existe et qu'il récompensera ceux qui le cherchent avec un cœur pur.*

Pour nous encourager à acquérir cette vertu indispensable, le divin Maître assure que celui qui a la vraie Foi verra la gloire de Dieu. *Si credideris, videbis gloriam Dei.* Toutes choses sont possibles à celui qui croit. *Omnia possibilia sunt credenti.* Celui qui vit et croit en moi, continue le Sauveur, ne mourra jamais. *Omnis qui vivit et credit in me*, *non morietur in æternum.* Celui qui croira sera sauvé : *Qui crediderit*, *salvus erit.*

La Foi, poursuit le concile de Trente, est le fondement et la raison de toute justification. D'où nous pouvons conclure que tout ce qui n'est pas assis sur ce mystique fondement, tout ce qui n'est pas enté sur cette racine céleste, ne peut, en aucune manière, justifier l'homme. Les actions les plus louables, les mortifications les plus crucifiantes pour la na-

ture, les plus austères privations, les sacrifices les plus pénibles qu'on s'imposerait volontairement, rien de tout cela ne porte des fruits pour le salut, si la Foi n'y préside et n'en est le mobile. Il n'y aura que les œuvres fondées sur la Foi, ou qui ont pour principe radical cette Foi divine, qui seront estimées dignes de récompense au jugement de Dieu, et qui l'obtiendront.

Veillez sur votre foi, mes sœurs, car la Foi se perd si l'on n'y prend garde. C'est un flambeau qui s'éteint. Combien ont eu la Foi, qui ne l'ont plus maintenant! La Foi se perd par la négligence à s'instruire des vérités principales que vous devez croire de cœur et confesser de bouche pour obtenir le salut, en n'assistant pas aux instructions ou en ne les écoutant pas; elle se perd par des pensées et des doutes volontaires contraires à la Foi; on la perd en lisant des brochures, des journaux impies qui l'attaquent et la tournent en ridicule; on la perd en écoutant avec bienveillance les discours des mauvais chrétiens; on la perd, enfin, par respect humain, en rougissant de paraître chrétien pratiquant.

Vous êtes bien heureuses de croire, n'est-ce pas? La Foi est un repos pour le cœur, une joie pour l'esprit. Il faut croire : vous avez besoin de la Foi dans toutes les phases de la

vie. Demandez à Dieu tous les jours de vous conserver cet inestimable trésor, puisque vous avez le bonheur de le posséder. Mais, dès lors, permettez-moi de vous dire avec l'apôtre saint Jacques : Enfants de Marie, donnez des preuves de votre foi, *ostende fidem tuam ;* et comment ? Par vos œuvre : *ex operibus.* Une congréganiste qui a la Foi, marche sans cesse à la lumière de ce divin flambeau. Or, que vous prescrit la Foi ? D'abord, d'aimer le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. Est-ce là ce que vous faites, vous qui multipliez chaque jour les transgressions de la loi de Dieu, les infractions aux lois de l'Église, vous qui ne pensez que rarement à lui, vous qui gardez de la haine à vos semblables et déchirez leur réputation ?—La Foi vous défend de vous exposer à l'occasion du péché, le faites-vous lorsque vous vous livrez à des amusements défendus ? Ah ! mes Sœurs, que de défauts et d'imperfections dans notre acte de Foi ! Prions le Seigneur d'ouvrir de plus en plus notre âme aux salutaires rayons de ce flambeau céleste, afin qu'il nous montre la vertu, nous la fasse pratiquer, et nous rende un jour dignes du ciel. *Amen.*

ESPRIT DE FOI

Tentate vosmetipsos si estis in fide, ipsi vos probate.
Examinez si vous avez la foi.
(II Corinth., xiii, 5.)
Justus ex fide vivit.
Le juste vit de la foi.
(Heb. x. 38).

Mes Sœurs,

Saint Paul appelle la Foi la vie du juste : *justus ex fide vivit* parce que, en réalité, la Foi est la source de la véritable sainteté, qui elle-même est la vie de l'homme pieux et spirituel. Mais cette Foi ainsi appelée n'est pas la foi simplement spéculative, c'est la foi agissante, la foi pratique, qui exerce sur notre conduite une influence profonde. Elle s'appelle aussi l'esprit de foi. L'esprit de foi est à la Foi ce que l'esprit de vin est au vin, ce que la crème est au lait, ce que la flamme est au feu, ce que la richesse est à l'aisance, ce que la sainteté est à la simple vertu. L'esprit de foi est l'âme de la vie chrétienne. Elle est la vie du juste comme la raison est la vie du philosophe, comme les jouissances grossières sont la vie de l'homme charnel, comme l'air est la vie des hommes et des animaux, l'eau l'élément des poissons.

Mais cette vie si sublime, à quelles conditions pouvons-nous la réaliser en nous ? A une seule : la pratique de la Foi. La Foi n'a pas seulement pour but de dissiper les ténèbres de l'esprit, qui nous cachent les vérités surnaturelles, mais d'agir sur la volonté. Elle ne se borne pas à la spéculation, mais elle va jusqu'à la pratique. Toute foi qui n'agit pas est morte : *fides sine operibus mortua est.* Les œuvres sont l'aliment et le fruit de la Foi; admirable cercle vicieux : Les œuvres nourrissent la Foi et la Foi engendre les œuvres ! les œuvres sont un signe de la Foi, elles indiquent que la Foi vit, comme le mouvement, l'action, sont un signe de la vie. Là où il n'y a plus de mouvement, d'action, il n'y a plus que la mort. Quand une âme ne produit plus les œuvres de la Foi, vous pouvez dire qu'elle est morte, et la Foi aussi.

Si la Foi n'est pas entretenue par les œuvres, elle s'éteint comme le foyer où l'on ne met plus de combustible.... Et ce malheur arrive presque sans qu'on s'en aperçoive. Aujourd'hui on omet une bonne action, demain une autre ; on quitte peu à peu les exercices de piété ; puis on perd l'estime qu'on en avait ; puis on les prend en dégoût, puis on les méprise, et enfin on les raille. De la raillerie au libertinage il n'y a qu'un pas, et le libertinage est le tombeau de la Foi.

Si donc vous voulez conserver la Foi, faites-la entrer dans tous les détails de votre vie.

Quand vous priez, que la pensée de la présence de Dieu vous saisisse et vous pénètre tout entière ; qu'elle s'empare de votre esprit, de votre imagination et de votre cœur ; qu'elle commande elle-même à votre corps une pose pleine de révérence pour la majesté divine qui veut bien écouter vos supplications. Les actes de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité, de confiance, naîtront alors naturellement de votre cœur et passeront aisément sur vos lèvres.

Dans vos méditations, prenez les vérités et les mystères qui font l'objet de vos réflexions tels que vous les représente la Foi. Ne cherchez point trop à donner satisfaction à votre raison en les étudiant au flambeau des lumières naturelles. Un acte de foi en ce moment-là vaut mieux que les raisonnements les plus solides.

Quand vous vous présentez au tribunal de la pénitence, laissez-vous diriger par l'esprit de foi. Faites abstraction de l'homme qui est là, et ne voyez que le prêtre ou plutôt Jésus-Christ lui-même. Ne vous inquiétez ni de la science, ni de la sagesse, ni de la bonté, ni de la sévérité, ni des autres qualités du confesseur. C'est le ministre de Dieu chargé de juger votre conscience, et ce doit être assez. Gardez-vous de chercher au saint tribunal des conso-

lations humaines, des satisfactions pour votre cœur ou pour une curiosité malsaine, ce serait chercher la mort là où vous devriez ne trouver que la vie. Ah ! que de mauvaises confessions à cause de cette absence d'esprit de foi !

Portez l'esprit de foi à la sainte table : prenez garde par conséquent d'y aller par ostentation... par routine... par amour propre... par jalousie. Ne cherchez pas dans la sainte communion des émotions trop vives, qui de l'âme passent facilement aux sens.

Portez l'esprit de foi dans le travail en l'acceptant comme une loi... un châtiment... un préservatif... Considérez que Dieu travaille toujours... que Jésus-Christ et les saints ont aimé le travail.

Dans vos visites, laissez-vous conduire aussi par l'esprit de foi. Prenez pour modèle la sainte Vierge dans sa visite à sainte Elisabeth. La charité seule l'inspire et l'accompagne... Elle porte Dieu et l'édification dans la maison de Zacharie. La visite ne dure que le temps voulu par la charité : dès que sa parente n'a plus besoin d'elle, elle revient à Nazareth.

Dans vos voyages, souvenez-vous que nous ne sommes sur la terre qu'en passant : *Non habemus hic manentem civitatem*. Donc, nous ne devons pas nous attacher à la terre, aux créatures que nous rencontrons sur notre

chemin, mais fixer le terme de notre route et faire tout pour l'atteindre.

Dans les sociétés, dans les réunions, rappelez-vous que nous sommes tous membres de la même famille, par conséquent que nous devons aux uns le respect, aux autres la protection, à tous le bon exemple et le support mutuel.

Portez l'esprit de foi dans les tentations; prenez alors le bouclier de la foi : *sumentes scutum fidei in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere*, par ce moyen vous pourrez éteindre tous les traits enflammés de votre ennemi. Rappelez-vous que Dieu ne permettra jamais que vous soyez tentées au-dessus de vos forces : *Deus non patietur vos tentari suprà id quod potestis ;* et qu'il ne vous abandonnera que quand vous l'aurez quitté vous-mêmes : *non deserit nisi prius deseratur.*

Saint Jean d'Auvergne vit un jour des démons qui, sous la figure de Maures tout noirs, lançaient des traits aigus tantôt contre l'un tantôt contre l'autre. Les uns étaient transpercés; les autres voyaient les dards tomber à leurs pieds; d'autres voyaient les dards retourner contre ceux qui les lançaient : voilà ce qui arrive à ceux qui consentent à la tentation, à ceux qui résistent à peine et à ceux qui résistent vigoureusement.

Portez l'esprit de foi dans les épreuves et les afflictions... N'oubliez pas que Dieu dirige tout... que les épreuves sont pour notre bien... elles montrent ce que nous sommes... elles nous purifient... elles nous façonnent à la lutte, elles nous font acquérir des mérites pour le ciel. Pour apprendre à être résignées, voyez Jésus-Christ souffrant de la crèche au Calvaire, voyez Job sur son fumier, privé de tous ses biens, de tous ses enfants, contredit par ses amis et tyrannisé par sa femme. Dites-vous souvent ce que la mère de saint Symphorien disait à ce jeune martyr : *Nate, nate, cœlum aspice*. Mon enfant, regarde le ciel.

Portez l'esprit de foi dans les relations ; avec les supérieurs : respect, obéissance ; avec les inférieurs : bonté, protection, bon exemple ; avec les égaux : support mutuel, bienveillance, services ; avec les malades, dévouement... avec les pauvres, générosité... voyant dans les uns Jésus-Christ souffrant. et dans les autres Jésus-Christ pauvre volontaire.

Enfin, portez l'esprit de foi dans l'usage des biens de ce monde : santé, honneurs, plaisirs, richesses... A ces conditions, vous mériterez de contempler un jour, dans les splendeurs de la gloire, le Dieu que vous aurez adoré ici-bas à travers les nuages de la Foi. Ainsi soit-il.



L'ESPÉRANCE

Spera in Domino, et fac bonitatem.
Espérez au Seigneur et faites le bien. (Ps. xxxvi, 3.)

Mes Sœurs,

Il est une vertu que la religion nous donne pour compagne dans le chemin de la vie, qui s'embarque avec nous pour nous soutenir dans les fatigues du voyage, et qui, au milieu des tempêtes, ne cesse de nous montrer le port, également douce et secourable au voyageur célèbre et au passager inconnu. Rien n'approche de la douceur de sa voix et de la grâce de son sourire; la Foi et la Charité lui disent : ma sœur, et elle se nomme l'Espérance.

C'est de cette seconde vertu théologale que je veux vous parler aujourd'hui. Nature, objet et qualité de notre espérance, voilà le sujet de cette allocution.

I

Qu'est-ce que l'Espérance? L'Espérance est une vertu surnaturelle, par laquelle nous

attendons de Dieu, avec une ferme confiance fondée sur sa promesse et sur les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la béatitude éternelle et les secours nécessaires pour y parvenir.

L'Espérance est une *vertu surnaturelle*, c'est-à-dire une sainte habitude de notre âme, une disposition à faire des actes agréables à Dieu, que nous ne pouvons contracter ni nous donner par nos propres forces, mais que Dieu met dans notre âme par le moyen du baptême, en même temps qu'il y met l'habitude de la Foi et de la Charité.

L'Espérance renferme nécessairement le désir. En effet, dit S. Thomas, on n'espère point ce que l'on ne désire pas, ce à quoi l'on ne pense pas.

C'est le désir du ciel que Jésus-Christ veut faire naître en nous, quand il nous fait demander à notre Père céleste que son *règne arrive : adveniat regnum tuum ;* car le règne de Dieu ne peut être parfait que dans le ciel. Saint Augustin ne craint pas de dire que le désir du ciel peut seul donner droit au ciel; car, dit ce saint docteur, celui-là ne se réjouira pas dans la patrie comme citoyen, qui n'aura pas soupiré sur la terre comme étranger. Les saints goûtent les joies du ciel; aussi en avaient-ils fait l'objet de leurs vœux les

plus ardents. Ecoutez ces paroles, brûlantes expressions de leurs désirs : *Qui me délivrera de ce corps de mort?* disait saint Paul; oh! si je pouvais mourir et être réuni à mon Dieu! *cupio dissolvi et esse cum Christo.*

Que la terre me paraît vile, s'écrie saint Ignace, quand je regarde le ciel! On a vu des saints pleurer toutes les fois qu'il fallait prendre de la nourriture, tant ils avaient le désir du ciel. Saint Louis de Gonzague mourant à la fleur de l'âge, défendait à ses amis de demander à Dieu la prolongation de ses jours. Que nos sentiments sont différents de ceux des saints! Eux ne soupiraient qu'après le ciel, et nous, nous n'aimons que la terre.

Avec le désir des biens du ciel, l'Espérance renferme la confiance de les obtenir. Ce sentiment est de l'essence de l'Espérance; en effet, de même qu'on n'espère pas ce qu'on ne désire point, on n'espère pas une chose qu'on n'a pas la confiance d'obtenir. Le saint homme Job avait une véritable espérance, lui qui disait avec tant d'assurance : *Je sais que je ressusciterai un jour et que je verrai mon Dieu.* Saint Paul avait une véritable espérance quand il s'écriait : « Je connais celui en qui j'ai placé ma confiance, et je suis certain qu'il conservera fidèlement le dépôt que je lui ai confié. »

II

Quel est l'objet de l'Espérance? — L'objet propre et principal de l'Espérance est Dieu, ou le ciel, qui est la possession de Dieu. L'objet secondaire est la grâce qui nous fournit les moyens d'y arriver. L'objet de l'Espérance a deux parties : le paradis ou l'éternelle béatitude, qui n'est autre chose que la vision intuitive et la jouissance de Dieu : c'est Dieu vu et possédé éternellement. C'est pour cela que nous avons été créés. La seconde, qui nous fournit les moyens pour arriver à notre fin, c'est la grâce de Dieu.

Oui, Dieu est le premier objet de notre espérance, puisqu'il est lui-même la fin pour laquelle il nous a placés sur cette terre : *Tu es*, *Domine, spes mea,* s'écriait David ravi d'admiration, *et portio mea in terrâ viventium.* Voilà le grand bien, le bien infini qu'il propose à notre espérance, comme notre héritage certain : le ciel avec tout son bonheur. Cette promesse regarde tous les hommes de tous les pays, de tous les siècles, de toutes les conditions. Tous donc, qui que nous soyons, nous pouvons et nous devons aspirer au sublime honneur de régner éternellement dans le ciel.

Cela est fort bien, me direz-vous, mais pour

arriver au ciel il faut tant de choses ! Il faut se vaincre, se mortifier, pratiquer la vertu, aimer Dieu, observer sa loi, se convertir si on est pécheur, persévérer dans le bien si on est juste. Or, qui nous aidera à remplir ces conditions si difficiles ? Vous avez raison de faire cette objection ; l'Espérance se charge de faire la réponse que voici. L'objet secondaire de l'Espérance est de nous porter à attendre avec une ferme confiance, de la bonté divine, tous les secours, tous les moyens qui nous sont nécessaires pour mériter le ciel : lumières de l'esprit, sentiments du cœur, biens temporels même, puisque Dieu en est le dispensateur. Mais quelles sont les qualités que doit avoir notre espérance ? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

III

Notre espérance doit être : 1° *ferme*, parce que c'est Dieu qui promet le bonheur éternel et les grâces pour le mériter. *Ego ero merces tua magna nimis*. C'est Dieu qui nous a donné toutes les preuves de son amour et de sa puissance dans la création, de son amour dans le mystère de la Rédemption. Chacun de nous peut dire avec saint Paul : Je sais à qui je me confie et je suis assuré de sa fidélité à garder

le dépôt que je lui ai confié; la crèche, le prétoire, la Calvaire me le disent assez. Mes Sœurs, qui que vous soyez, ayez confiance : *confidite;* ne craignez rien, *nolite timere.* Que votre cœur ne chancelle pas à la pensée de vos crimes. Qu'est-ce qu'une étincelle jetée dans l'Océan? Vos péchés jetés dans l'océan de la miséricorde divine sont encore moins.

Confiance donc, confiance, âmes chancelantes, âmes bien faibles, âmes cruellement torturées, confiance : le Seigneur est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentées au-dessus de vos forces; espérez toujours en Dieu : *Spera in Deo tuo semper.*

2° Elle doit être mêlée de crainte; car si l'Espérance est certaine du côté de Dieu, elle est incertaine par rapport à nous. Parce que nous sommes toujours exposés à manquer à nos devoirs et que nous y manquons souvent, nos faiblesses doivent nous porter à nous défier de nous-mêmes, à veiller sur toutes nos facultés et à prier : *Qui stat, videat ne cadat.* Cette crainte va très bien avec l'Espérance, comme dit le psalmiste : *Qui timent Dominum, speraverunt in Domino.*

3° Nous devons l'accompagner de bonnes œuvres. Espérer le ciel et ne rien faire pour le mériter, ce ne serait pas de l'Espérance, mais une impudente et lâche présomption.

Aide-toi, le ciel t'aidera, dit le proverbe. Avez-vous jamais vu un laboureur espérer moissonner là où il n'avait rien semé? N'espérons donc pas nous-mêmes aller au ciel sans rien faire, car il ne faut jamais oublier que le ciel est une récompense, et qu'il n'y a pas de mérite sans peine et sans travail. Il faut emporter cette place, par conséquent combattre; il faut chercher ce trésor, par conséquent agir. Il faut suivre l'ordre du Seigneur qui nous dit par son prophète royal : *Spera in Domino et fac bonitatem... si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

O Dieu de l'Espérance, *Deus Spei*, affermissez tellement cette vertu dans mon cœur que rien ne puisse l'ébranler. Donnez-lui les caractères qu'elle doit avoir pour fixer sur moi la tendresse de vos regards, et devenir, dans tous les événements de mon existence, mon soutien et ma consolation. Qu'elle soit la compagne assidue de mon pèlerinage sur la terre, afin qu'elle m'ouvre un jour les portes de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.



EFFETS DE L'ESPÉRANCE

Beatus vir qui sperat in Domino.
(Ps. XXXIII, 9.)

L'Espérance ! Voilà une des plus douces consolations religieuses. Elle suffit pour apaiser la plainte dans les cœurs les plus affligés, les plus délaissés... C'est un beaume du ciel, c'est un rayon dans la nuit. L'Espérance, c'est la fleur au milieu des ruines... Ah ! qu'elle est belle cette vertu ! Que l'Espérance est douce au cœur de l'homme ! Pour nous en convaincre, méditons sur ses heureux effets.

L'Espérance accompagne le chrétien depuis le berceau jusqu'à la tombe, comme un bon ange : 1° pour le détacher de cette vie ; 2° pour le consoler dans ses peines ; 3° pour le soutenir dans ses combats ; 4° pour l'animer au service du Seigneur ; 5° enfin, pour adoucir les terreurs de la mort.

I

L'Espérance nous détache de cette vie en nous disant : Enfants de Dieu, vous n'êtes sur cette terre que des étrangers et des

voyageurs ; vous cheminez péniblement vers le ciel, votre patrie. Non, vous n'avez pas ici-bas de demeure permanente, mais vous en attendez une autre à venir. Or, n'est-il pas insensé, celui qui se plaît dans son exil ? Le voyageur qui s'arrête et s'amuse à considérer les beautés éphémères qu'il rencontre sur sa route, qui veut goûter de tous les fruits qui frappent son regard, essayer de tous les plaisirs qu'il trouve sur son passage, ce voyageur est-il sage ? Eh bien ! c'est ce que fait le chrétien qui s'attache à ce monde, qui fixe son esprit et son cœur aux choses périssables d'ici-bas, qui portent le nom de biens, de fortune, de gloire, de plaisirs et de fêtes. S'il se trouvait quelques-unes de ces âmes parmi celles qui m'entendent, qu'elles écoutent le langage que leur tient l'Espérance par l'organe du prophète-roi : *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ?* Enfants du ciel, appelés à voir votre Dieu et à le posséder pour l'éternité, comment pouvez-vous vous complaire dans la boue de ce siècle, au milieu de ce monde rempli de malice et de misères ? Elevez donc vers le ciel vos pensées ; portez en haut vos sentiments ; pensez à vos glorieuses destinées ; aimez ces richesses éternelles qui vous sont promises ; cherchez ces plaisirs que l'on trouve dans le témoignage

d'une bonne conscience. Et quand les séductions se présentent à vous, dites-leur : passez loin d'ici, vous n'êtes pas pour mon âme ; elle est trop grande, trop précieuse pour vous. Mon âme vient du ciel ; elle veut y remonter. Elle vient de Dieu ; lui seul peut la satisfaire.

II

L'Espérance console dans les maux. La douleur, sous mille formes diverses, est toujours notre compagne assidue ici-bas. Peines de l'esprit, peines du cœur, peines du corps : tout en nous est sujet à la souffrance, et chaque jour semble vouloir nous apporter une nouvelle peine. Ici, c'est une pauvre orpheline qui pleure sa mère bien-aimée... Là, c'est une sœur désolée que la mort, la triste mort a séparée de son frère chéri. Je les vois pleurer sur des tombes fermées, hélas ! pour toujours... Oh non ! Venez, sainte Espérance, venez du haut des cieux, et dites à cette orpheline dont le cœur est brisé par la douleur, dites-lui que sa mère n'est point là... Dites à cette sœur qui pleure que son frère n'est point là ; non, ils sont au ciel ; ils vous entendent, ils vous appellent ; bientôt vous les reverrez, oui, car au ciel on se reconnaît, on se revoit, on s'aime, et pour toujours.

Ce que je viens de dire à la pauvre orpheline de la terre, à la sœur désolée, je le dis à toutes les autres douleurs. Dans l'épreuve, dans les combats, dans les délaissements et les trahisons d'amies, espérez !... Je le dis à celles qu'un revers de fortune, qu'une injustice ou qu'un malheur a dépouillées de tout et jetées dans la misère.... Elles n'ont plus que des larmes à mêler avec celles de leurs parents... Qui pourra les consoler ? L'Espérance, oui, l'Espérance ! A celles qui souffrent les horreurs de la maladie, les angoisses de l'agonie, et qui entrent déjà en tremblant dans les ombres de la mort, je leur dis : espérez, espérez la grâce ! Dieu est près de vous ; espérez la gloire : il va venir au-devant de vous, il va vous couronner.

Ce n'est pas encore assez.

III

L'Espérance nous soutient dans les tentations. La vie de l'homme est une milice continuelle. Nous sommes environnés d'ennemis : c'est le démon qui rôde sans cesse autour de nous pour nous perdre ; c'est le monde qui étale partout à nos yeux ses séductions ; c'est la concupiscence qui nous incline sans cesse vers la terre et nous pousse vive-

ment vers la créature. Tous les saints ont passé par l'épreuve de la tentation. Jésus-Christ lui-même a voulu s'y soumettre, pour nous servir de modèle. Il faut donc nous attendre à être tentés. Jeunes ou avancés en âge, pauvres ou riches, libres ou dépendants, nous aurons toujours à combattre. Restons au milieu du monde, ou vivons-en séparés, la tentation viendra nous trouver. Savez-vous quand elle cessera ? Elle cessera quand vous aurez cessé de vivre. Jusque-là, soyez sur vos gardes, comme le voyageur qui traverse une contrée infestée par les voleurs. Appelez Dieu à votre aide : *il fermera la gueule des lions, et ils seront impuissants à vous nuire ; il commandera aux vents et aux tempêtes, et le calme se fera dans votre âme.* Avec le secours de sa grâce, vous serez plus fortes que les tentations et les tentateurs ; il ne permettra jamais que ses enfants soient tentés au-dessus de leur force. Quel encouragement et quel soutien que cette espérance ! Viennent sur vous tous les assauts de vos ennemis : si Dieu est avec vous, vous triompherez de votre faiblesse : *In Domino sperans, non infirmabor. In spe erit fortitudo vestra.*

IV

Il ne suffit pas de triompher des malheurs qui doivent nous assiéger, de vaincre nos ennemis, il faut encore faire le bien et servir celui qui nous a faits pour lui. Or, l'Espérance vient encore à notre secours. Comment ? En nous animant au service de Dieu.

D'où vient que nous sommes si tièdes, si languissants, si apathiques quand il s'agit de remplir nos devoirs de chrétiens ? De l'oubli du ciel, de l'oubli de Dieu, notre rémunérateur.

Qu'est-ce qui soutient le commerçant qui traverse les mers et livre sa vie aux caprices des flots, ou qui passe péniblement ses jours dans un magasin, derrière un comptoir ? L'espérance d'acquérir de la fortune. Qu'est-ce qui porte l'étudiant à passer ses jours et ses nuits sur ses livres ? L'espérance de la renommée ou d'une position. Qu'est-ce qui fait marcher le soldat sur le champ de bataille et lui fait affronter la mort ? L'espérance de la victoire. Qu'est-ce qui porte le laboureur à braver les ardeurs du soleil, les frimas de l'hiver, les fatigues de ses pénibles travaux ? L'espérance d'une abondante moisson. — L'espoir et la vue de la récompense jouent donc

un grand rôle dans les actions humaines. L'Espérance en joue un autre bien plus important dans la vie spirituelle, car, ici, le chrétien attend une récompense infiniment plus grande, plus durable et plus certaine. C'est pour cela que je vous dis avec un philosophe : *Si labor terreat, merces invitet.* Quelle récompense que le ciel ! La vision, la possession et la jouissance de Dieu ! Oh ! qu'après tout cela, l'on goûte délicieusement la vérité de ces paroles du psalmiste : *Beati omnes qui confidunt in Domino !*

V

Enfin, l'Espérance bannit la terreur de la mort et en adoucit toutes les amertumes. Elle dit à l'âme qui la possède : Confiance, âme chrétienne, le travail est terminé, l'épreuve est achevée, la tempête est apaisée, la traversée est faite, le combat est fini. Voilà la victoire, voilà le port, voilà la récompense, voilà la patrie, voilà le ciel ! Ne tremble pas à la vue de ton corps souffrant et écrasé : c'est la prison qui tombe en ruines. Ne recule pas devant la tombe, c'est le piédestal d'où tu t'élanceras au ciel. Le prêtre n'est point le noir messager du trépas : c'est l'ange de Dieu qui vient briser les derniers liens de la cap-

tivité; c'est l'envoyé de la miséricorde divine qui vient pour te purifier ; il vient oindre tes pieds pour le grand voyage ; il est près de toi pour te montrer le chemin et t'ouvrir la porte de la bienheureuse éternité.

O merveilleux effets de la divine Espérance ! Qu'ils sont heureux ceux qui la possèdent ! Comben sont malheureux les incrédules et les impies qui n'espèrent plus ! A Londres, dans un temple magnifique, mais qui ressemble par sa froideur à un vrai cimetière, on lit sur une tombe ce mot désespéré : *Miserrimus. Ci-gît le plus malheureux des hommes.* On passe le cœur serré, comme dans une prison. — A Pise, on lit sur un tombeau de marbre blanc cette parole : *J'espère*, et on voit à genoux une jeune mère, une pauvre veuve, priant au pied de la croix, les yeux pleins de larmes, mais avec une paix céleste. L'Espérance est dans son cœur. Elle sait que sa fille est au ciel et que bientôt elle la reverra. On prie en passant, on pleure avec elle.

Eh bien! vous, pieuses enfants de Dieu, filles de la lumière, *filii lucis*, plaignez les malheureux qui n'ont pas l'Espérance, mais gardez bien la vôtre. Qu'elle demeure à jamais dans vôtre âme ; elle fera votre bonheur en ce monde et vous assurera le ciel dans l'autre. Ainsi soit-il.

ÉCUEILS DE L'ESPÉRANCE

1° *Le désespoir.*

Spera in Domino et fac bonitatem.
Espérez en Dieu et faites le bien (Ps. xxxvi, 3.)

Mes Sœurs,

De toutes les vertus que Dieu nous recommande de pratiquer, il n'en est pas de plus douce et de plus consolante dans les peines que l'Espérance chrétienne. Mais, ne l'oubliez pas, cette vertu a besoin d'être réglée, comme toute vertu. Elle peut se briser contre deux écueils bien redoutables : l'excès et le défaut, c'est-à-dire le désespoir et la présomption. Nous devons examiner de près ces deux écueils, afin que vous puissiez les éviter et tenir ce juste milieu qui constitue l'Espérance chrétienne. Etudions aujourd'hui le premier en considérant sa nature et sa malice. Nous nous occuperons du second dans une prochaine instruction.

I

Qu'est-ce que le désespoir ? — Le désespoir est un excès de défiance dont le résultat ordinaire est de nous abattre et de nous décourager, soit par le souvenir et le nombre de nos crimes, comme il est arrivé à Judas et à Caïn; soit par la considération des obstacles et des difficultés que l'on trouve dans la fuite du vice et la pratique de la vertu ; soit enfin qu'à la vue des chagrins et des maux que le ciel nous envoie, on désespère de la Providence, on renonce au soin de son salut et on aille jusqu'à tout négliger, tout abandonner et même à s'ôter la vie.

II

Or, je dis que le désespoir est un très grand crime. Il fait injure à Dieu et à sa bonté, à la Rédemption et aux mérites infinis de Jésus-Christ ; il foule aux pieds les leçons des Apôtres et les enseignements de l'Eglise qui ne tendent qu'à nous inspirer la confiance en Dieu. Il est un de ces péchés qu'on appelle *contre le Saint-Esprit*, et qui ne doit être remis ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Entrons dans quelques détails, et exami-

nons, avec les prétextes qui peuvent nous porter au désespoir, la manière de les combattre et d'ouvrir notre cœur à l'Espérance.

Voici comment le démon séduit les âmes : s'agit-il de les porter au mal, il en dissimule l'horreur, et leur en montre le pardon comme très facile. Le mal une fois commis, il étale devant leurs yeux l'horrible et désolant tableau de leur vie passée, le nombre incalculable et la gravité de leurs fautes, l'impossibilité de s'en corriger. Il jette ensuite dans leur esprit les pensées les plus noires, et s'efforce de leur persuader que tous les trésors de la divine miséricorde sont fermés et qu'elles sont déjà frappées d'une sentence d'éternelle réprobation. Alors, les unes, effrayées du nombre et de la grandeur de leurs iniquités, se disent avec le premier désespéré : Mon crime est trop grand pour que j'en obtienne le pardon : *major est iniquitas mea, quam ut veniam merear*. Et elles persévèrent dans le désordre, au risque de mourir dans l'impénitence, et partant, dans la réprobation. Les autres, dominées par la tyrannie des passions qu'elles n'ont pas le courage de combattre, esclaves des plus criminelles habitudes, qui sont entrées dans leur moelle et dont le sacrifice les épouvante, jettent le manche après la cognée et luttent contre le remords en disant :

L'habitude est trop forte, le pli est pris, jamais je ne pourrai me corriger. Une troisième classe enfin se figure, on ne sait ni comment ni pourquoi, que Dieu leur a refusé les grâces nécessaires au salut, que leur perte est assurée, qu'elles ont beau faire et beau dire, que jamais elles ne changeront l'arrêt irrévocable qui les voue à l'enfer. Voilà, mes sœurs, la plus terrible épreuve à laquelle puisse être soumise une âme qui a la Foi; plusieurs grands saints que le démon tentait ainsi par la permission de Dieu, en avaient perdu le sommeil, l'appétit, la santé : ils seraient infailliblement morts de chagrin, si Dieu n'avait dissipé l'orage et rendu à ces nobles cœurs l'Espérance et la paix.

C'est ce qui serait certainement arrivé à saint François de Sales, encore jeune étudiant à Paris. Cet élève, admirable par ses talents et ses vertus, fut violemment tenté de découragement et de désespoir : il lui semblait être abandonné de Dieu et voué à la damnation éternelle. Malgré ses prières et sa résistance à ces sombres suggestions, la tentation ne s'éloignait pas; son accablement était extrême, sa santé dépérissait. Un jour, ses angoisses ayant redoublé, il alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge et fit cette héroïque prière : *Mon Dieu ! si, ce que je ne puis croire, je suis des-*

tiné à vous haïr dans l'éternité, faites du moins qu'en cette courte vie je vous aime et vous serve de tout mon cœur. Un si beau sentiment reçut sur-le-champ sa récompense. François se leva consolé, le noir nuage avait disparu, il retrouva au fond de son cœur toute la sérénité et tous les encouragements de la confiance chrétienne.

Laissons là ces cas exceptionnels, où la main de Dieu se charge de guérir les blessures qu'elle a faites, et ne nous occupons que des malheureux chez lesquels le désespoir est un crime et un châtiment plutôt qu'une épreuve salutaire. Or, je dis qu'ils se tourmentent en pure perte, et que leur désespoir est aussi injurieux à Dieu qu'aveugle et cruel pour eux-mêmes. Commençons par les premiers, c'est-à-dire par ceux qui disent : Mes péchés sont trop grands et trop nombreux pour que Dieu me fasse miséricorde. Vos péchés sont grands et nombreux, c'est vrai; mais la miséricorde de Dieu n'est-elle pas plus grande encore ? Dieu n'a-t-il pas pardonné à David homicide et adultère ? à Madeleine et à Thaïs, chargées d'abominations ? à Pierre apostat ? à Paul persécuteur ? à Augustin livré à toutes sortes de désordres ? Avez-vous oublié que se sont les pécheurs et non les justes que Jésus-Christ est venu appeler à la

pénitence ? Ne dit-il pas à saint Pierre et aux autres qu'il faut pardonner non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours ? Regardez la croix et l'autel où le sang divin a coulé et coule encore tous les jours ! N'est-ce pas pour laver vos iniquités ? Espérance donc, âme coupable.

Vous ajoutez que vos mauvaises habitudes sont fortes, que depuis longtemps vous êtes plongée dans le vice et qu'il vous est impossible de briser vos chaînes. Mais ne savez-vous pas que ce qui est impossible à l'homme livré à sa propre faiblesse est possible à Dieu ? Que n'ont pas fait saint Augustin et tant d'autres bienheureux avec le secours de la grâce ? Mettez donc la main à l'œuvre, implorez l'aide du ciel, et soyez assurée que vous finirez par sortir victorieuse de la lutte contre vos passions.

Quant à vous qui murmurez contre la Providence et vous fâchez lorsque le malheur fond sur vous, espérez, comme Abraham, contre toute espérance ; résignez-vous comme Job, et n'oubliez pas que le plus souvent les revers et les malheurs de cette vie sont des avertissements du Ciel, des preuves de la bienveillance divine et des grâces de prédestination. Et lorsque vous craindrez de manquer des choses essentielles à la vie, écoutez ce que

vous dit Jésus-Christ : Ne soyez point, dit-il, inquiets du lendemain, disant : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? Votre Père céleste aura soin de vous ; lui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui embellit les fleurs de la campagne, comment n'aurait-il pas soin de ses enfants qui sont bien plus chers à son cœur ! Abandonnez-vous donc entre ses bras, jetez-vous dans son sein, et il vous nourrira. O âmes découragées, revenez donc à l'Espérance et laissez le désespoir pour les Caïns et les Judas.

Laissez-moi vous raconter un trait qui vous prouvera que, si perdu, si abandonné que l'on soit, on ne doit jamais désespérer de son salut. Une femme extrêmement criminelle, traversant un jour une église pour abréger son chemin, fut arrêtée dans l'enceinte par la foule compacte qui se pressait autour de la chaire de vérité. Elle eut beau, pour sortir, se diriger vers les diverses portes, elle ne rencontrait partout que des obstacles insurmontables. — Tant pis pour moi, se dit-elle avec dépit, je vais être condamnée malgrémoi à écouter un sermon. Tout à coup apparaît le prédicateur, qui prend la parole au milieu d'un religieux silence. Le sermon roulait sur la bonté de Dieu envers les pécheurs. Eh bien ! le croiriez-vous, cette femme entrée par désœuvrement fut éclairée, touchée

et convertie par la parole de Dieu. La maxime qui l'ébranla le plus fut celle-ci : *A tout péché miséricorde*, que le prédicateur répéta plusieurs fois.

A la fin du sermon, elle suit l'homme apostolique à la sacristie : « Est-il bien sûr, mon père, que Dieu fait miséricorde à tous les pécheurs ? — Oui, ma fille. — Me pardonnera-t-il aussi à moi qui, depuis plus de quinze ans, commets les plus grands crimes ? — Oui, ma chère enfant, il vous pardonnera si vous vous repentez et cessez de les commettre. — Ah ! s'il en est ainsi, je vous prie de vouloir bien m'entendre à confesse et de me donner votre heure. — Je puis vous entendre tout de suite, allez à mon confessionnal. » Sa confession fut longue : elle ne se termina que bien avant dans la nuit.

Au moment de se retirer, la pénitente pria son confesseur de lui laisser passer la nuit dans l'église pour ne pas s'exposer à une heure si tardive au danger de retomber dans le désordre. Le lendemain, de grand matin, quand on ouvrit les portes de la maison de Dieu, on la trouva morte de douleur devant l'autel de la Vierge dont le sanctuaire était inondé de ses larmes.

Je n'ai plus rien à dire après un tel exemple ; il parle assez haut pour ouvrir à l'Espé-

rance l'âme des plus grands criminels et graver dans leur cœur la consolante maxime : *à tout péché miséricorde.*

Confiance donc mes Sœurs, confiance et courage ! Il n'y a qu'un crime irrémissible, le désespoir ! Jetons-nous donc avec confiance aux pieds du bon Pasteur qui laisse ses brebis fidèles pour aller à la recherche de celle qui est errante et perdue. Rentrons, si nous en sommes sorties, dans le divin bercail, soyons fidèles au bon Pasteur et ne le quittons plus.

2° *La présomption.*

Ne dicas : Miseratio Domini magna est : multitudinis peccatorum meorum miserebitur.

Ne dites pas : la clémence du Seigneur est grande : il aura pitié de mes nombreux égarements.

(Ecclés., v. 7.)

Mes Sœurs,

Le désespoir est un crime énorme, qui blesse Dieu dans l'un de ses principaux attributs, la miséricorde, fait au cœur de celui qui s'en rend coupable une blessure profonde, et noie son âme dans des flots d'amertume et de tristesse. Ce péché est un bourreau qui ne cesse de faire souffrir horriblement sa victime et la conduit à l'impénitence finale, et de l'im-

pénitence finale à l'enfer. Témoins Caïn, Saül et Judas. Quel crime énorme que celui de se défier de la miséricorde divine !

Mais il est un crime non moins grand : c'est celui de la présomption, qui fait abuser de la grâce l'âme infortunée qui en est l'esclave. Méditons aujourd'hui sur ce vice ; examinons-en la nature et la malice, afin d'en éviter les désastreuses conséquences.

I

Et d'abord, qu'est-ce que la présomption ? La présomption est une confiance exagérée dans la clémence et la bonté de Dieu, dont on s'autorise pour vivre et persévérer dans le mal ; elle est une foi illimitée dans les propres forces du présomptueux pour lui faire fuir le vice et pratiquer la vertu, en un mot, pour le faire arriver au ciel sans qu'il emploie les moyens prescrits par la Sagesse éternelle.

De là, mes Sœurs, deux sortes de présomption : l'une qui s'attaque directement à Dieu et se fait de sa bonté un encouragement au crime ; la seconde, qui procède d'un fonds d'orgueil révoltant, exalte outre mesure les forces de l'homme, en lui persuadant ou qu'il peut se passer du secours d'en haut pour opérer son salut, ou qu'il aura toujours le temps d'y

songer, ou enfin que la grâce et les moyens ne lui feront jamais défaut, quand même il en abuserait jusqu'au dernier soupir.

Voyons maintenant combien ce péché est odieux et révoltant ; combien grande est sa malice.

II

Dieu est bon, dit la personne présomptueuse, il est miséricordieux, il me pardonnera toujours assez quand je le voudrai... Je me convertirai à la vieillesse... dans une grave maladie... Dieu me pardonnera aussi bien dix péchés qu'un seul... Du reste, il ne m'a pas créée pour me perdre. Un bon *peccavi* suffit : et là-dessus elle accumule faute sur faute et elle avale l'iniquité comme un verre d'eau.

Mais, de bonne foi, raisonner ainsi n'est-ce pas le comble du déraisonnement ? N'est-ce pas se moquer de Dieu et braver sa justice ?

Dieu est bon ! — Oui, il est bon, et, pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à fixer la croix, qu'à regarder l'autel et le tabernacle. Mais ce Dieu infiniment bon, n'est-il pas aussi infiniment juste ?... S'il est bon, est-ce une raison pour que vous soyez mauvaise ?

... La reconnaissance ne vous fait-elle pas un devoir de répondre à sa bonté par votre dévouement à son service ?

Je me convertirai plus tard ! En aurez-vous le temps ? Vos frères, vos sœurs, qui tombent à votre droite, à votre gauche, toujours surpris par une mort imprévue, ne vous disent-ils pas éloquemment que vous pouvez comme eux partir de ce monde sans vous en douter ?

Je me convertirai demain ! Et s'il faut mourir cette nuit ?... Si c'est cette nuit que Dieu doit citer votre âme à son tribunal, quel sera votre sort ?

Je me convertirai dans la vieillesse ! Et si vous mourez dans la jeunesse, comment pourrez-vous, malheureuse, mettre ordre à votre conscience ? Et quand vous parviendriez à quàtre-vingt ans, quand vous seriez centenaire, croyez-vous qu'il vous serait plus facile qu'aujourd'hui d'avoir raison d'une nature qui vous a tyrannisée toute la vie, et de quitter comme un vêtement les mauvaises habitudes, l'indifférence et les vices de votre jeunesse ? Ah ! vous feriez mentir l'Esprit-Saint qui a dit : Ce qu'on fut dans la jeunesse on continue de l'être dans la vieillesse : *Adolescens, juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ.*

Si une maladie grave vient à me frapper je

me convertirai sérieusement ! — Ecoutez ce que répond saint Augustin : le repentir d'un malade est malade et faible comme lui : *pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est.* Le confesseur peut bien alors vous donner l'absolution, mais non la sécurité du pardon. Aurez-vous à ce moment assez de lucidité d'esprit pour débrouiller votre conscience vieillie dans le crime ? Et si vous renvoyez votre conversion au temps où vous ne pourrez plus pécher, alors c'est le péché qui vous quitte, et non vous le péché : *si tunc vis agere pœnitentiam quando peccare non potes, peccata dimiserunt te, non tu illa.* (S. Augustin.)

Ecoutez encore ce que dit le Seigneur au présomptueux qui compte sur la miséricorde de Dieu pour se convertir à son heure et à son moment et qui abuse de la grâce divine : Malheur à qui pèche dans l'espoir du pardon !... Je vous ai appelés, et vous avez méprisé mes avances, mes paternelles sollicitations : *vocavi et renuistis ;* moi aussi, au jour de la vengeance, je me rirai de votre opprobre et battrai des mains sur votre malheur : *ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo.*

Dieu ne m'a pas créée pour me perdre, continue la personne présomptueuse, afin de se rassurer et de pouvoir étouffer les remords de sa conscience ! Non, il ne vous a pas créée

pour vous perdre ; mais vous a-t-il créée pour vivre dans l'indifférence à son égard ? pour l'oublier, l'offenser, abuser de sa grâce? Il vous a créée pour l'aimer et le servir par l'obéissance à sa loi sainte. Et puisque vous foulez aux pieds ses ordres, ce n'est pas Dieu qui vous damne, c'est vous qui vous précipitez dans l'enfer.

Dieu me pardonnera aussi bien dix péchés qu'un seul ! — Quelle audace, quelle folie d'oser ainsi se rassurer ! Ecoutez ce que vous répond le Saint-Esprit : « Gardez-vous d'ajouter péchés sur péchés ; ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié de la multitude de mes fautes, car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde ; il regarde les pécheurs dans sa colère et ne les perd pas de vue. »

Un bon *peccavi* à l'heure de la mort suffit pour nous réconcilier avec Dieu, dit-on encore. Oui, un *peccavi* suffit. Il a suffi pour David, le bon larron, Madeleine et saint Pierre. Mais tous ceux qui disent : *peccavi* ne sont pas sauvés. Caïn a dit *peccavi ;* Antiochus, Saül et Judas ont aussi dit *peccavi*, et ce *peccavi* ne les a pas justifiés et ils sont dans l'enfer. Qui vous assure que celui qui sortira de votre bouche coupable sera assez puissant pour vous fermer l'abîme et vous ouvrir le ciel ?

Vous croyez pouvoir vous convertir, persé-

vérer dans la grâce, faire le bien et vous sauver par vos propres forces sans le secours divin, sans la prière, sans la fuite des occasions ! Qui vous en donne l'assurance ? Votre témérité, la perfidie du démon qui vous trompe et veut vous perdre. Mais la vérité éternelle ne vous déclare-t-elle pas formellement que sans Dieu vous ne pouvez rien, absolument rien dans l'ordre du salut ? *Sine me nihil potestis facere.* Et si sans la grâce vous ne pouvez avoir une bonne pensée, prononcer d'une manière méritoire le saint nom de Dieu, pourrez-vous par vos seules forces revenir à Dieu et conquérir le ciel ? Faibles roseaux que le moindre souffle suffit pour renverser, recourez à laprière, si vous ne voulez pas perdre la foi et tomber dans les plus déplorables écarts. Fuyez les mauvaises compagnies, si vous ne voulez pas que votre innocence fasse naufrage au milieu des écueils du monde ; ne lisez pas de mauvais livres qui, par le récit d'aventures fabuleuses, enflamment les mauvaises passions dans votre cœur; n'allez pas dans des lieux où, avec la pureté du cœur, vous perdrez la vie de l'âme. Le Saint-Esprit nous assure que celui qui s'expose au danger y périra : *qui amat periculum in illo peribit.*

Ne dites pas que vous vous tiendrez sur vos gardes, que vous résisterez au mal, que vous

romprez avec le monde quand il vous plaira. En parlant de la sorte, vous vous abusez. N'avez-vous pas maintes fois entendu répéter que c'est en vain qu'on prétend ne pas se brûler si on se jette au feu ; qu'on a beau dire qu'on ne veut pas se souiller si on se jette dans la boue ? Le Saint-Esprit l'a dit pour vous comme pour tout le monde : *qui amat periculum, in illo peribit.* N'est-ce pas pour avoir affronté le péril que Samson, David, Salomon et bien d'autres ont fait les chutes les plus déplorables ? Soyons moins téméraires que ces illustres présomptueux, et un pareil malheur ne fondra jamais sur nous.

C'est par suite de cette présomption que plusieurs chrétiens, qui ne vivent pas d'ailleurs dans de grands désordres, croient mériter le ciel sans faire de bonnes œuvres, sans s'approcher des sacrements, sans faire pénitence de leurs péchés, uniquement parce qu'ils feront quelques prières, et qu'ils ne s'abandonneront pas ouvertement à des vices honteux. Illusion, mes Sœurs, illusion ! La gloire éternelle n'est accordée qu'au mérite ; il n'y aura de couronnée que l'âme généreuse qui aura combattu. L'arbre stérile, qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu, aussi bien que celui qui en produit de mauvais.

Daignez, Seigneur, nous préserver du désespoir; mais préservez-nous aussi, préservez-nous surtout de la présomption, qui se fait de votre clémence une arme contre vous. Donnez-nous avec l'Espérance, la grâce de faire le bien, afin que nous soyons un jour dignes de la couronne immortelle. Ainsi soit-il.





LA CHARITÉ

Nunc autem manent fides, spes, charitas ; tria hæc : major autem horum charitas. (I Cor. XIII, 13.)

Qui timetis Dominum, diligite illum.

O vous qui craignez le Seigneur, aimez-le. (Eccli., XI, 10.)

La Foi, l'Espérance et la Charité, qu'on appelle les trois vertus théologales, sont nécessaires à l'homme; sans elles il lui est impossible de prétendre au bonheur du ciel. Mais, parmi ces vertus, la Charité est la plus excellente de toutes ; aussi l'appelle-t-on la reine des vertus. Elle renferme tout, la loi et les prophètes : *universa lex et prophetæ.* Il nous importe donc d'en connaître la nature et l'objet. Consacrons à cette recherche cette courte instruction.

I

Et, d'abord, qu'est-ce que la Charité ? La Charité, prise dans son sens le plus large, c'est l'amour par excellence, c'est Dieu : *Deus Charitas est.* Mieux que la puissance, mieux

que la sagesse, mieux que la justice, la Charité c'est Dieu; car ces choses ne sont que des attributs de la Divinité, tandis que la Charité est une personnification de cette même Divinité. Elle est le lien substantiel qui unit ensemble les deux premières personnes de l'auguste Trinité et devient par ce seul fait la troisième. Mais ce n'est pas en Dieu que nous avons à considérer la Charité, c'est dans l'homme; or, à ce point de vue restreint, elle est un don de Dieu par lequel nous aimons Dieu par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

La Charité est un don de Dieu. Elle est en effet une vertu surnaturelle et infuse, par conséquent une vertu que nous ne pouvons ni acquérir ni pratiquer par les efforts de notre puissance naturelle : c'est le Saint-Esprit qui la répand dans nos cœurs : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* Elle n'est donc point quelque chose qui soit essentiel à notre être, un bien qui soit dans les exigences de notre nature, un bien que Dieu nous doive dès qu'il se détermine à nous donner l'existence; non, c'est quelque chose que nous ne devons qu'à la pure libéralité de notre Dieu, un bien qu'il ne nous accorde que parce que tel est son plaisir. Mais pour n'être pas essentiel à notre nature, ce

bien est-il moins précieux ? Que serions-nous sans ce lien qui nous unit à notre Créateur ? Des astres sortis de leur orbite, des membres disloqués, des voyageurs fourvoyés.

Du reste, il suffit que ce don nous vienne de Dieu pour avoir à nos yeux une valeur immense, un prix infini. Tout ce qui vient du Ciel est grand, noble, sublime et divin. Eh bien, c'est du Ciel que nous vient la charité, sa source est dans le cœur même de Dieu : *Charitas ex Deo est*. Ce n'est point à la terre qu'une vertu si sublime doit son origine ; car tout ce qui est de la terre est terrestre et la Charité ne l'est pas. C'est l'esprit de charité, celui qui est la Charité par nature, qui la verse au cœur de l'homme comme un parfum plein à la fois de force et de suavité. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.*

Mais quel est l'objet de ce don qui surpasse tous les dons ? C'est Dieu et l'homme. Voilà les deux branches de la Charité. Arrêtons un instant nos pensées sur la première ; nous étudierons l'autre dans une méditation particulière.

II

Nous devons aimer Dieu ; c'est pour nous un devoir de justice et de reconnaissance :

1° Un devoir de justice parce que Dieu a le droit de l'exiger. Le précepte est formel, clair et précis : vous aimerez le Seigneur votre Dieu : *Diliges.* A qui parle-t-il ? A tous les hommes sans exception, C'est là mon premier et mon principal commandement : *Est primum et maximum mandatum.* C'est le premier parce qu'il est à la tête de tous les autres ; parce qu'il remonte jusqu'au berceau du genre humain, puisque tous les peuples ont reconnu la nécessité d'aimer Dieu. C'est le plus grand à cause de sa nécessité. Sans l'amour de Dieu, toutes nos bonnes œuvres, même les plus éclatantes, ne méritent aucune récompense ; ni la prédication de l'Evangile, quand elle se ferait avec la langue des anges ; ni la foi divine, quand elle transporterait les montagnes ; ni l'aumône: quand elle épuiserait tous les trésors.

C'est le plus grand à cause de son étendue, qui oblige-t-il ? Tous les hommes sans exception. Pas de raisons qui puissent en dispenser. Pour les autres obligations, on peut alléguer certaines excuses ; on peut dire, par exemple : je ne puis jeûner, je ne puis travailler ; mais, s'écrie saint Jérôme, qui peut dire : je ne puis aimer.

C'est le plus grand par rapport à sa durée. Les autres vertus passeront ; les obscurités de la Foi s'éclairciront au grand jour de la

vérité; l'Espérance cessera quand nous serons arrivés au terme heureux de nos désirs ; les rigueurs de la pénitence finiront au moment où nous entrerons dans la céleste patrie ; mais la Charité, maîtresse et victorieuse des temps, subsistera dans tous les siècles.

Dieu veut donc que vous l'aimiez, et en l'aimant qui aimez-vous ? Un père, un ami, un bienfaiteur ! Oui, car Dieu est tout cela. Mais ce n'est pas à ces titres qu'il exige votre cœur : vous auriez peut-être le triste courage de le lui refuser. Il l'exige en maître. *Tu aimeras le Seigneur*. Et qui osera dire à ce souverain maître de toutes choses qu'il a outrepassé ses droits en exigeant l'amour de sa créature? J'ajoute que nous devons l'aimer à titre de reconnaissance.

2° De qui tenons-nous tous les biens que nous possédons, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce? De Dieu, et de Dieu seul. N'est-ce pas Dieu qui nous a donné l'existence ? N'est-ce pas à lui que nous devons l'intelligence qui pense, qui raisonne, qui calcule, juge et apprécie ? N'est-ce pas à lui que nous devons ce cœur qui sent, qui s'attache et qui aime? Et notre corps, doué de sens merveilleux, n'a-t-il pas été façonné par la main divine: *Manus tuæ, Domine, fecerunt me et plasmaverunt me.* Et pour nous conserver

l'existence ! que de précautions n'a-t-il pas prises, que de soins n'a-t-il pas employés ? Le ciel, la terre et tous les éléments ont été mis à notre service. Dieu a dit au soleil de nous éclairer et de vivifier la terre, et depuis six mille ans le roi des astres exécute les ordres du Créateur. Dieu a commandé à la terre de nous porter et de nous nourrir, et la terre obéit. Il a dit au feu de nous prêter ses ardeurs, à l'eau de nous rafraîchir, à l'air de nous vivifier, et tous ces éléments sont à notre disposition.

Mais que sont les bienfaits de Dieu dans l'ordre de la nature ? ils ne sont rien en comparaison de ceux que nous avons reçus dans l'ordre de la grâce. Au jour de votre baptême vous avez été marqués du sceau divin. Votre nom a été inscrit dans le livre de vie en qualité d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ et d'héritiers de la vie éternelle. A qui devez-vous ces faveurs à mille autres incomparables ? A Dieu et à Dieu seul. Et, depuis cette époque, que de grâces nouvelles sont venues s'ajouter à certe première grâce ! L'éducation et l'instruction chrétiennes, qui vous ont appris le chemin du devoir et du ciel, et qui vous indiquent les moyens pour le suivre, ne sont-elles pas des faveurs de Dieu ? Les grâces puissantes et fortifiantes qui vous

soutiennent dans vos luttes quotidiennes, ne sont-elles pas le fruit des mérites de Jésus-Christ ? Et que ne lui en a-t-il pas coûté, à ce Dieu sauveur, pour nous mériter ces faveurs ? Suivons-le de la crèche au Calvaire. Que voyons-nous ? Un Dieu menant pendant trente ans une vie cachée et obscure, une vie de prière et de travail ; un Dieu durant trois ans en butte à la haine et à la persécution des pharisiens ; un Dieu qui passe en faisant le bien, et qui ne recueille sur son passage que des mépris, des douleurs, des croix et des épines. Quelle ingratitude de la part des Juifs ! Mes Sœurs, voudrions-nous ressembler à ces malheureux ? Il faut donc aimer Dieu. Mais l'aime-t-on ?

Hélas ! jetez un regard sur le monde. Où sont ceux qui aiment Dieu ? Que le nombre en est petit ! La plupart des hommes vivent comme s'ils ne croyaient pas même en Dieu. Ils s'aiment eux-mêmes, ils aiment ceux qui les flattent et qui les caressent, ils aiment l'or et l'argent, ils aiment les aises de la vie, ils aiment les honneurs, ils aiment les plaisirs, ils aiment jusqu'à des êtres sans raison, jusqu'à des animaux stupides ; ils aiment tout, tout excepté Dieu. Et vous, chères enfants de Marie, aimez-vous Dieu ? Il y a des jeunes filles qui ne l'aiment pas. La vanité, les frivo-

lités de la terre, les séductions du monde absorbent toutes leurs pensées et toutes leurs affections.

Quelle ingratitude et quel aveuglement ! quelle folie ! Peut-on ne pas aimer un père ? Peut-on ne pas aimer un bienfaiteur de qui l'on tient tout ce que l'on a ? Peut-on ne pas aimer un ami qui nous aime autant qu'on peut aimer ? Ah ! Seigneur, je n'ai qu'un regret, c'est de commencer trop tard à vous aimer. Au moins je me suis résolue à vous dédommager de mon indifférence par la ferveur de mon amour, et à racheter ma tiédeur et mon indolence par ma générosité à votre service. Ainsi soit-il.



CARACTÈRES DE L'AMOUR DE DIEU POUR L'HOMME

Præbe, fili, cor tuum mihi.
Mon enfaut, donnez-moi votre cœur. (Prov. XXIII, 26.)

N'est-il pas surprenant, mes Sœurs, qu'un Dieu qui se suffit à lui-même, qui n'a besoin de personne, désire avec ardeur et réclame avec instance l'amour des hommes? Néanmoins il en est ainsi. Et cet empressement nous est marqué à cent endroits de l'Ecriture. Il se produit dans les cris empressés de la sagesse éternelle pour attirer les hommes à elle : *Viri, ad vos clamito,* c'est vers vous, ô hommes, que je crie pour réclamer votre amour ; dans ces recherches amoureuses et prévenantes avec lesquelles elle les invite ; dans ces instances avec lesquelles elle réclame le cœur de sa créature privilégiée : *Præbe, fili, cor tuum mihi.* Dieu ne pouvait pas nous exprimer plus fortement le désir ardent qu'il a de notre amour. Pour vous déterminer à lui donner un cœur qui doit lui apartenir à

tout jamais, laissez-moi vous dire son amour pour chacun de nous, en vous en montrant les caractères. Plus tard nous tirerons la conclusion suivante : Puisque Dieu nous a aimés le premier, nous devons l'aimer, à notre tour. Dieu, mes Sœurs, nous aime d'un amour prévenant, généreux et constant.

I

Et d'abord d'un amour prévenant. Vous le savez, vos parents vous ont aimées depuis le jour de votre entrée dans le monde. Alors seulement leurs bras se sont ouverts pour vous recevoir. Votre premier cri a rempli leur cœur de compassion, les larmes qu'ils répandirent sur votre front furent comme un baptême d'amour.

Plus ancien que celui de vos parents, l'amour de notre père du ciel est éternel comme lui. Il nous a aimés non seulement quand nous ne l'aimions pas, quand nous ne pensions pas à lui, mais quand nous étions incapables de l'aimer, quand nous n'existions pas encore. Alors déjà nous étions l'objet de sa pensée, nous étions dans son intelligence, nous étions dans son cœur; c'est lui-même qui nous l'affirme : *In charitate perpetua*

dilexi te. Nous sommes entrés dans ses plans dès l'éternité. Avant le temps il a disposé toutes choses pour notre entrée dans la vie, pour notre séjour sur la terre, pour notre avenir éternel. Il nous a vus dans tout ce qu'il a fait, et pensait à nous dans tout ce qu'il a dit ; il préparait, longtemps avant notre existence, les grâces temporelles et spiriuelles dont nous aurions besoin pour remplir notre mission sur la terre. Et lorsqu'il nous a donné l'existence, lorsqu'il nous a fait naître, il n'a fait qu'exécuter dans le temps ce qu'il avait résolu de toute éternité. Oui, pieuses enfants de la sainte Vierge, nous sommes de toute éternité dans la pensée de Dieu, et chacun de nous peut dire : J'ai été aimé de mon Dieu avant même qu'il eût posé les fondements de la terre, avant que sa main puissante eût creusé les profondeurs de la mer et allumé dans les cieux le flambeau si brillant du soleil. Alors que rien n'était encore, nous étions déjà l'objet des complaisances et de l'amour de Dieu, et sa paternelle tendresse nous préparait les biens dont nous jouissons aujourd'hui ; *In charitate perpetua dilexi te.* Quel amour ! s'arrête-t-il là ? Non, il le porte bien plus loin. Cet amour prévenant devient un amour généreux.

II

Est-ce en paroles que Dieu nous a aimés? Interrogez votre foi. Après nous avoir donné la vie par son amour, il nous la conserve par sa providence et pourvoit à tous nos besoins, il met pour cela à notre disposition la création tout entière. La terre avec ses productions si riches et si variées est à nous; la mer avec ses trésors immenses est à nous; le ciel avec ses astres si beaux et si brillants est à nous, et chaque saison paie son tribut à nos besoins. Est-ce là que se borne la bonté de Dieu à notre égard ? Non, car jusque-là son amour pour nous n'a fait que commencer. — Pourquoi, dans le cours des siècles, Dieu parle-t-il aux hommes par lui-même, par ses prophètes, par ses anges, et surtout par son divin Fils ? C'est parce qu'il nous aime. Pourquoi Dieu nous a-t-il donné sa loi au Sinaï? Parce qu'il nous aime. Ce n'est pas seulement dans l'ordre naturel, mais c'est surtout dans l'ordre surnaturel que Dieu nous donne des preuves éclatantes de son amour.

En effet, vous êtes chrétiennes; étudiez l'origine du nom que vous portez; remontez à la source de la vie spirituelle qui coule en vous. Où a-t-elle été ouverte ? Sur le Calvaire,

et vous savez à quel prix. C'est dans le baptême qu'elle vous a été communiquée pour la première fois. Là un Dieu vous a adoptées pour ses enfants ; vous êtes devenues ses héritières et les cohéritières de Jésus-Christ ; et depuis cette époque, que de grâces nouvelles sont venues s'ajouter à cette première grâce : grâces générales et particulières, grâces intérieures et extérieures, grâces de lumière dans l'intelligence, grâces de force dans la volonté, grâces de charité dans le cœur, grâces de remords dans l'âme, grâces de fuite dans l'occasion, grâces de résistance dans les tentations, grâces de persévérance dans le bien. Que d'amour Dieu ne nous témoigne-t-il pas par tant de bienfaits ! Et cette voix de Dieu qui nous appelle, cette vérité de Dieu qui nous éclaire, cette patience étonnante de Dieu qui nous attend, cette miséricorde de Dieu qui nous pardonne, ne sont-elles pas des preuves convaincantes de son amour ? Et comme s'il eût craint de n'avoir pas fait assez pour gagner notre cœur en nous créant et en répandant sur nous ses bienfaits, Dieu n'a-t-il pas donné son Fils unique pour être le prix de notre salut et la rançon de nos péchés ? Et Jésus-Christ ne s'est-il pas fait notre victime ? ne nous a-t-il pas donné ses travaux, ses fatigues, ses sueurs, ses mérites, son corps, son

sang et sa vie ? N'est-ce pas assez ? Il nous a encore donné sa mère, son Eglise, ses sacrements et il a trouvé le secret de rester continuellement avec nous dans l'Eucharistie et de renouveler chaque jour jusqu'à la consommation des siècles son premier sacrifice. Après cela que nous reste-t-il à désirer ? son royaume éternel ? Il nous l'offre ; et pour nous aider à en faire la conquête, il mettra à notre disposition toutes sortes de moyens. Ai-je raison de dire que Dieu nous a aimés d'un amour généreux, et tellement généreux qu'il surpasse tout ce que l'homme peut imaginer ? J'ajoute qu'il nous aime d'un amour constant.

III

L'amour de l'homme, comme tout ce qui est de la terre, est sujet à changer ; il a ses intermitences, il n'est constant que dans son inconstance. Il ne dure pas longtemps s'il n'est intéressé, cet amour égoïste ne donne que pour recevoir. Il n'en est pas ainsi de la Charité de Dieu, qui est immuable et éternelle. Elle résiste à nos nombreuses infidélités, à nos continuelles ingratitudes, à nos incessants dédains. Rien absolument ne peut l'altérer ; il nous la donne pour le temps et pour l'éternité, et notre constance à la repousser et à lui

résister ne peut vaincre sa constance à nous aimer. Un père et une mère cessent parfois d'aimer un enfant dénaturé. On voit un époux abandonner une épouse infidèle, un ami retirer une affection vouée à un ami devenu perfide ; mais rien ne peut éteindre les flammes de la Charité de Dieu pour les hommes : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere Charitatem.*

O amour de Dieu pour l'homme que vous ètes grand ! que vous êtes admirable ! Néanmoins (le croirait-on ?) en présence de tant de Charité il est des cœurs qui restent de glace ; il se rencontre des chrétiens qui n'aiment pas le Dieu de toute Charité. Ils lui donnent leur cœur aujourd'hui, et demain ils reviennent à leurs passions. A l'époque d'une première communion, d'un jubilé, d'une mission, d'une retraite, d'une fête solennelle, ils ont bien promis d'être tout à lui, de n'aimer que lui seul ; et, une fois ces saintes solennités passées ils se retrouvent les mêmes qu'ils étaient auparavant, ils retombent dans les mêmes fautes. Ne seriez-vous pas de ce nombre ? Ah ! s'il en était ainsi, faites-lui amende honorable, revenez de vos errements, soumettez-vous à sa loi, remplissez tous les devoirs qu'il vous impose. Et si désormais il règne sur vos cœurs, il vous fera bientôt partager son règne et sa félicité dans le ciel. Ainsi-soit-il.

CARACTÈRES DE L'AMOUR DE L'HOMME POUR DIEU

Nos ergo diligamus Deum quoniam prior dilexit nos.

Dieu, mes bonnes sœurs, nous a aimés d'un amour éternel, généreux et constant. Que demande-t-il en échange d'une si ardente Charité? Il demande notre cœur, car, dit Bossuet, l'amour appelle l'amour. *Quid Dominus Deus tuus petit à te, nisi ut timeas et diligas eum in toto corde.* Que demande de vous un Dieu qui vous a tant aimé? dit le Saint-Esprit. Et il répond: il ne demande qu'une seule chose, que vous le craigniez et que vous l'aimiez. Puisqu'il en est ainsi, répondons aux paternelles avances d'un Dieu par un véritable amour, et écrions-nous avec un profond sentiment de reconnaissance: *Nos ergo diligamus quoniam prior dilexit nos.* Aimons donc notre Dieu, puisque le premier il nous a aimés. Mais quelles qualités doit avoir notre amour pour lui? C'est ce que je

veux vous apprendre dans cette courte allocution.

Notre amour pour Dieu, mes sœurs, doit être en harmonie avec celui qu'il a pour nous, et puisqu'il nous aime d'un amour prévenant, aimons-le d'un amour de retour; puisque son amour pour nous est généreux, que le nôtre soit plein de dévoûment; puisque enfin il est constant, que le nôtre soit irrévocable.

I

Et d'abord notre amour pour Dieu doit être un amour de retour. Nous ne pouvons pas prévenir l'amour divin. La pensée d'aimer Dieu est déjà une grâce; mais si le Seigneur nous aime d'un amour prévenant, n'est-il pas juste que nous l'aimions d'un amour de retour? Tout bienfait mérite naturellement de la reconnaissance; l'amour ne se paie que par l'amour; et puisque Dieu nous a aimés d'un amour éternel, comment pourrions-nous ne pas l'aimer chaque jour de notre vie? Aimons le Dieu d'amour, nous dit saint Jean, puisqu'il nous a aimés le premier. L'avons-nous fait? Depuis que nous connaissons son ardente Charité pour nous et ses amabilités infinies avons-nous commencé de l'aimer?

Actuellement possède-t-il nos affections ? Est-il le roi de notre cœur ? Si, à l'heure présente, il nous adressait la question que Jésus-Christ adressait au prince des apôtres : O créature tant aimée, tant privilégiée de ton Dieu, m'aimes-tu ? Pourrions-nous consciencieusement lui répondre avec saint Pierre : *tu scis quià amo te.* Que nous disent ces affections désordonnées pour la créature, pour les biens de la terre, pour les plaisirs ? Que répond notre vie de tiédeur et d'infidélités ? Que nous rappelle ce manque de dévouement pour la gloire de Dieu, ce peu de zéle pour son service, cette lâcheté pour nous vaincre, notre désertion des sacrements, cet alliage des pratiques religieuses avec les fêtes mondaines ? Ah ! tout cela nous accuse et nous crie que le feu sacré de l'amour divin n'est pas très actif dans notre cœur. Et si nous n'avons pas pour lui cet amour de retour, comment aurons-nous celui de dévouement ?

II

Dieu avons-nous dit, a pour nous un amour généreux. Cet amour est invincible, il résiste à tout, il est fort comme la mort, *fortis est ut mors dilectio.* Il nous l'a prouvé non par

des paroles, mais par sa conduite admirable et par ses œuvres héroïques. C'est aussi un amour plein de dévouement que Dieu exige de nous. L'avons-nous ? Je ne vous demande pas si pour le lui témoigner, nous faisons pour lui tout ce qu'il a fait pour ses créatures, si nous avions assez de générosité pour lui sacrifier nos biens, notre réputation, nos plaisirs, même légitimes, notre santé, notre vie. Tout cela nous devrions être disposés à le lui donner, mais probablement il ne l'exige pas. Je vous demande seulement si nous lui prouvons ce dévouement par l'accomplissement intégral de sa divine volonté, exprimée par ses préceptes. Faisons-nous ce qu'il exige de nous ? Evitons-nous tout ce qui est capable de contrister son cœur si bon ? c'est-à-dire le péché, l'affection au péché, les occasions prochaines du péché ? Si vous m'aimez dit le Sauveur, observez mes commandements, *si diligitis me, mandata mea servate.* Ce témoignage d'amour ne trompe jamais ; il dissipe tout doute et donne toute sécurité ; notre cœur serait-il d'ailleurs froid en apparence, serait-il sans sentiment, peu importe, il possède le vrai amour.

Est-ce ainsi que nous prouvons notre amour à notre créateur, à notre Dieu, à notre

père ? Que répond notre vie ? Est-elle vraiment chrétienne ? Les préceptes du Seigneur sont-ils la règle invariable de nos pensées, de nos désirs, de nos actes ? Si votre conscience, mes sœurs, vous rend un témoignage approbateur, soyez fières, vous aimez vraiment votre Dieu. Mais si, au contraire, elle vous accuse, je dois vous dire en toute vérité : non, vous n'aimez pas Dieu.

III

Finissons en disant que notre amour pour Dieu doit être un amour inviolable. Ce n'est pas d'un amour passager, avons-nous dit, d'un amour inconstant que Dieu nous aime, mais d'un amour ferme et persévérant. C'est aussi d'un amour qui ne se lasse pas, d'un amour inaltérable que nous devons aimer Dieu. C'est ce qu'il nous recommande d'une manière expresse dans nos divines Ecritures : *Filioli, manete in dilectione mea.* Mes enfants, persévérez dans mon amour. Ne vous contentez pas de m'aimer d'un amour intermittent, de loin en loin, à l'occasion de certaines fêtes, d'un pèlerinage, d'une retraite, d'un jubilé, d'une mission, mais demeurez toujours dans mon amour. Dans la joie

comme dans la tristesse, dans la santé comme dans la maladie, dans l'abondance comme dans le dénûment, *manete in dilectione mea.*

Est-ce ainsi que vous avez aimé et que vous aimez Dieu ? Je ne vous le demande pas à vous, mes sœurs, qui violez journellement la loi de Dieu et celle de l'Eglise, à vous qui souillez votre langue par des médisances et des calomnies, à vous qui ne savez pas oublier une injure et gardez la haine dans votre cœur ; mais je vous le demande à vous dont la vie n'est qu'un triste cercle de promesses réitérées et d'infidélités nouvelles, à vous dont le cœur est partagé entre Dieu et la créature, à vous qui voulez goûter en même temps les plaisirs d'Egypte et ceux de la terre promise, à vous qui voulez faire un triste assemblage des joies du monde et des charmes de la vertu ; je vous le demande à vous qui fréquentez les sacrements et qui, malgré cela, n'aimez à suivre Jésus qu'au Thabor, à la multiplication des pains, au cénacle, et qui ensuite vous plaignez, murmurez et même l'abandonnez quand il faut porter sa croix et boire son calice. Ah ! ce n'est pas son amour que vous cherchez, c'est vous-mêmes.

Chères enfants de la bonne Mère, puisque Dieu nous aime d'un amour incompréhensible,

d'un amour en quelque sorte infini ; puisqu'il daigne nous aimer d'un amour de bienveillance, aimons-le d'un amour de reconnaissance, d'un amour que rien ne puisse démentir. Donc, dès aujourd'hui jusqu'à notre dernier soupir, donnons-lui notre cœur avec toutes ses affections; efforçons-nous de faire constamment ce qu'il nous commande et d'éviter ce qu'il nous défend. Ce témoignage non équivoque d'amour attirera sur nous la grâce divine qui nous fortifiera dans le bien et nous assurera la possession du ciel. Dieu vous en fasse la grâce.





QUALITÉS DE NOTRE CHARITÉ POUR DIEU

Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua et ex omnibus viribus tuis.

Mes Sœurs,

C'est la charité qui fait les saints ; c'est cette vertu qui donne la vie à nos bonnes œuvres, les rend agréables à Dieu et dignes de la vie éternelle. C'est la charité qui distingue le juste du pécheur, le prédestiné du réprouvé. Après vous avoir précédemment énuméré quelques-uns des motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu, je me contenterai aujourd'hui de vous parler des qualités de cet amour. Ces qualités sont clairement énoncées dans l'Evangile selon saint Luc : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo,* c'est-à-dire d'un amour souverain ; *ex tota anima tua*, c'est-à-dire d'un amour sans partage ; *et ex omnibus viribus tuis*, vous l'aimerez de toutes vos forces, c'est-à-dire d'un amour agissant, qui vous porte à l'obéissance de la loi et de toute la loi.

I

Et d'abord vous devez aimer Dieu d'un amour souverain, *ex toto corde;* cela veut dire que vous devez être dans la disposition de tout sacrifier, de tout perdre plutôt que de l'offenser. Vous devez préférer Dieu à tous les biens de ce monde; à votre fortune, à votre santé, à votre vie, puisque vous devez être prêtes à mourir plutôt que de lui déplaire.

Dieu étant le bien souverain, absolu, infini, il doit être mis au-dessus de tout dans nos affections, comme dans nos pensées et nos actes; nous devons l'aimer plus que toute autre chose et être, en conséquence, prêts à renoncer à tout ce que nous avons de plus cher au monde. Quiconque, dit Jésus-Christ, aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille, plus que moi, n'est pas digne de moi: *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus; et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus.*

Pour exprimer cet amour de préférence, ce n'est pas encore assez que de préférer Dieu à nos parents et à tout ce que le monde renferme de plus cher; il faut, de plus, être disposé à haïr un père, une mère, un frère, une sœur, si cet amour, qui nous paraît si légitime, est

incompatible avec l'amour du créateur : *Si quis venit ad me et non odit patrem suum et matrem, et uxorem et filium, et fratrem et sororem, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus.*

Cet amour de préférence va plus loin encore; il nous oblige à faire à Dieu le sacrifice de notre santé, de notre vie si cela est nécessaire pour lui demeurer fidèle : *Si quis non odit adhuc et animam suam, non potest meus esse discipulus.*

Qui est-ce qui aime véritablement Dieu d'un amour de préférence? C'est Abraham se déterminant à immoler son fils unique et bien-aimé, plutôt que de désobéir à Dieu.

C'est le chaste Joseph, c'est la pudique Suzanne en face des corrupteurs, s'écriant : il vaut mieux mourir innocent, et victime de la calomnie, que d'offenser Dieu.

C'est la mère des Machabées exhortant ses chers enfants à endurer le plus cruel martyre plutôt que de commettre un péché.

Ce sont tous les martyrs préférant la mort à l'offense de Dieu. C'est saint Paul parlant le langage de la charité et jurant que ni l'affliction, ni la faim, ni la persécution, ni la mort ne pourront le séparer de l'amour de son Dieu.

C'est ce chrétien disant du fond de son

cœur : mon Dieu, je préférerais mille fois mourir, plutôt que de vous offenser mortellement. C'est cette chrétienne assaillie par la tentation du démon, par les séductions du monde, et qui néanmoins reste inviolablement fidèle à sa conscience et à son devoir.

C'est cette jeune personne qui méprise les exemples d'irréligion et de libertinage qu'elle a sans cesse sous les yeux.

C'est cette congréganiste généreuse que les insultes et les railleries des méchants sont impuissantes à ébranler.

C'est cette personne vivant dans le monde, qui s'attache néamoins aux commandements de Dieu et de l'Eglise, et les observe avec une constance inviolable.

Est-ce ainsi que vous aimez Dieu, chères enfants de la très sainte Vierge ? Son amour occupe-t-il la première place dans votre cœur ? Interrogez votre conscience. Vous n'avez pas cet amour de préférence, vous qui n'avez pas le courage de vous imposer le moindre sacrifice pour Dieu ; vous qui aimez mieux l'offenser que vous priver d'une satisfaction passagère, d'un amusement frivole ; vous ne l'avez pas non plus, vous qui préférez déplaire à Dieu plutôt que renoncer à des lectures dangereuses, à des liaisons suspectes, à un vil intérêt, à quelques fades plaisirs.

Mais ce n'est pas assez d'aimer Dieu d'un amour souverain, il faut encore l'aimer de tout votre esprit, c'est-à-dire sans partage.

II

Aimer Dieu sans partage, c'est n'aimer que lui, ou plutôt, c'est aimer Dieu dans tout ce qu'on aime, de sorte qu'il soit toujours le principal objet de nos affections.

Le Dieu que nous adorons s'appelle un Dieu jaloux : *Deus æmulator*. Il veut tout ou rien. Lui offrir un cœur partagé, c'est lui faire injure. Quoi de plus évident ! Impossible de concilier ensemble les ténèbres et la lumière, la nuit et le jour ; et, dès lors, comment concilier dans une âme l'amour du monde et l'amour de Dieu ? Là où est votre cœur, dit le Saint-Esprit, là sont vos pensées, là sont vos affections. Voyez un avare qui aime éperdument son argent ; il ne pense qu'à ses trésors, il emploie toutes les facultés de son âme, tous ses soins, tous ses travaux uniquement pour les augmenter. Le vrai Dieu n'est rien pour lui. Voyez un amant passionné ; il ne pense qu'à l'objet de son amour ; il en rêve nuit et jour, il n'a de désir, d'affection, de volonté que pour la personne qu'il chérit ; il

n'est voyages, démarches, travaux, peines, intrigues qu'il n'emploie pour l'avoir et la posséder ; son cœur n'a aucune place pour Dieu.

Un chrétien, au contraire, qui aime Dieu de toute son âme, se complaît dans la pensée que Dieu est tout bon, tout aimable, tout parfait ; il repasse avec un doux contentement ce que la raison et la foi lui enseignent là-dessus. Il se réjouit de trouver en lui tout ce qu'il peut imaginer de perfection sans mélange d'aucun défaut. Là-dessus, il l'adore, il le glorifie et invite toutes les créatures à l'adorer et à le glorifier avec lui.

Un chrétien qui aime Dieu brûle du désir d'être avec lui, de s'entretenir avec lui, de le voir et de ne trouver rien de si doux que de jouir de sa compagnie en ce monde par la grâce sanctifiante et en l'autre par la possession de sa gloire.

Un chrétien qui aime Dieu, glorifie Dieu et s'efforce de procurer sa gloire; il parle de lui et le fait connaître ; il porte son prochain à l'aimer et à le servir; il orne ses églises et décore ses autels.

Un chrétien qui aime Dieu éprouve un doux contentement en songeant que d'autres l'aiment autant et plus que lui.

Un chrétien qui aime Dieu, ressent de la

douleur et du déplaisir en voyant Dieu méconnu et offensé.

Avez-vous cet amour sans partage ? Je vous le demande à vous qui ne pensez presque jamais à Dieu ; à vous qui négligez vos prières du soir et du matin ; à vous qui dans l'église passez de longs instants dans la dissipation, et qui, par un luxe effréné, faites concurrence à Jésus-Christ, en voulant attirer sur vous des regards et des affections qui ne doivent être que pour le Dieu de nos tabernacles...

Je vous pose cette question à vous qui non seulement ne reprenez pas ceux qui agissent mal, mais vous laissez entraîner aux déréglements de votre cœur ; à vous qui non seulements ne donnez pas de bons exemples, mais en semez de mauvais.

Enfin, notre amour pour Dieu doit être agissant.

III

L'amour doit se manifester, non par des paroles et des sentiments, mais par des œuvres. L'amour, de sa nature, est essentiellement actif. Ce qui prouve qu'il règne dans un cœur, c'est l'action, dit saint Grégoire : *Probatio dilectionis, exhibitio est operis.* Quand on aime, l'on agit pour s'unir à l'objet

aimé, c'est-à-dire qu'on évite tout ce qui peut causer de la peine à celui qu'on aime, et que l'on fait tout ce qui peut lui être agréable. Or, en appliquant à Dieu ces principes, nous voyons que celui-là seul aime Dieu qui accomplit sa loi, parce que, en l'accomplissant, non seulement il ne fait rien qui l'afflige, mais encore il fait tout ce qui lui plaît ; l'observation de la loi divine est donc le signe certain qu'on l'aime. Jésus-Christ nous en donne l'assurance ; *qui habet mandata mea et servat ea*, a-t-il dit, *ille est qui diligit me :* celui qui garde mes commandements et les observe, c'est celui qui m'aime. Si vous m'aimez, ajoute-t-il, observez mes commandements : *si diligitis me*, *mandata mea servate.* — La charité, continue le disciple bien-aimé, consiste à marcher selon les préceptes du Seigneur : *hæc charitas est ut ambulemus secundum mandata ejus*. Celui qui ne garde pas la loi divine et qui, malgré cela, croit aimer Dieu, poursuit le même apôtre, celui-là est dans l'erreur et dans l'illusion : *Qui dicit se nosse Deum et mandata ejus non custodit mendax est*, *et veritas in eo non est...*

Un bon et fidèle serviteur prouve qu'il aime son maître si, au moindre signe de sa main, il le suit avec joie et exécute ses volontés ; de même, un véritable chrétien exprime son

amour pour Dieu s'il garde avec ponctualité et plaisir tous ses commandements ; car c'est en cela, dit saint Jean, que consiste l'amour de Dieu : *Hæc est enim charitas Dei, ut mandata ejus custodiamus.*

Mais les premières obligations que Dieu vous intime, c'est que vous l'adoriez par la prière, que vous lui soyez unie par la charité; or, aimez-vous Dieu, vous qui ne le priez jamais ou rarement ? Lui êtes-vous unie, vous qui péchez sans scrupule et persévérez dans les habitudes qui vous constituent en inimitié avec lui ?

La seconde, c'est que vous remplissiez les obligations de votre état, que vous les remplissiez sans orgueil, sans négligence, selon Dieu et votre conscience... Le faites-vous ? La volonté de Dieu est que vous obéissiez à ceux qu'il a placés au-dessus de vous ; que vous commandiez sans hauteur ni dureté à ceux qui vous servent ; que vous soyez charitables envers tout le monde. Si l'on vous loue, il veut que vous vous humiliez ; si l'on vous insulte, il veut que vous pardonniez. Dans vos repas, il vous ordonne la sobriété; dans vos conversations, la prudence et la retenue ; dans vos plaisirs, l'innocence et la modération ; dans vos peines, la résignation et la confiance. Sa volonté est que vous évitiez

le mensonge, la médisance, la calomnie, et que vous employiez votre langue à bénir le Seigneur et à chanter ses louanges. C'est en cela que consiste le véritable amour de Dieu. Le possédez-vous ? Hélas ! que d'illusions sur le précepte de la charité ! O mon Dieu ! Je vous ai peu aimé jusqu'à ce jour ! Je veux vous aimer désormais autant que vous le désirez. Pour cela, accordez-moi cette grâce puissante qui attire à vous les cœurs. Le mien veut être à vous ici-bas et à vous dans le ciel. Amen.



PREUVES CERTAINES DU VRAI AMOUR POUR DIEU

Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua sed opere et veritate.
(I Epist. Joan., III, 18.)

Mes Sœurs,

Il n'est pas petit le nombre des chrétiens qui se font une étrange illusion au sujet de l'amour de Dieu. Presque tous croient posséder cette précieuse vertu qui distingue le bon chrétien du mauvais, le juste du pécheur, parce qu'ils ont souvent sur les lèvres des formules de charité. C'est là une erreur, car la vraie charité, dit saint Jean, habite dans le cœur et se manifeste non par des paroles, mais par les œuvres, par le dévouement, par le sacrifice; tel a été l'amour des saints pour Dieu. Essayons de nous en convaincre; nous verrons ensuite si tel est le nôtre.

I

Le vrai amour se prouve par le dévouement et le sacrifice. C'est de cette façon que Jésus-

Christ a manifesté le sien aux hommes. Il m'a aimé, dit saint Paul, et il s'est livré pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Plus l'amour est grand, plus généreux devient le dévouement. Donner à quelqu'un de son argent, de ses biens, c'est certainement la preuve d'un amour non équivoque ; sacrifier en sa faveur son repos, sa santé, sa liberté, son honneur, c'est lui témoigner un amour plus grand encore ; mais souffrir pour lui les tortures les plus affreuses, verser son sang jusqu'à la dernière goutte, c'est l'amour porté jusqu'aux dernières limites. Pour vous en convaincre, mes sœurs, écoutez l'enseignement de Jésus-Christ : « Il n'est pas, dit-il, de charité plus grande que celle qui donne sa vie pour un ami ; *majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* C'est cet amour que les apôtres ont eu pour Dieu et qui a été le mobile de leurs plus grandes entreprises. Après avoir renoncé pour lui à leurs biens, à leur famille, à leurs amis, ils sont allés porter au loin le flambeau de la foi, ils ont prêché hautement Jésus-Christ devant les puissances conjurées du siècle et de l'enfer, et se sont fait égorger pour confesser leur divin Maître. Après eux, douze millions de chrétiens de tout âge, de tout rang, de toute nationalité rendent ce

même témoignage du sang. Est-ce là la preuve d'un amour vulgaire? N'est-ce pas plutôt l'exaltation et la passion de l'amour? C'est celui qu'ont témoigné les saints à Dieu. C'est celui qui consumait le cœur de saint Ignace d'Antioche. Ecoutez l'étonnante lettre que cet illustre confesseur de la foi écrivait aux Romains : « De la Syrie à Rome, je lutte nuit et jour, sur mer et sur terre, contre mes gardiens qui sont à mon égard de véritables léopards. Plus je leur fais de bien, plus ils deviennent méchants. Leur malice m'est une leçon, et cependant je ne me sens pas justifié par cela. Plaise à Dieu que je jouisse de la rage des bêtes qui me sont préparées. Je prie le Seigneur de me les rendre promptes à me torturer, à me dévorer, à me tuer, de peur qu'elles ne me traitent comme d'autres martyrs qu'elles n'osaient pas toucher. Ah ! si elles ne voulaient venir à moi, je me ferai violence, je m'exciterai à être dévoré : *ego vim faciam, ego urgebor ut devorer*. Maintenant que je souffre, je commence à être un vrai disciple du Christ. Je renonce à tous les biens visibles pour arriver à lui. Qu'on me jette au feu, qu'on m'attache à une croix, qu'on disloque mes membres, qu'on brise mes os, qu'on broie mon corps, que les bêtes me dévorent, que toutes les tortures de satan pleuvent sur moi, peu

m'importe, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. »

Entendez-vous, mes sœurs ? Ignace désire jouir des bêtes afin de pouvoir jouir de Jésus-Christ. Y a-t-il dans les langues humaines quelque chose qui exprime une plus grande exaltation de l'amour ? Et l'amour peut-il aller plus loin que d'affronter toutes les tortures possibles pour arriver à jouir de l'objet aimé?

C'est encore un sentiment passionné pour Dieu qui excite des transports de joie dans l'âme de saint André au moment où il aperçoit la croix sur laquelle il va mourir. « O bonne croix, s'écrie-t-il, croix que j'ai si longtemps désirée, si passionnément aimée, si constamment recherchée, vous voilà enfin accordée à mes vœux; recevez-moi entre vos bras pour me remettre aux mains de mon Jésus. » Et lorsque le peuple demande à grands cris que l'apôtre soit détaché de sa croix : « O mon Dieu ! s'écrie le martyr, ne permettez pas qu'on me sépare de ma croix. » Répétons-le, n'est-ce pas là l'amour porté à son plus haut degré ?

Et quand l'apôtre des nations défie toutes les douleurs et toutes les morts de l'empêcher d'aimer Dieu : *Quis ergo nos separabit à charitate Christi?* Qui me séparera de mon Dieu, de son amour? — La faim, la soif, le glaive, la mort ? — Rien, rien, j'en suis sûr, ne le

pourra. *An tribulatio? an angustia? an fames? an gladius? Certus sum enim quia neque mors neque vita...* N'est-ce pas là l'héroïsme de l'amour?...

Tous ceux qui ont aimé le Seigneur ont parlé, ont agi comme lui. Xavier sur les plages lointaines des Indes, ivre d'amour pour son Dieu, ne demandait-il pas au Ciel pour unique récompense de sa charité que des croix? *Amplius ! amplius !* Encore, encore !

Est-ce ainsi que vous aimez Dieu, mes sœurs? S'il exigeait de votre part de pareils sacrifices, seriez-vous prêtes à les faire ? Cependant il le faudrait.

Mais, pieuses enfants de Marie, si Dieu n'exige pas que vous alliez au-devant des supplices, que vous provoquiez les bourreaux à ouvrir vos veines et à torturer vos corps; si de pareils sacrifices seraient au-dessus de vos efforts, que demande-t-il? que vous quittiez vos familles? que vous vous arrachiez aux affections les plus douces de vos parents ? aux espérances les plus flatteuses du siècle? Qu'exige-t-il? que vous alliez abriter votre vertu derrière les murs d'un cloître? Non, vous n'en auriez pas le courage. Vous ordonne-t-il d'aller porter le flambeau de la foi à de pauvres sauvages, de vous consacrer au service du malheureux, du malade, de la

veuve et de l'orphelin ; d'aller respirer au fond d'un hôpital l'air infect des épidémiques et des pestiférés? Non, encore; de semblables sacrifices coûteraient trop à votre délicatesse. Ce que Dieu exige de vous, mes sœurs, c'est que vous pensiez souvent à lui : le propre de l'amour est de rappeler souvent l'esprit et le cœur vers l'objet aimé; c'est que vous exécutiez généreusement sa volonté : quand on aime, non seulement on fait la volonté de la personne aimée, mais on court au-devant de ses désirs. Ce que Dieu veut de vous, c'est la pratique des devoirs de votre état, c'est le sacrifice de vos goûts, d'un peu de vanité, d'une affection qui, sans être criminelle, peut nuire à votre perfection; c'est l'éloignement d'une compagne peu fervente, le renoncement à un plaisir défendu, à une fête trop mondaine et capable de nuire à votre piété ; c'est une plus grande assiduité aux offices de la paroisse; c'est une régularité plus constante à réciter vos prières, à faire quelques lectures de piété, à fréquenter les sacrements; c'est enfin une plus grande réserve dans vos discours, une plus parfaite modestie dans vos parures et dans vos démarches. Serez-vous assez peu généreuses pour refuser à un Dieu si prodigue d'amour pour vous, des sacrifices qui réjouiraient grandement son cœur? Non, mes sœurs;

dès aujourd'hui vous affirmerez votre amour pour le Seigneur par l'accomplissement de tous vos devoirs et par votre attachement profond aux maximes de l'Evangile. Vous lui prouverez, par votre conduite exempte de respect humain, que vous êtes vraiment chrétiennes; que vous savez, dans une occasion donnée, braver les railleries, abjurer toutes les défaillances et les lâchetés capables de déshonorer le nom chrétien. Ces actes de courage et de générosité seront un gage certain de cette charité filiale qui vous méritera la couronne d'immortalité que je vous souhaite. Ainsi soit-il.





AVANTAGES DE LA CHARITÉ

I. *Elle fait mériter le chrétien agissant.*

Major autem horum est charitas.

(Ch., 13.)

La charité est la plus grande des vertus.

Mes Sœurs,

Il y a trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité. La Foi nous montre le ciel, l'Espérance nous le promet et la Charité nous le donne.

La Charité est par rapport aux autres vertus, ce que l'or est par rapport aux autres métaux, ce que le soleil est devant les autres astres, ce que la flamme est au feu.

La Foi et l'Espérance passeront, mais la Charité subsistera éternellement ; c'est au ciel qu'elle recevra son plus grand accroissement. Afin de nous exciter à la mieux pratiquer, méditons-en les précieux avantages. Je les résume dans ces quatre propositions :

1° *Elle fait mériter le chrétien agissant ;*

2° *Elle dédommage le chrétien pénitent;* 3° *Elle console le chrétien souffrant ;* 4° *Elle rassure le chrétien mourant.* Bornons-nous aujourd'hui à exposer le premier de ces avantages.

Elle fait mériter le chrétien agissant. Elle est la mère nourricière de toutes les vertus ; elle les rétablit, les fortifie, les soutient toutes, dit saint Laurent Justinien. L'amour de Dieu, dit saint Augustin, fait connaître les enfants de Dieu et les sépare des enfants du démon. Ce n'est qu'à cette marque qu'on les distingue. Ceux qui ont la charité sont nés de Dieu ; ceux qui n'aiment pas Dieu ne sont pas nés de lui ; *dilectio sola discernit inter filios Dei et filios diaboli.* Si vous avez la charité, dit toujours le même saint, vous possédez Dieu, vous avez toutes les vraies richesses. *Si charitatem habes, Deum habes ; ille vero dives esse videtur, in quo Deus habitare dignatur...*

La charité est la plus excellente des vertus ; c'est elle qui est le principe, la source de tous nos mérites et qui fait le caractère propre du christianisme. Autant le soleil surpasse les étoiles, l'or les autres métaux, les séraphins les anges, autant la charité surpasse le reste des vertus. Elle en est, d'après les saints Pères, la mère, la colonne, la citadelle : *Cunctarum virtutum matrem, omnium virtutum columnam, omnium virtutum arcem.*

Elle est l'or précieux avec lequel on achète le ciel, le feu céleste qui embrase les cœurs, le soleil qui éclaire, féconde et vivifie tout.

C'est une vertu angélique qui change les hommes en séraphins. C'est elle, dit saint François de Sales, qui colore la pourpre des martyrs, qui donne l'éclat du lys à la pureté des vierges. Elle est la robe nuptiale, la robe de Joseph parsemée de fleurs.

Elle est le lien de la perfection chrétienne : *Quod est vinculum perfectionis*. Si elle introduit dans l'âme heureuse, où elle règne, toutes les vertus, sans elle il n'en est plus de trace. C'est la doctrine de saint Paul : « Quand j'aurais le don des langues, dit-il, et celui de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et que je posséderais toutes les sciences ; quand j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes ; quand j'abandonnerais tous mes biens aux pauvres et quand je livrerais mon corps aux flammes ; si je n'ai pas la charité, tout me manque ; car avec tout le reste je ne suis rien, et je n'ai droit à aucune récompense : *Si charitatem non habuero, nihil sum... nihil prodest*.

Oui, la foi, l'espérance, la mortification, l'humilité, la douceur, la patience, la chasteté, le détachement des biens de la terre ne sont de véritables vertus, qu'autant qu'elles procè-

dent de la charité. C'est ce qu'enseigne saint Grégoire. De même, dit-il, que les branches d'un arbre ne viennent que d'une seule souche, ainsi toutes les vertus sont engendrées par la seule charité. Saint Léon n'est pas moins explicite : « Quoique ce soit une bonne chose d'avoir une foi droite, quoique la répression des appétits grossiers soit une chose digne de louanges, quoique la douceur, la chasteté soient des habitudes louables, toutes ces vertus sont vaines sans la charité. »

La charité est la vie, l'âme de toutes les vertus. Sans elle, quelles qu'elle soient, elles sont sans mérite et comme mortes; elles sont comme un corps sans âme, un arbre sans racines, une belle terre ensemensée de sel.

La foi sans la charité est une foi morte ; elle peut ne pas cesser d'être, dit saint Augustin, mais elle cesse d'ètre utile : *Fides sine charitate potest esse, sed non prodesse.* La foi qui nous sauve n'est pas celle qui tremble, c'est celle qui opère par la charité. « La crainte est bonne ; elle est, dit le concile de Trente, un don de l'Esprit-Saint qui frappe à la porte de nos cœurs et nous prépare à être justifiés. » La crainte est la faulx qui retranche, qui élague ; la charité est la sève qui féconde tout et qui donne à la tige une couronne de fleurs et de fruits. La chasteté sans

la charité, dit saint Bernard, est une lampe sans huile ; ôtez l'huile, la lampe n'éclaire pas; ôtez l'amour de Dieu, la chasteté n'est plus qu'un calcul égoïste ou une orgueilleuse ostentation. Toute vertu qui ne tire pas sa sève de la charité est un rameau sec et stérile. Aussi, auriez-vous prié, jeûné, pratiqué l'humilité ; auriez-vous donné tout votre bien aux pauvres; fait bâtir un grand nombre d'églises; converti plusieurs infidèles; fait autant de miracles que les apôtres; souffert pour Dieu autant que les martyrs; fait dire autant de messes qu'on en a célébré depuis le commencement du christianisme, si vous n'avez pas la charité tout cela ne vous servira de rien : *Si autem charitatem non habuero, nihil mihi prodest*. C'est pourquoi saint Paul nous exhorte à faire toutes nos œuvres en état de grâce. *Omnia vestra in charitate fiant ;* nous assurant que tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu : *Scimus quia diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Tout profite à celui qui a la charité : *Omnia quæcunque faciet prosperabuntur*.

Sur les lèvres de la charité, la prière s'élève jusqu'au trône de Dieu et se rend maîtresse de son cœur. Sur l'autel de la charité un grain d'encens suffit pour embaumer le sacrifice et le temple. Le cœur du juste ressemble

aux arbres plantés le long des eaux. Ils se couvrent de feuilles et de fleurs admirables et produisent des fruits aussi bons qu'abondants. On peut le comparer encore à une terre bien cultivée, bien engraissée, plantée d'un bon plant, exposée aux ardeurs d'un soleil bienfaisant, arrosée par une pluie douce et fréquente. Elle produit abondamment. Telle est l'âme animée par la charité, elle produit d'innombrables œuvres de sanctification.

De même que Dieu récompense l'aumône de la veuve qui a le cœur droit, de même Dieu ne laissera pas sans salaire une parole proférée en son nom, un verre d'eau froide donnée à un malheureux par une âme juste. Que dis-je! le Seigneur tiendra compte à l'homme en état de grâce de ses moindres actions, d'un soupir poussé vers le ciel, d'une paille relevée de terre par obéissance, d'un pas guidé par le devoir. Ecoutez un trait : Un solitaire avait construit sa cellule sur le penchant d'un coteau admirable par son site, mais où il n'avait pas de fontaine. Un jour le religieux allant chercher sa provision d'eau se dit à lui-même : Pourquoi en bâtissant ma cellule n'ai-je pas songé à l'établir près de la fontaine ? Je ne serais pas condamné chaque jour à perdre un temps que je consacrerais utilement à la méditation et au travail. Eh

bien ! je m'en vais reconstruire mon habitation et l'établir près de la fontaine ! En se disant cela, il entend quelqu'un qui compte ses pas... Etonné d'entendre une voix humaine, il se retourne, il ne voit personne. Il continue sa marche et par trois fois il entend la même voix. S'étant retourné une troisième fois, il aperçoit un beau jeune homme qui lui dit : Je suis l'ange de Dieu qui compte vos pas, afin qu'il n'y en ait aucun qui reste sans récompense. Dès lors l'humble religieux ne songea plus à changer sa cellule. Oh ! que de pas vous faites chaque jour ! Que d'œuvres dans une journée ! Faites tout en esprit de charité, pour la gloire et l'amour de Dieu, et tout se changera pour vous en des trésors de mérite pour le ciel. Amen.

II. *Elle console le chrétien souffrant.*

Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.
Il faut que nous passions par de nombreuses tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu.
(Act., XIV, 21.)

« La vie de l'homme sur la terre est un continuel combat, les jours de l'homme sont comme ceux du mercenaire. L'homme, sorti du sein maternel en versant des pleurs, vit

peu de jours, et ce temps est rempli d'incalculables misères.» Ainsi parle le Saint-Esprit par la bouche de Job: *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* C'est l'exécution du terrible arrêt prononcé contre notre premier père au moment même de sa désobéissance, et perpétué sur sa génération corrompue. Suivez l'homme depuis sa naissance jusqu'au tombeau, vous apercevrez une chaîne non interrompue de souffrances et de douleurs, qui accablent aussi bien le roi assis sur un trône de gloire, que le pauvre couché sur la paille et dans la poussière. La nécessité de souffrir n'est pas seulement générale à tout homme, elle est particulière au chrétien; elle doit être sa vie et la voie de son bonheur. Ecoutez Notre-Seigneur Jésus-Christ: « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix, qu'il se renonce lui-même et qu'il me suive »; car, depuis saint Jean-Baptiste jusqu'à la fin des temps, le royaume des cieux souffre violence, et ne peut être ravi que par de cruelles victoires. Telle est encore la doctrine des apôtres; il faut, *oportet*, passer par la tribulation pour arriver au royaume du ciel : *per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.*

Nous ne devions ni souffrir ni mourir,

mais le péché venant sur la terre et souillant l'homme, a appelé la mort, et la mort a envoyé avant elle le triste cortège de toutes les souffrances et de toutes les douleurs. Mais consolons-nous, la foi nous dit que la douleur est, pour le chrétien animé par la charité, une *expiation* et un *mérite*. D'abord une expiation. Oui, les larmes purifient, la souffrance répare. Le chrétien qui souffre sans plainte, sans murmure, répare les suites funestes de ses propres iniquités, et paye au juge suprême, par cette expiation du temps, la dette qu'il a contractée pour l'éternité. Une larme qui tombe dans cette balance terrible de la justice de Dieu suffit pour la faire pencher du côté des miséricordes et assurer le salut.

La souffrance est plus que cela, elle est encore un mérite et une source de gloire pour le chrétien animé par la charité. Elle lui fait acquérir et amasser des trésors immenses pour le ciel. C'est la doctrine sainte de l'apôtre, qui met dans la balance même de l'éternité ces deux poids étonnants de mystère; d'un côté un peu de peine, un instant de souffrance, une larme, et de l'autre un poids immense de gloire, une immortalité de bonheur. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Cette pensée ne suffit-elle pas pour

adoucir toutes les peines de la vie et consoler de toutes les douleurs ? Ne nous dit-elle pas au jour des épreuves et des larmes : Courage, chrétien, Dieu te voit, il te contemple du haut du ciel avec amour et compassion. C'est ton Dieu, c'est ton père qui t'éprouve, parce qu'il t'aime. Et, ce Dieu, il a souffert aussi pour toi ; il a connu les infirmités de la vie ; *virum dolorum.* Il te soutiendra dans ces luttes, il te couronnera dans la victoire. Courage, ton Sauveur a divinisé la souffrance. En mourant pour nous sur l'arbre de la croix, l'Homme-Dieu a fait de la souffrance la seule voie du salut, et il exige que nous marchions à sa suite si nous voulons avoir part à son royaume et à son céleste héritage : *Tollat crucem suam et sequatur me.* Lui-même n'est entré dans la gloire que par la souffrance : *oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam.* C'est pour cela que les âmes vraiment chrétiennes avaient soif de la souffrance, et demandaient instamment à approcher de leurs lèvres le calice du Seigneur. Et qui ne sait que tous ceux qui ont bu à ce calice étaient heureux et surabondaient de joie, au milieu même des souffrances, et voulaient boire toujours, et demandaient toujours de nouvelles souffrances ? *Amplius! Amplius!* Apportons des exemples à l'appui de notre thèse.

Paul, le grand saint Paul ne disait-il pas : Pour moi, je ne veux d'autre gloire, d'autre plaisir que la croix de mon Jésus; loin de moi, arrière tout autre bonheur! *Mihi absit gloriari nisi in cruce. Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*, disait-il encore : Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations.

Un autre disciple de Jésus, André, a dit encore un mot plus célèbre et qu'il faut graver dans nos cœurs: *O bona crux!!* C'était au jour, à l'heure même de sa glorieuse mort. On le conduisait au supplice, et ce vieillard vénérable, plus qu'octogénaire, s'avançait d'un pas tranquille et ferme; mais quand il aperçut la croix dressée sur la colline, il ne put se retenir; hâtant le pas, courant à sa croix, il s'écria soudain : *O bona crux!* Les soldats, les bourreaux ne pouvaient plus le suivre, et quand il fut arrivé au pied de sa bonne croix, il se mit à l'embrasser avec transport, répétant toujours : *O bona crux, diu desiderata!...* O ma bonne croix! toi que j'ai tant désirée! ... Je vais mourir dans tes bras!

Quand est-ce que François-Xavier a éprouver le plus doux bonheur de sa vie? C'est au milieu des déserts, au sein des souffrances. Dans ses extases, dans ses ravissements, il s'écriait : C'est assez de bonheur pour cette

vie : *Satis est*, *Domine, satis est.* Et que m'accorderez-vous de plus dans le ciel ?

Et sainte Thérèse en présence des consolations que lui offraient les souffrances : *Aut pati*, *aut mori*; Seigneur, faites-moi souffrir et à défaut de souffrances, faites-moi mourir. Sainte Madeleine de Pazzi était encore plus admirable : des souffrances toujours, plutôt même que la mort et le ciel ! ... *Non mori*, *sed pati !* Ah ! c'est que tous les saints savent que chacune de nos larmes se change en un fleuve de délices, en un océan de bonheur. Il est raconté que la duchesse de Lespare, aussi célèbre par ses longues souffrances que par sa fortune et l'éclat de sa naissance, avait laissé en héritage à son enfant une croix.... et sur cette croix elle avait écrit un mot seulement : Elle m'a bien consolée. C'est donc bien vrai que la croix et les souffrances consolent le chrétien.

Encore un fait : Une jeune fille allait mourir. C'était une belle victime des plaisirs du monde ; elle avait contracté la maladie qui devait l'emporter, au retour d'une soirée de plaisirs.... Elle s'éteignait peu à peu, elle s'en allait tout doucement. Tout le monde le savait, même sa mère ; elle seule ne le croyait pas encore. Et cependant elle vit un jour descendre sur elle comme les ombres de la

mort. Aussitôt elle fait appeler un prêtre, qui la réconcilie avec le ciel. Après sa communion et la réception des derniers sacrements, elle jette un regard sur sa vie passée, elle paraît triste et agitée... Le prêtre était là avec sa mère et une sœur de charité. Tout à coup la jeune fille élève les mains avec effroi, et les laisse tomber sur sa poitrine, où elle les considère quelque temps avec terreur, et en silence..... Puis elle dit: Voyez donc mes mains, voyez ; elles sont vides ! vides !.... Le prêtre inspiré !.... Tenez, mon enfant, dit-il. En disant cela, il mettait dans ses mains vides, tremblantes, glacées déjà, il mettait un crucifix, ... une croix... Unissez, chère enfant, vos souffrances et vos douleurs à celles de Jésus, et bientôt vos mains seront pleines. A la vue de la croix, la pauvre fille reprit de l'espérance, ses mains n'étaient plus vides. Elle approcha la croix de ses lèvres et la baisa trois fois; elle la pressa sur son cœur avec transport. Quelques heures après elle mourait avec douceur, en regardant la croix qu'elle n'avait plus voulu quitter. *O bona crux !* Tenez, ô vous qui souffrez, qui pleurez, qui mourez, tenez la croix du Calvaire, elle vous fera passer au ciel.

Amen.

III. *Elle console le chrétien mourant.*

Beati qui in Domino morientur.
(Apocal.)

Mes Sœurs,

Le péché ayant souillé le premier homme a appelé la mort à son aide, et la mort est venue précédée du triste cortège de toutes les douleurs. Cette lugubre messagère de la justice divine doit nous immoler tous. Elle a reçu l'ordre de nous dépouiller de la santé, de nos biens, de nos richesses, de nos plaisirs, de notre maison et de nos domaines. Dieu lui a dit de frapper tous les hommes indistinctement. Depuis lors rien ne l'arrête ; elle n'épargne personne, ni les grands ni les petits, ni les puissants ni les faibles. Elle chasse devant elle, comme un vil troupeau, toutes les générations humaines ; elle les précipite les unes et les autres, et les confond dans les profondeurs d'un tombeau. Elle ne laissera à chacun que ses œuvres, bonnes ou mauvaises : *Opera enim illorum sequuntur illos.*

Au sein de ces désastres, il n'appartient qu'à la divine charité de consoler le chrétien mourant. Que fait-elle ? Elle lui montre le

ciel, le ciel la consolation divine par excellence. Comme l'intrépide mère des Machabées, qui encourageait au martyre et à la mort le plus jeune de ses fils, elle nous dit de porter nos regards pleins de larmes vers le ciel, et elle nous anime par l'espoir de la récompense promise. Courage, chrétien fidèle, courage; déjà vos frères sont dans la gloire, ils vous voient, ils vous appellent; courage, vous irez bientôt les rejoindre et régner avec eux. Rien de plus sûr. Dieu ne vous a pas créé pour la terre, mais pour le ciel, notre patrie : *Non habemus hic manentem civitatem;* nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente. Dans cette vallée de larmes, on ne rencontre qu'illusions, déceptions, deuil et souffrances. Ce n'est pas une vie pour nous, ce n'est pas notre patrie, notre demeure permanente; nous en attendons une autre, nous la trouverons au ciel pour lequel nous avons été créés.

Rien de plus doux que cette espérance du ciel. Il est bien amer certainement de vivre dans la douleur et les souffrances, il est bien cruel et pénible d'être sans cesse menacé de cette horrible mort qui doit nous frapper; c'est affreux de mourir; mais le ciel est le prix de ces souffrances, la récompense de toutes ces douleurs, et la mort même doit

nous ouvrir la porte de cet éternel séjour de bonheur et de gloire.

Non seulement la pensée du ciel rassure le chrétien mourant, mais elle adoucit toutes les horreurs de la mort. Que dit-elle à ce juste qui doit bientôt franchir le seuil de l'éternité ? Rassurez-vous, chrétien, pour le juste mourir n'est point cesser de vivre, c'est échanger une vie de misères contre une vie d'éternelles délices. Vous allez quitter vos biens d'ici-bas, mais vous recevrez en échange d'autres biens qui seront à l'abri de la rouille et des voleurs. Votre âme va se séparer de votre corps, mais ils se réuniront de nouveau avec la certitude de l'immortalité. La mort vous ravira à la tendresse de vos parents ; mais vous les reverrez dans le ciel, où vous serez réunis pour ne plus vous séparer. Oui, pour le juste, la mort est un gain : *mori lucrum;* elle l'affranchit des misères du temps et lui assure le bonheur de l'éternité. Donc, mes sœurs, au sein des amertumes d'une cruelle maladie, regardez le ciel ; ce regard vous rassurera. *Si labor terret, merces invitat.* Si le travail de la maladie est dur, songez à la récompense, elle est assurée. Dieu vous l'a promise. Vous y trouverez une douceur ineffable, un avant-goût même des joies de la patrie.

Rien de plus fort que cette espérance du ciel dans une âme animée par la charité. Les faits admirables dont la vie des saints est toute pleine en sont une preuve frappante. Le premier des serviteurs de Dieu descendu dans l'arène, le grand saint Etienne, a vu le ciel ouvert : *Video cœlos apertos ;* il n'en a pas détourné le regard, et il a remporté la palme du martyre... Tous les autres soldats du Christ qui l'ont suivi dans ces glorieux combats l'ont imité, et ils ont été invincibles. Il n'y a que peu d'années encore qu'un juge inique demandant à un saint missionnaire pourquoi il regardait toujours le ciel, celui-ci répondit avec dignité : C'est ma force, c'est mon espérance, et bientôt j'y irai.

Saint François d'Assise, ce grand pauvre de Dieu, dans une douce extase, disait en contemplant le ciel et ne pouvant plus en détacher son regard : Le bonheur que j'attends est si grand que toutes les peines se changent en délices pour moi.

Un illustre pontife, la gloire de la France, saint Martin, allait mourir ; ses disciples, ses prêtres en pleurs environnaient sa couche, et pour soulager un peu ses douleurs, quelques-uns, le soulevant doucement, essayaient de le reporter du côté opposé. Mais il leur dit : Laissez-moi plutôt comme je suis : *Sinite*

potius cœlum aspicere, laissez-moi plutôt voir le ciel.

Beau ciel, je te verrai bientôt, disait un jour un ami de Dieu au compagnon de ses courses apostoliques ; et tous deux, les yeux élevés au ciel, ils parlaient avec transport de cette douce espérance. Et quelques jours après, un impie, le malheureux Luther, contemplant avec sa femme les étoiles qui scintillaient d'un éclat extraordinaire : Quel beau ciel ! dit Catherine à Luther. — Oui, mais il ne sera pas pour moi, je ne le verrai pas ; et il détournait les yeux avec désespoir.

Ils sont donc bien nombreux les avantages de la charité. O vous, mes sœurs, qui peut-être n'avez pas le bonheur de posséder cette précieuse vertu, hâtez-vous de l'acquérir par une bonne confession, par une sincère conversion ; vous accumulerez des mérites incalculables pour le ciel ; vous vous procurerez de douces consolations durant votre vie et surtout à l'heure dernière, et de plus vous vous assurerez la possession de Dieu pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.



2. VERTUS ENVERS LE PROCHAIN.

L'AMOUR DE LA FAMILLE

> *Honora patrem tuum et matrem tuam.*
>
> Honorez votre père et votre mère.
>
> Exod., xx, 12.

Mes Sœurs,

Un jour, un docteur de la loi s'approche de Jésus-Christ et lui pose cette question : « Maître, quel est le grand commandement ? » Le Sauveur lui répond : « Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces. C'est là le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. »

Ainsi, il ne suffit pas d'aimer Dieu, il faut encore aimer son prochain. Et qu'est-ce donc que le prochain ? Le prochain, c'est tout le monde, c'est le genre humain tout entier, ce

sont vos amis, et même vos ennemis. Vous devez donc toutes vous aimer les unes les autres. Toutefois il y a des degrés dans cet amour. Après l'amour et la crainte du Seigneur, après le respect et le dévouement envers l'Eglise, la vertu la plus chère à une âme chrétienne, c'est la piété filiale, c'est une tendresse affectueuse pour votre père et votre mère, pour vos frères et vos sœurs. Ces liens de tendresse et d'amour que la nature a mis entre vous et vos proches, sont une source intarissable de mille jouissances pures. Essayons de nous convaincre, dans cette allocution, que l'amour de la famille doit tenir le premier rang dans nos affections.

I

Aimez, après Dieu, votre père et votre mère, dit saint Jérôme ; c'est à eux, en effet, que le Seigneur a communiqué pour vous quelque chose de sa puissance et de son amour ; c'est par eux qu'il vous a donné la vie ; pourriez-vous ne pas les aimer ?

Aimez votre père d'abord. Le père est le chef de la famille, il en est comme le roi. C'est lui qui la soutient, c'est lui qui la dirige. Tous ses jours sont remplis de sollicitude pour vous. Vous ne le voyez peut-être que dans de

rares instants, parce qu'il est sans cesse occupé de vos intérêts. Oh ! soyez bonnes pour lui, soyez attentives ! Apportez-lui toujours une figure épanouie, heureuse. Il ne rêve pas autre chose que votre bonheur. Vous êtes sa joie, vous êtes sa gloire, vous êtes son orgueil. Il n'aime rien autant que sa fille. Montrez-lui que vous comprenez son amour et que vous y répondez. Que de fois il rentre accablé de fatigues, préoccupé, abattu ! Soyez pour lui un ange consolateur.

Peut-être n'est-il pas exempt de défauts, peut-être oublie-t-il parfois la grande mission que Dieu lui a confiée ; mais ce n'est pas à vous à relever ses imperfections et les travers de sa conduite. Vous n'avez qu'à recourir à la prière, afin que votre bon Ange, l'ange de la famille, n'abandonne pas la maison de votre père ; priez, afin que Dieu lui donne son amour et sa crainte salutaire. Priez encore pour que la rosée céleste rende fécondes ses peines et ses sueurs ; que ses labeurs du jour et ses veilles de la nuit ne restent pas frappés d'une désolante stérilité. Dieu, qui aime la prière de l'innocence, écoutera vos supplications, il se rendra favorable à vos vœux.

Vous avez encore à votre disposition, pour arriver à votre but, un moyen plus facile et qui manque rarement de succès, c'est le bon

exemple. Pour tous les membres de votre famille, vous devez être un parfum d'agréable odeur, mais vous devez remplir ce devoir du bon exemple surtout envers votre père. Donc, à la colère opposez la douceur des anges; au blasphème et aux paroles que la pudeur condamne, une décence continuelle de langage ; au mépris de Dieu et de sa loi, la piété la plus tendre et la plus affectueuse ; à l'impiété, l'accomplissement fidèle de vos devoirs.

Une jeune fille de seize ans, privée de sa mère, quittait le pensionnat où elle avait reçu une forte éducation chrétienne, pour venir dans sa famille où l'attendaient, avec le bien-être que donne la fortune, les tentations les plus violentes. Son père était hostile à la religion, et elle fut obligée de se cacher pour continuer ses habitudes pieuses de prières et de communions fréquentes.

Un matin son père la surprit revenant de la messe avec sa femme de chambre et n'ayant pas encore déjeuné. Se doutant de quelque chose, il lui demanda si elle avait communié. — Oui, mon père, répondit la jeune fille avec grâce et sans hésiter, et j'ai beaucoup prié pour vous. — Et tu communies souvent? ajouta le père avec aigreur. — Oui, mon père, j'ai ce bonheur souvent. C'est là que je puise la

force de remplir tous mes devoirs, et, en particulier, d'être pour vous ce que je dois être. Le père se tut un instant, et plus ému qu'il n'eût voulu devant cet ange terrestre, il embrassa sa chère fille, et lui dit d'une voix pleine de larmes : « Continue, mon enfant. »

II

Aimez ensuite votre mère. Une mère, c'est tout pour vous ; il n'y a rien à lui comparer ! vous êtes son âme, vous êtes sa vie. A qui pense-t-elle le jour ? A qui pense-t-elle la nuit ? A vous. Pauvre mère, que d'angoisses elle a déjà connues ! que de larmes elle a déjà versées ! Dès avant votre naissance, vous lui avez coûté mille sollicitudes, mille douleurs. Votre mère, qu'il vous est doux de l'aimer ! Elle vous a nourrie de son lait ; elle a veillé autour de votre berceau, pour apaiser les cris de vos premières souffrances. Aucune larme n'est tombée de vos yeux, que sa main ne l'ait aussitôt essuyée. Son cœur ne fut jamais fermé à votre prière. Que de caresses, que de marques d'un amour fort et généreux elle vous a prodiguées ! Elle a été et elle est encore, pour vous, une expression vivante de la bonté et de la clémence divines. Et cette mère vous ne

l'aimeriez pas ! Que veut-elle ? Que désire-t-elle ? Que vous soyez ce qu'elle a été : pieuse, pure, modeste et candide. Toute son ambition, c'est de revivre en vous, c'est de se voir en vous par la reproduction de ses vertus. Soyez donc douce, dévouée et chrétienne comme elle le désire. Ayez ses pensées, ayez ses affections, partagez ses sentiments, allez, venez, agissez en tout comme elle. Qu'en vous voyant, on puisse dire : C'est toute sa mère. Oh ! alors, vous aurez donné à votre mère la félicité la plus douce qu'un cœur humain puisse goûter ici-bas : la félicité de se retrouver soi-même tout entier dans l'être que l'on aime le plus au monde. Pour arriver là, qu'y a-t-il à faire ? Aimer la compagnie de votre mère, la regarder comme votre plus fidèle amie et n'avoir pour elle aucun secret. Il faut ne faire qu'un avec elle. Ne craignez pas de lui dire toutes vos pensées les plus intimes, vos impressions, vos désirs, vos rêves. Rien n'est plus délicieux que la confidence, quand on aime ! Une mère et une fille qui n'ont rien de caché, qui se confient tout, dont les deux âmes sont transparentes, ou plutôt confondues, c'est un spectacle qui ravit la terre et que le ciel lui-même doit regarder avec complaisance.

Je ne vous parle pas, mes chères sœurs, de

respect ni d'obéissance. Aimez seulement, tout est dans l'amour. Si le malheur venait à visiter votre mère ; si l'infirmité des ans pesait sur elle, si le pain de chaque jour lui manquait, qui serait son aide et son secours? Vous, sa fille bien-aimée, sur qui elle fonde ses plus douces espérances. Si vous ne voulez pas lui faire défaut lorsque viendra pour elle le jour de l'affliction, rendez-lui maintenant tous les devoirs d'une fille dévouée ; qu'elle soit, de votre part, presque l'objet d'un culte. Vous pouvez, dès à présent, lui rendre moins lourdes les charges de famille qui pèsent sur elle. Si vous l'aimez, vous prendrez sur vous une partie du lourd fardeau qu'elle a dû longtemps porter seule. Par vos habitudes d'ordre et de travail, par votre dévouement, et aussi par la fuite de la légèreté et de la dissipation, vous lui prouverez que vous avez à cœur de lui être utile et agréable. Vous imiterez en cela la conduite de Ruth, dont l'Ecriture Sainte loue la piété filiale. Cette jeune Moabite, pour suivre Noémi, sa belle-mère, s'arrache à ses compagnes, à sa patrie, à ses biens. En vain Noémi la conjure de retourner dans la maison qui l'a vue naître : Ruth ne répond d'abord que par des gémissements et des larmes, mais ensuite, son amour triomphant de sa douleur : « Souffrez, ô ma mère, dit-elle, que je ne vous abandonne pas.

J'irai partout où vous irez ; là où vous habiterez, j'habiterai moi-même : votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. Je veux mourir et être ensevelie dans la terre qui recouvrira vos cendres. » Noémi se rend ; Ruth la suit et habite avec elle la terre d'Israël. Là, pendant le temps de la moisson, tous les jours, elle va glaner ; et le soir elle apporte à sa belle-mère, avec les grains qu'elle a recueillis, la meilleure partie de la nourriture donnée par le charitable Booz. Et comme si elle n'avait point assez fait pour Noémi : « Commandez, ô ma mère, lui dit-elle; votre fille veut en tout vous obéir. » Quel exemple d'amour filial !

III

Aimez, enfin, vos frères et sœurs, si Dieu vous en a donné. Etes-vous l'aînée ? Soyez le modèle sur lequel se formera leur vertu. Vos frères, et surtout vos sœurs, marcheront sur vos traces, si vous savez gagner leur affection par votre douceur, par votre bonté. Créez, pour cela, de petits jeux et jouez avec eux en vous refaisant toute petite. Ces amusements innocents vous attacheront ces jeunes cœurs, et vous pourrez alors leur donner des leçons d'autant plus utiles qu'elles n'auront rien de trop sérieux.

Parlez-leur du bon Dieu et apprenez à ces petits cœurs innocents à faire la prière pieusement et affectueusement. Montrez-leur la laideur du mensonge, de la désobéissance, du vol, de la jalousie. Rien ne développe l'intelligence et n'épanouit le cœur de la jeune fille comme de faire ainsi *la petite mère de famille.* Et puis, élevez plus haut vos pensées, et, vous mettant quelquefois à genoux près de votre petit frère ou de votre petite sœur, offrez au bon Dieu, pour vous, pour votre père et votre mère, l'innocence de ces enfants si purs et si agréables à Dieu. « Quand je me sens un peu coupable, disait une jeune fille, je fais dire pour moi un *Je vous salue Marie* par ma petite sœur, et il me semble que je suis plus facilement pardonnée. »

Avez-vous une sœur aînée déjà initiée au travail de la maison? Faites-en votre amie de tous les jours, votre compagne, votre confidente ; ensemble faites vos prières, ensemble allez à l'église vous approcher des sacrements; ensemble complotez pour rendre heureuse votre mère et pour faire du bien à votre père. Deux sœurs bien unies ; nulle amitié ne vaut celle-là.

Avez-vous un frère plus âgé dont la conduite afflige votre père ou votre mère ; priez pour lui ; faites-vous bien aimer de lui par

votre complaisance et vos soins minutieux ; ces armes, toujours puissantes sur le cœur d'un frère, finiront par lui faire aimer la vertu et le gagner à Dieu. Votre père et votre mère seront dans l'allégresse en voyant croître autour d'eux des enfants que les hommes estimeront et que Dieu, du haut du ciel, contemplera avec amour.

Ainsi soit-il.





L'AMOUR DE NOS SEMBLABLES

> *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem.*
>
> Je vous donne un précepte nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres.
>
> (Jean, XIII, 34.)

Mes sœurs, le premier et le plus grand des préceptes du Seigneur est celui qui nous prescrit l'amour de Dieu. Le second, qui est semblable au premier, nous impose l'amour du prochain. Au dire de la sagesse éternelle, ces deux commandements sont si étroitement unis, qu'ils sont inséparables et ne peuvent pas exister l'un sans l'autre. Examinons dans cette allocution pourquoi et comment nous devons aimer notre prochain.

I

Et d'abord qui est notre prochain? Notre prochain, ce sont tous les hommes en général, parce que, comme nous, ils sont créés à l'image de Dieu et rachetés du précieux sang de Jésus-Christ. Par *prochain*, il ne faut donc pas

seulement entendre nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, les habitants d'une même ville ou d'un même royaume, les disciples d'une même religion. Non, mais il faut comprendre tous les hommes, sans distinction ni exception, nos compatriotes et les étrangers, les chrétiens éclairés des lumières de la vraie foi et les hérétiques plongés dans l'erreur, les Juifs et les idolâtres, nos amis et nos ennemis. La charité doit être universelle comme notre foi : si nous refusons notre affection à un seul homme, fût-il notre ennemi et l'ennemi de Dieu, nous n'avons plus la vertu de charité. Mais pourquoi devons-nous aimer notre prochain? Nous devons l'aimer parce que la nature nous le dit et que Dieu l'ordonne.

II

La nature nous le dit et nous en fait un devoir, par la ressemblance qu'elle a mise entre tous les hommes. Cette loi d'aimer son semblable est si naturelle, qu'elle est observée même parmi les êtres dépourvus de raison : *omne animal diligit similem sibi, sic et omnis homo proximum sibi*. C'est donc violer une des lois les plus sacrées de la nature que de ne pas aimer son semblable.

Le prochain est notre semblable : entre lui et nous nulle différence, ressemblance parfaite. Nous avons été pétris du même limon de la terre, nous avons la même nature, la même origine, la même constitution, la même conformation, les mêmes obligations, les mêmes privilèges, les mêmes faiblesses, les mêmes misères, les mêmes secours, les mêmes destinées. Or, dit saint Ambroise, il n'y a rien de plus naturel que d'aimer ce qui nous ressemble parfaitement. *Nihil tam secundum naturam quam amare naturæ consortem.*

Puis, quand on vit en société, l'obligation de s'aimer et de s'aider mutuellement est une obligation de raison.

Le prochain est plus que notre semblable, il est notre frère. Le genre humain tout entier n'est qu'une grande famille. Quelles que soient les distinctions qui résultent du rang, de l'éducation, de la fortune et de la puissance, nous n'en avons pas moins une commune origine, nous sommes sortis tous du même père, et le sang parle avec force en faveur de la charité. En faudrait-il davantage pour nous porter à l'aimer? Il y a plus : si nous sommes tous frères en Adam, nous avons en Jésus-Christ une autre fraternité d'un ordre bien supérieur, en vertu de laquelle nous ne formons plus qu'un seul corps et sommes

tous membres les uns des autres. *Unum corpus sumus in Christo.* Or, voyez, dit le grand Apôtre, l'amour tendre et compatissant que les membres d'un même corps ont les uns pour les autres. Regardez comme ils s'entr'aident dans leurs besoins et leurs faiblesses. Si le pied souffre, l'œil ne dit point : c'est son affaire, qu'il y pense ; il n'y a rien pour moi. L'œil, au contraire, la tête, les mains, le corps entier, tout s'intéresse pour cette partie souffrante. Tels doivent être, conclut l'Apôtre, l'amour, l'union, la charité et la concorde qui doivent régner parmi tous les chrétiens, puisqu'ils sont tous les membres d'un même corps. *Unum corpus sumus in Christo.* Mais voici une preuve que chacune de vous comprendra mieux encore : c'est le précepte divin.

III

Vous aimerez le prochain, dit le Seigneur, c'est moi qui vous l'ordonne : *Ego Dominus... Diliges proximum tuum.* Voilà la loi ; elle est sortie de la bouche de Dieu même. Elle est aussi ancienne que le monde. Le Créateur, après l'avoir gravée dans le cœur de tous les hommes, a voulu la graver encore sur les tables qu'il remit à Moïse pour en faire

une solennelle promulgation au genre humain tout entier : *Diliges proximum tuum.*

Mais écoutez Jésus-Christ, qui n'est venu sur la terre que pour porter cette loi au plus haut degré de sa perfection ; il la publie de nouveau et la fait renaître dans tous les cœurs : *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem.* Je vous ai fait un commandement nouveau qui est que vous vous aimiez les uns les autres. Le pharisien, pour le surprendre, vient-il lui demander quel est le premier de tous les commandements, après avoir répondu à la question, « le second », ajoute-t-il aussitôt, sans qu'on le lui demande, « le second, qui est tout semblable au premier, c'est d'aimer son prochain comme soi-même ». Il fait plus, il adopte ce commandement pour le sien, et en fait son propre précepte ; mais quand ? la veille de sa mort, lorsqu'il parle à ses disciples pour la dernière fois, dans le plus tendre épanchement de l'amitié ; jamais son langage ne fut empreint d'une charité si attendrissante : *Filioli, adhuc modicum vobiscum sum.* Mes chers fils, je n'ai plus que peu d'instants à passer avec vous, et, ces derniers moments, je les emploie à vous répéter ce que déjà je vous ai dit bien des fois : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés le premier... Oui, voilà mon précepte, le mien,

celui que j'ai le plus à cœur de vous voir observer fidèlement; *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos... Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.* Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. C'est à ce signe que le monde vous reconnaîtra, et que moi-même je vous reconnaîtrai pour mes disciples.

Après des recommandations si pressantes, il lève les yeux au ciel, il prie d'abord pour ses apôtres et pour tous les hommes. Que demande-t-il particulièrement pour les uns et pour les autres ? qu'ils ne soient qu'un par l'amour mutuel, comme son Père et lui ne sont qu'un par nature. Ah ! mes sœurs, c'est là cette vertu, c'est là cette loi que le disciple bien-aimé avait puisée dans le cœur de Jésus en reposant sur sa poitrine ; aussi ne se lassait-il pas de rappeler aux premiers chrétiens la loi fondamentale du christianisme : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. Voilà donc le précepte par excellence. C'est à son observance qu'on reconnaissait autrefois les premiers chrétiens. C'est leur charité qui ravissait d'admiration les païens et les portait à se convertir. Voyez, s'écriaient-ils, comme ils s'aiment les uns les autres !

Mes sœurs, aimez-vous véritablement votre prochain ? Si un mahométan ou un idolâtre se

trouvait au milieu de vous, dans votre société habituelle, aurait-il lieu de s'écrier, comme les persécuteurs des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment ! Non, mes sœurs ; mais, étonné de tant d'égoïsme, de tant de médisances, de haines, d'envie, ce mahométan ou cet idolâtre dirait : Voyez comme ces chrétiens sont indifférents les uns pour les autres, comme ils se détestent parfois !

Et si ce mahométan ou ce païen venait à s'asseoir au foyer domestique, sortirait-il de chez vous édifié, ravi, étonné ? Ah ! c'est peut-être là qu'il trouverait les plus amères déceptions. Que de paroles pleines d'aigreur, que de plaintes, de murmures, de discordes et d'antipathies !.. Non, non, s'écrierait-il, ce ne sont pas là des chrétiens, car ils ne s'aiment pas entre eux. Nous devons donc aimer notre prochain. Mais comment devons-nous l'aimer ?

IV

Nous devons l'aimer comme nous-mêmes. Voilà la règle : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Mais quoi ! direz-vous, suis-je donc tenue d'aimer un étranger ou même un ami autant que moi ? Le précepte ne vous dit pas cela, il vous dit *comme* et non pas

autant que vous-mêmes. Il vous prescrit un amour semblable et non un amour égal. Il y a un ordre dans la charité ; elle-même nous commande de plus aimer ceux qui nous touchent de près, un père plus qu'un étranger, un ami plus qu'un inconnu, un chrétien plus qu'un infidèle, et par conséquent nous-mêmes plus que tout autre, puisque personne ne nous touche de plus près que nous-mêmes. Charité bien ordonnée commence par soi. Toutefois elle ne s'arrête pas à soi, elle s'épanche sur le prochain, que nous devons aimer comme nous-mêmes.

Cependant, comme l'amour de nous-mêmes est sujet à bien des défauts et n'est pas toujours selon Dieu, Jésus-Christ a voulu le perfectionner en nous disant de le régler sur celui qu'il a lui-même pour nous : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, *sicut dilexi vos*. Or, cet amour du Sauveur pour les hommes est universel dans son objet, sincère et efficace dans ses œuvres.

1° Et, d'abord, il est universel dans son objet, c'est-à-dire, qu'il s'étend à tous les hommes sans exception. Jésus-Christ est venu sur la terre, il a souffert et il est mort pour tous.

Tel doit être notre amour pour nos semblables. En excepter un seul, c'est violer,

c'est dénaturer la loi qui le prescrit. La vraie charité aime le petit et le grand, le pauvre et l'opulent, celui qui est élevé en dignité et celui qui est dans l'abjection, celui qui mérite d'être aimé et celui qui ne le mérite pas. Cette vertu embrasse tout le monde, c'est un sentiment universel qui ne connaît aucune distinction charnelle. Or, mes sœurs, est-ce la règle que vous avez suivie jusqu'à présent ? Ne conservez-vous point dans votre cœur de l'inimitié, ou du moins de la froideur et de l'indifférence pour les personnes qui, par leurs procédés, par leurs discours, paraissent opposées à vos intérêts, qui censurent votre conduite ou cherchent à vous causer quelque dommage ? Guidées par l'amour-propre, ne fuyez-vous point la société de celles qui vous refusent une estime ou des éloges que vous ne méritez point ? N'éprouvez-vous pas, au contraire, une secrète satisfaction lorsqu'on humilie les personnes qui ne vous plaisent pas, et ne sentez-vous pas un dépit intérieur lorsqu'on fait leur éloge ?

Mais, dites-vous, comment aimer tout le monde ? On a souvent à vivre avec des personnes si peu aimables, si peu raisonnables, remplies de tant de défauts !.. On ne vous dit pas, ma sœur, d'aimer votre prochain parce qu'il est aimable, mais parce que Dieu vous com-

mande de l'aimer. Mais, ajoutez-vous, c'est un mauvais caractère, un mauvais cœur, plein de malice et de fourberie ; il est impossible de l'aimer. — Puisque Dieu le supporte et l'aime, vous devez l'aimer, aimer son âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ. Détestez ses défauts, mais aimez sa personne.

Je ne sais comment Dieu m'a fait le cœur, disait le bon saint François de Sales, mais s'il me commandait de haïr un ennemi, je crois que j'aurais bien de la peine à lui obéir. Quand une personne, disait-il une autre fois, m'aurait arraché un œil, je la regarderais toujours avec bonté de l'autre.

2° Notre amour pour le prochain doit être sincère, c'est-à-dire qu'il doit être dans le cœur. Tel a été celui de Dieu pour nous. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret... Dilexit me et tradidit semetipsum propter me.* Tel est celui que nous avons pour nous-mêmes. En ce point nous ne sommes pas susceptibles de déguisement ; non seulement nous ne nous voulons point de mal, mais nous nous souhaitons encore tous les biens qui nous sont nécessaires, utiles et agréables. C'est ainsi, dit saint Augustin, que vous devez aimer votre prochain. *Sic dilige proximum.* Regardez votre prochain comme un autre vous-même, pour ne point lui souhaiter ni lui

faire plus de mal qu'à vous-même, pour lui désirer et lui faire tout le bien que vous voudriez que l'on vous fît à vous-même. Voilà la règle de la charité chrétienne. Parce que vous vous aimez vous-même, vous ne voudriez pas qu'on vous fît tort dans vos biens et dans votre réputation. Eh bien, n'avez-vous jamais souillé vos mains par l'injustice et vos lèvres par la médisance ou la calomnie ? Parce que vous vous aimez d'un amour sincère, vous voulez qu'on supporte vos défauts, qu'on ait de l'indulgence pour vous : ne méprisez-vous jamais vos semblables? Ne les traitez-vous pas avec hauteur, dédain, et sans miséricorde ?

3° Notre amour pour le prochain doit être efficace dans ses œuvres. Dieu ne s'est pas contenté de nous dire qu'il nous aime ; il nous en a donnédes preuves convaincantes. La création, la conservation, la crèche, le calvaire et l'autel disent : *Sic Deus dilexit mundum*. Si donc nous aimons sincèrement nos semblables, il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver. L'amour du prochain ne peut pas être un amour stérile, montrez-en les fruits par votre conduite. Saint Jean nous dit : que votre charité ne se borne pas à de purs compliments, à des démonstrations spécieuses, à de vaines paroles ; donnez-en des preuves par vos actes :

Non diligamus verbo, sed opere et veritate. L'amour que nous avons pour nous-mêmes est ingénieux. Non seulement nous nous désirons du bien, mais nous prenons tous les moyens de nous en procurer et de trouver du soulagement dans nos besoins. Sommes-nous dans l'indigence, nous cherchons les voies de parvenir à une meilleure fortune. Sommes-nous malades, nous avons recours aux médecins. Sommes-nous dans l'affliction, nous cherchons la consolation auprès d'un ami. C'est ainsi que nous devons agir à l'égard du prochain, si notre amour pour lui est efficace. Est-il dans l'indigence, abattu par des revers de fortune, par les misères du temps, tendez-lui une main secourable pour l'aider à se relever. Est-il pressé par la faim, dévoré par la soif, manque-t-il d'habillements, donnez-lui à manger, à boire, et de quoi se vêtir. Est-il cloué sur un lit de douleur, rendez-lui visite.

La charité compatit aux peines du malheureux, le console dans ses afflictions, l'instruit dans son ignorance, l'éclaire et le fixe au sujet de ses doutes, le conseille quand il a besoin d'avis, lui inspire la haine du vice, la fuite du mal et des occasions dangereuses ; elle exhorte par ses discours et ses exemples à marcher avec courage dans le chemin de la

vertu, à revenir à Dieu par une sincère conversion. S'il est plongé dans le péché, elle coopère au salut de son âme.

Est-ce là, mes sœurs, la charité que vous avez pour le prochain ? Chaque jour, vous dites : j'aime mon prochain comme moi-même; est-ce bien là l'expression de vos véritables sentiments ? L'aimez-vous, non pas de bouche seulement, mais de cœur? mais sincèrement comme vous-mêmes, comme Dieu le veut et afin que vous aimiez véritablement Dieu ? Car celui qui n'aime pas le prochain n'aime pas Dieu, a dit l'Esprit Saint.

Aimez votre prochain : un double intérêt doit vous porter à la pratique de la charité. Par elle vous serez les bien-aimées de Dieu et des hommes ici-bas, et vous arriverez au bonheur du ciel par celui de la terre. Ainsi soit-il.





L'AMOUR DES PAUVRES

Qui autem miseretur pauperis, beatus erit.

Celui qui a pitié des pauvres sera heureux.

(Prov., XIV, 21.)

Mes Sœurs,

La charité chrétienne nous oblige d'aimer, après Dieu, le prochain, c'est-à-dire tout le monde, et même nos ennemis, comme nous-mêmes, pour l'amour de Dieu. Mais il est une classe de personnes qui doit avoir nos prédilections : ce sont les infirmes, les pauvres, les délaissés et les méprisés du monde, parce qu'ils sont les favoris du ciel et les membres souffrants du corps mystique de Jésus-Christ. Je désire, dans cette allocution, vous entretenir de l'amour des pauvres en vous disant *pourquoi* et *comment* nous devons les aimer.

I

D'abord nous devons les aimer parce que le Sauveur les a préconisés : *Beati pauperes.* Il est né pauvre ; c'est aux pauvres qu'il se manifeste d'abord ; ils reçoivent ses pre-

mières faveurs, comme ils seront toujours l'objet de sa prédilection. Il envoie des anges pour ambassadeurs non à des monarques puissants, mais à des bergers, à des hommes simples, laborieux et vigilants. Les pauvres, les petits, voilà ceux qu'il recherche. Il vivra comme eux et au milieu d'eux pendant trente ans. Quand le temps sera venu de prêcher le royaume de Dieu, c'est à eux d'abord qu'il s'adressera, car c'est pour eux que son Père l'a envoyé : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Pour nous montrer que l'amour des pauvres est d'une obligation rigoureuse et ne nous laisser aucun doute à ce sujet, voici ce qu'il dit : Au jour où le Souverain Juge exercera sa divine justice, il dira à ceux qui auront aimé les pauvres : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger et vous m'avez reçu ; j'ai été nu et vous m'avec donné des vêtements ; j'ai été malade et vous m'avez visité ; j'ai été en prison et vous êtes venu me voir. »

Et les âmes charitables lui répondront : « Mais, Seigneur, quand est-ce donc que vous avez eu faim et que nous vous avons donné à manger? Quand est-ce donc que vous avez eu

soif et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce donc que vous avez été étranger et que nous vous avons reçu? Quand est-ce donc que vous avez été nu et que nous vous avons donné des vêtements? Quand est-ce que vous avez été malade et que nous vous avons visité? Quand est-ce, enfin, que vous avez été en prison et que nous sommes venus vous voir? »

Et le roi, leur répondant, dira : « Je vous le déclare, en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez faites. »

Le roi alors se retournera vers ceux qui n'auront pas aimé les pauvres, et il leur dira : « Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel préparé pour Satan et pour les siens; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été étranger et vous ne m'avez pas reçu; j'ai été nu et vous m'avez refusé des vêtements; j'ai été malade et vous ne m'avez pas visité; j'ai été en prison et vous n'êtes pas venu me voir. »

Et ceux-ci lui répondront : « Mais, Seigneur, quand donc vous avons-nous vu avoir faim et ne vous avons-nous pas donné à manger? Quand donc vous avons-nous vu avoir soif et ne vous avons-nous pas donné à

boire ? Quand donc avez-vous été étranger et avons-nous refusé de vous recevoir? Quand avez-vous été nu et vous avons-nous laissé sans vêtement ? Quand avez-vous été malade et avons-nous manqué de vous visiter? Quand avez-vous été en prison et ne sommes-nous pas venus vous voir? »

Et le roi leur dira : « Je vous le déclare, en vérité, toutes les fois que vous avez refusé de faire ces choses au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous avez refusé de les faire. » Et ceux-ci iront au supplice éternel, tandis que les justes iront à l'éternelle joie !

Vous le voyez, l'amour des pauvres est indispensable pour être admis au ciel. Mais comment les aimerez-vous ?

II

Vous les aimerez en leur faisant du bien. Mais, encore, quel bien pourrez-vous faire aux pauvres ? Vous pourrez faire du bien aux pauvres de deux façons : en pratiquant envers eux les œuvres de miséricorde corporelles et les œuvres de miséricorde spirituelles. Vous pourrez donc les soulager dans leur corps et dans leur âme.

L'Ecriture sainte nous recommande vivement les œuvres corporelles de miséricorde :

« Je vous ordonne, dit le Seigneur, d'ouvrir votre main à l'indigent : *Præcipio tibi ut manum tuam aperias egeno.* » Faites bien attention à ces paroles : *Præcipio tibi.* Il ne dit pas : Je vous conseille, je vous invite ; mais : Je vous ordonne, je veux que vous ouvriez votre main à l'indigent : *Præcipio tibi ut manum tuam aperias egeno.* Partagez votre pain, dit Isaïe, avec celui qui a faim, retirez les pauvres et les vagabonds dans votre maison. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le et ne méprisez pas votre propre chair. Voici la récompense de votre conduite : alors votre lumière éclairera comme l'aurore, et la gloire du Seigneur vous accueillera.

Au point de vue matériel, on peut donner aux pauvres trois choses : de l'argent, des objets, et des soins. L'argent s'économise sur la nourriture, la toilette, sur les dépenses inutiles. Un enfant gardait les troupeaux dans la campagne. Il aperçoit, un jour, dans un magasin, des trompes de berger. Qu'il serait heureux d'en posséder une ! Mais, hélas ! elles sont d'un prix qui dépasse ses ressources. Cependant, une idée lui vient. Chaque jour on lui donne quelques petits sous pour son repas, il n'en dépensera qu'une partie, et peu à peu il arrivera à la somme demandée pour l'objet qu'il désire. Un mois d'économie

l'amène à son but. Il va enfin satisfaire ses désirs. Il est en route ; mais voilà que sur son chemin il rencontre un pauvre en haillons, pâle, exténué, et qui, en pleurant, lui demande un peu de pain, car il y a deux jours qu'il n'a mangé et il meurt de besoin. L'enfant est saisi. Il peut venir en aide à ce malheureux puisque sa bourse est remplie ; mais il lui faudra un nouveau mois de sacrifices pour retrouver ce qu'il a péniblement acquis. Il hésite un instant, et bientôt, honteux de son hésitation, il prend son argent, et, le jetant dans la main du pauvre, il se sauve comme s'il avait peur de revenir sur sa bonne action. Elle lui a porté bonheur, Dieu l'a tiré de son obscurité, il en a fait un saint, il en a fait un apôtre ; c'est l'apôtre de la charité, c'est saint Vincent de Paul.

On peut donner aux pauvres des objets : ce sont des aliments. Faites part de votre pain à celui qui en manque, dit Isaïe : *Frange esurienti panem tuum.* Hélas ! combien de choses se perdent dans les ménages et qui pourraient servir à la nourriture des indigents ! Ne laissez rien se perdre ; recueillez tous les restes de votre table, et vous empêcherez peut-être quelque pauvre de mourir de faim. Ce sont des vêtements pour les garantir des rigueurs de la saison, et dont vous

pouvez prélever le prix sur votre vanité et vos menus plaisirs. Ce sont toutes les superfluités de votre maison que vous dédaignez et que vous jetez peut-être dans la rue. Gardez-les pour les pauvres et vous les rendrez heureux.

Une jeune fille se préparait à sa première communion ; son père veut lui faire présent d'une montre : « Non, dit-elle, donnez-moi l'argent qu'elle doit coûter, je l'emploierai à vêtir quelques pauvres enfants qui doivent communier avec moi. »

Enfin, on peut donner aux pauvres des soins. Visitez-les dans leurs réduits s'ils sont malades ou prisonniers ; servez-les et soulagez-les selon votre pouvoir. Toute demeure où un malheureux souffre est un temple de la charité. Allez-y, non pour y prier, mais pour donner et prêter à Dieu, qui vous restituera avec usure.

Il y a des âmes qui abandonnent le monde, qui renoncent aux plus douces espérances de la vie pour se dévouer au service des pauvres. On a vu des rois et des reines recevoir les pauvres dans leurs palais et les soigner de leurs propres mains. Rien ne répugnait à leur charité. Elle est allée quelquefois même à de tels excès que la parole humaine hésite presque à les redire. Lisez la Vie de sainte Elisabeth de Hongrie, par exemple, vous y

trouverez l'amour des pauvres porté jusqu'à un héroïsme qui effraye. Chaque jour, elle nourrissait neuf cents pauvres, et tous les matins et tous les soirs les visitait. Arrivée dans les asiles de la souffrance, elle allait de lit en lit, demandant aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendant les services les plus répugnants avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu seul inspire. Elle prodiguait les soins les plus minutieux à ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-même leurs lits, les soulevait, les portait sur le dos ou dans les bras, leur essuyait le visage, le front, la bouche, et tout cela avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer.

En même temps que l'on secourt les pauvres au physique, il faut les secourir au moral, c'est-à-dire qu'il faut penser à leur âme. Ne reculez devant aucune peine pour instruire les ignorants, ce qui procure le salut à beaucoup et à Dieu une gloire éternelle. Hélas ! combien de pauvres qui ne connaissent pas la religion, qui ne savent pas qu'ils ont une âme à sauver ! Que d'enfants et de vieillards qui, peut-être, n'ont pas fait leur première communion ! Eh bien, qui vous empêche de leur enseigner le catéchisme et ce qu'on vous a appris de la religion ? Il y a dans le monde des jeunes filles qui font cela habile-

ment; il en est qui ont établi des catéchismes dans leur paroisse; pourquoi ne feriez-vous pas comme elles?

Vous pouvez consoler ceux qui sont dans l'affliction. Il vaut mieux aller dans une maison de deuil, dit le Saint-Esprit, que dans une maison de festin; une parole charitable peut leur faire du bien; elle peut leur rendre l'espérance, leur donner une nouvelle force, du courage, et les ramener à la vertu. Rien ne rafraîchit l'âme comme une bonne parole.

Vous pouvez aussi donner des conseils. Un conseil sage, donné à propos, produit souvent les plus heureux résultats. Or, la charité engage, la justice même oblige, en certaines rencontres, à prévenir, lorsque nous le pouvons, les folies ou les malheurs du prochain. L'Ecriture nous recommande de ne point retenir la parole qui pourrait leur être salutaire et de ne point cacher notre sagesse. *Ne retineas verbum in tempore salutis.* Dans tous les âges et dans toutes les conditions, on peut avoir besoin de conseils; mais les pauvres en ont souvent plus besoin que les riches. Un avis peut souvent les rapprocher de Dieu.

Enfin, priez pour les pauvres, dont le nombre est si grand. C'est l'aumône la plus facile et aussi la plus utile que vous puissiez faire aux malheureux. En priant pour eux, ce n'est

plus vous qui leur donnez de vos biens propres, c'est le suprême Aumônier dans les bras duquel vous les jetez avec vous, et dont la libéralité n'a pas d'autres bornes que l'étendue même de vos fervents désirs. Puisez donc à ce trésor toujours ouvert pour les vivants, dont les besoins et les dangers sont continuels ; puisez-y pour les morts, dont la détresse est extrême et qui ne peuvent plus prier pour eux-mêmes, et Dieu récompensera largement votre charité.

Ainsi soit-il.





L'AMOUR DES ENNEMIS

Diligite inimicos vestros.
Aimez vos ennemis.
(Matth., v, 44.)

Pieuses enfants de Marie, la charité doit être catholique, c'est-à-dire universelle comme notre foi. Si nous refusons notre affection à un seul homme, fût-il notre ennemi et l'ennemi de Dieu, nous n'avons plus la vertu de charité. Nous devons donc aimer tout le monde comme nous-mêmes. Ce n'est pas là un simple conseil que nous soyons libres de suivre ou de négliger ; c'est un véritable précepte qui n'admet ni exceptions ni excuses.

Je n'ignore pas, mes sœurs, qu'aimer ceux qui nous haïssent, qui nous ont fait du mal, qui s'efforcent encore de nous nuire, les aimer du fond du cœur, leur désirer du bien, leur en faire, c'est l'acte le plus pénible de notre religion. C'est de tous nos devoirs celui qui coûte le plus au cœur, et c'est, en conséquence, celui sur lequel on se fait le plus d'illusions ; et cependant aucun devoir n'est plus rigoureux, plus sacré, plus nécessaire à notre

salut. En effet, Dieu d'abord nous fait une loi formelle d'aimer nos ennemis ; ensuite Dieu lui-même, tous les saints nous en donnent l'exemple le plus éclatant : deux motifs puissants qu'il importe d'approfondir et de méditer dans cette allocution.

I

Et, d'abord, Dieu nous fait une loi d'aimer nos ennemis. Vos docteurs, disait Jésus-Christ aux Scribes et aux Pharisiens, ont prétendu trouver dans la loi du Seigneur l'excuse de la vengeance et de la haine ; ils vous ont permis de haïr vos ennemis. Eh bien ! moi, avec cette plénitude d'autorité qui m'est donnée au ciel et sur la terre, je vous le déclare solennellement : *Ego autem dico vobis :* Aimez vos ennemis. *Diligite inimicos vestros.* Faites du bien à ceux qui vous haïssent *: Benefacite his qui oderunt vos.* Priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants.

Dieu a tellement à cœur l'observation de ce précepte, qu'il rejette tout autre sacrifice qui n'est point accompagné de celui de la vengeance ; car si, allant présenter votre offrande

à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, puis vous reviendrez offrir votre présent. *Vade prius reconciliari fratri tuo.* Cela veut dire, mes sœurs, que vous auriez beau vous efforcer de faire le bien, de jeûner, prier, vous mortifier par toutes les rigueurs de la pénitence, charger les autels de vos dons, enrichir les pauvres par vos aumônes, livrer vos corps jusqu'à souffrir le martyre, si vous conservez dans votre cœur quelque rancune contre votre prochain, si vous ne vous réconciliez avec cette personne que vous n'aimez pas, toutes vos mortifications, le martyre même, ne vous serviraient de rien. Pourquoi? parce que vous manquez à un point essentiel de la loi, vous n'avez pas la charité qui en est la plénitude, et sans laquelle tout le reste n'est rien : *Si charitatem non habuero, nihil sum.*

Afin de nous forcer à aimer nos ennemis, Jésus-Christ en fait une condition de salut pour nous-mêmes, car il déclare formellement que son Père ne nous pardonnera point nos péchés si nous n'usons pas de la même miséricorde envers nos frères. Et de peur que nous ne venions à l'oublier, il nous le fait répéter tous les jours dans l'oraison

Dominicale : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à tous ceux qui nous ont offensés. Cette parole est un arrêt contre les âmes vindicatives qui gardent rancune. Il y a donc pour nous obligation de pardonner et d'aimer nos ennemis. Cependant, mes sœurs, est-il petit le nombre des personnes qui foulent aux pieds ce précepte ? Je ne parle pas ici de celles qui ont perdu tout sentiment de religion, mais de celles qui semblent en pratiquer tous les devoirs, qui font l'aumône, fréquentent les sacrements, vont en pèlerinage ; combien parmi elles nourrissent dans leur âme des haines, des inimitiés, des froideurs, des rancunes ou au moins de l'indifférence contre le prochain ! Nous les voyons dans leurs conversations saisir les moindres circonstances pour se déchaîner contre leurs ennemis et faire connaître le ressentiment qu'elles éprouvent ; et si, quelquefois, un reste de respect humain, de crainte ou d'hypocrisie les arrête, elles goûtent toujours un secret plaisir à voir leur ennemi déchiré, humilié, dégradé.

Or, mes sœurs, est-ce là accomplir le précepte de l'amour du prochain ? N'avons-nous jamais agi ainsi ?

II

Mais ce n'est pas seulement par des préceptes que Dieu veut nous obliger d'aimer nos ennemis, il nous y pousse par son exemple. Adam, par son péché, est devenu l'ennemi de Dieu, et Dieu lui a pardonné. Tous les jours de nombreux pécheurs entassent crimes sur crimes, Dieu pourrait se venger et il ne le fait pas ; il prend patience, il attend les coupables et les invite au repentir, et il est toujours prêt à leur pardonner. C'est par amour pour ses ennemis qu'il a livré son propre Fils : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Dieu peut-il nous prêcher plus éloquemment l'amour de nos ennemis?

Mais ce qui doit nous toucher encore plus que toutes les raisons, c'est l'exemple de Jésus-Christ. Vous savez que pendant les trois dernières années de sa vie, il a parcouru la Judée et la Galilée en faisant le bien, en rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Malgré cela, quels mépris et quels affronts n'a-t-il pas essuyés ! de combien d'opprobres n'a-t-il pas été rassasié ! comment s'est-il vengé de ses ennemis ? En multipliant ses bienfaits. Judas le trahit, Jésus se prête

au baiser du perfide et l'appelle son ami. Durant sa passion, que répond-il aux accusations qu'on porte contre lui devant les tribunaux ? Quelle vengeance tire-t-il des outrages les plus sanglants qu'on lui fait endurer au Prétoire ? Il se contente de garder le silence : *Jesus autem tacebat*. — Saint Pierre le renie pour son Maître, il le place à la tête de son Eglise. — Un soldat lui donne un soufflet, Jésus répond sans s'émouvoir : Si j'ai mal parlé, faites voir en quoi j'ai mal parlé, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

Mais pour vous convaincre davantage, suivez Jésus sur le Calvaire, et écoutez les dernières paroles d'un Dieu mourant sur la croix. Voyez-le suspendu à cet horrible gibet ; il est dans la situation la plus affreuse qu'on puisse imaginer, en proie à la douleur la plus cruelle, en butte aux sarcasmes de ses ennemis ; et voyez sa patience à supporter leurs injures, voyez jusqu'à quel point il pousse la clémence pour eux. Non seulement il leur pardonne, mais il sacrifie même sa vie pour ceux qui la lui arrachent avec tant de cruauté. Ecoutez sa prière ; il intercède pour eux auprès de son Père céleste : Mon Père, dit-il, pardonnez à mes bourreaux : *Pater, dimitte illis*. Il expire en excusant leur crime:

mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. En présence de pareils exemples, comment oser nourrir des sentiments de haine et de vengeance? comment ne pas pardonner, et ne pas aimer ses ennemis?

Et après Jésus-Christ, que de saints ont marché sur ses traces! Saint Paul ne souhaite-t-il pas d'être anathème pour ceux qui l'ont maltraité? Saint Jacques ne pardonne-t-il pas à celui qui a été cause de sa mort? Saint Etienne, premier martyr, à l'exemple de Jésus-Christ, ne prie-t-il pas pour ses bourreaux?

Et ces légions innombrables de martyrs, heureux de verser leur sang pour Jésus-Christ, n'embrassent-ils pas leurs bourreaux avant d'expirer, et ne prient-ils pas pour eux?

Et parmi les âmes vraiment chrétiennes, vous en voyez tous les jours qui prient pour leurs persécuteurs. Ecoutez ces faits récents que nous transmet l'histoire: Le jeune fils de Louis XVI était horriblement maltraité par le cordonnier Simon, à qui on l'avait confié pour l'avilir et l'abrutir. Vous savez avec quelle bassesse et quelle cruauté ce monstre humiliait l'héritier de tant de rois. Son nom, à cause de cela, sera entaché d'un

opprobre éternel. Un jour qu'il avait tourmenté sa victime plus que d'ordinaire, il lui demanda : « Que me ferais-tu, si jamais tu devenais roi ? » — Le noble enfant, essuyant ses larmes et se souvenant de ses parents martyrs, lui répondit : « Je vous pardonnerais. »

Damesme, un des généraux qui périrent dans les sanglantes journées de juin 1848, étant tombé mortellement frappé par une balle qu'un insurgé lui avait tirée du fond d'une cave, fut transporté à l'hôpital. Alors il se recueille un instant, puis joignant les mains : « Mon Dieu, vous savez combien j'aurais été heureux de vivre encore (il avait 40 ans), pour apprendre à mon fils à vous aimer et à servir la France ; mais que votre volonté soit faite ! » Puis, s'adressant à la sœur de charité : « Ma sœur, rendez-moi un service ; voici pour faire dire deux messes : l'une pour le malheureux qui m'a assassiné, l'autre pour moi. » Que pensez-vous de ces exemples, jeunes filles vindicatives qui gardez rancune des moindres injures et qui usez de représailles même envers vos amies, quand elles se sont oubliées ? vous qui vous fâchez pour des riens, qui boudez des jours entiers ? Combien cet esprit haineux est odieux aux hommes et coupable devant Dieu ! Corrigez-vous, chères enfants, et pénétrez-vous de la charité de Jésus-Christ.

Pour excuser vos rancunes et vos criminelles vengeances, ne dites pas, comme certaines personnes qui n'ont pas l'esprit chrétien : Il faut savoir se tenir à sa place et se faire respecter. Si le Fils de Dieu était resté à sa place et ne fût pas descendu sur la terre, que serions-nous devenus ? Et si le Père céleste, aujourd'hui, refusait de vous pardonner par un juste sentiment de dignité outragée, que deviendriez-vous ? trouvez-vous donc que le Père et le Fils s'abaissent trop en vous faisant miséricorde et en vous aidant à vous sauver ? Cessez de cacher votre orgueil et votre rancune sous le voile d'une grandeur ridicule. Pardonnez, car vous avez peut-être plus que personne, besoin d'indulgence.

Je pardonnerais une petite faute, mais une pareille injure, jamais !... C'est plus fort que moi !... Cette personne a-t-elle mérité l'échafaud ? quant à vous, pécheresses, vous avez peut-être mérité l'enfer. Vous voulez cependant que Dieu vous pardonne ! il ne vous pardonnera, sachez-le bien, qu'autant que vous pardonnerez.

Si c'était la première fois, à la bonne heure!... Est-ce la première fois que vous offensez Dieu ? C'est peut-être la dixième, la centième fois ; et cependant il vous pardonne et vous aime ; faites de même.

Ne connaissez-vous pas la réponse que fit Jésus-Christ à saint Pierre : « Maître, dit un jour le chef des apôtres à Notre-Seigneur, combien de fois dois-je pardonner à mon frère qui m'a offensé ? Faut-il le faire jusqu'à sept fois ? » Le divin Maître lui répondit : « Je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois », c'est-à-dire toujours.

La haine ajoute : De la part d'une autre personne je le supporterais peut-être, mais c'est une ingrate pour qui j'ai tant fait !... Elle ne mérite aucune grâce. — Admettons qu'elle soit bien coupable et que vous ayez grande raison de vous plaindre : est-ce un motif suffisant pour que vous usurpiez les droits de Dieu qui se réserve la vengeance ? Oubliez-vous qu'il ne vous pardonnera pas vos propres fautes si vous n'étouffez pas votre rancune?

Il en coûte pour pardonner ! Oui, il en coûte ; voilà pourquoi votre action sera plus héroïque, plus digne de vous, plus digne de Dieu. Il en coûte, mais le ciel n'est pas promis aux lâches, il est le partage des cœurs nobles et généreux.

Mais, si je pardonne, cette personne n'en deviendra pas meilleure ? Qu'importe ? vous en deviendrez plus chrétienne. Si elle est

insensible à votre charité, Dieu ne le sera pas à votre générosité. C'est votre Dieu que vous devez regarder et non la créature. Mais d'ailleurs qui vous assure que vos démarches ne feront rien sur le cœur de votre ennemie? Peut-être que votre charité la touchera et vous gagnera son affection.

On ajoute pour en finir : « Puisqu'il le faut, je lui pardonne, mais je ne veux plus la voir ; qu'elle fasse son chemin et je ferai le mien ! » Vous appelez cela pardonner? Seriez-vous donc satisfaite de la bonté de Dieu, s'il vous disait au sujet de vos péchés : « Je vous pardonne, mais je ne veux plus vous voir ni m'occuper de vous. Laissez-moi et allez où vous pourrez ! » En vous voyant condamnée à ce cruel abandon, trouveriez-vous ce pardon assez généreux et assez complet? Non, parce que ce ne serait-ce qu'un demi-pardon. La charité chrétienne exige de vous plus que cela, elle vous impose l'amour de vos ennemis et les services mutuels.

Arrachez donc de vos cœurs les dernières racines de la haine et renoncez à jamais à la vengeance, vous aurez tout à gagner. Si vous pardonnez à vos ennemis et si vous les aimez, Jésus-Christ prend l'engagement formel de vous pardonner et de vous aimer. Pardonnez et Dieu vous pardonnera. Le salut, dit saint

François de Sales, est montré à la foi, il est préparé à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité. Vous êtes nées pour aimer et pour être aimées sur la terre et dans le ciel. La haine est une émanation de l'enfer. Fermez-lui votre cœur et ouvrez-le aux inspirations du ciel, et la félicité éternelle vous est assurée. Ainsi soit-il.





LA PATIENCE

Patientia vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem.

La patience vous est nécessaire afin que, faisant la volonté de Dieu, vous méritiez la récompense.

(Hebr., x, 36.)

Pieuses enfants de la sainte Vierge, une des vertus les plus nécessaires à la vie chrétienne, et dont l'occasion de s'exercer est incessante, c'est la patience. Elle est de l'essence de la vraie et solide piété. Sans elle on ne peut se dire le disciple du Sauveur, qui ne répondait aux calomnies que par le silence, aux outrages que par les bienfaits, et qui souffrait les tourments les plus affreux sans se plaindre.

Permettez-moi de vous parler aujourd'hui de cette vertu en vous en montrant la nature, la nécessité, les avantages et la pratique.

I

Qu'est-ce que la patience? Le petit catéchisme espagnol dit que c'est une peine

modérée dans les difficultés et travaux de la vie. Elle n'exclut pas le chagrin, mais elle tempère et bannit la plainte et le murmure.

Saint Augustin dit que c'est une vertu qui nous fait supporter la douleur ou les contrariétés avec calme et sans nous plaindre : *Virtus qua mala æquo animo toleramus.* On peut aussi dire que la patience est une vertu morale qui nous fait supporter avec courage tous les accidents et toutes les croix de la vie, en sorte que nous n'en soyons ni troublés, ni attristés immodérément à l'intérieur, et que nous ne fassions à l'extérieur rien de contraire aux autres vertus chrétiennes. C'est le propre de l'homme patient de modérer sa tristesse, son chagrin, son affliction ; de ne point leur laisser passer les bornes de la raison, afin de n'être pas entraîné, pour éloigner ces maux, à quelque action illicite.

Tant que l'homme est en possession de son âme, il reste imperturbable au sein des contradictions et des provocations les plus irritantes et il souffre sans répugnance tous les accidents et toutes les croix qui lui adviennent.

Voulez-vous que je vous mette sous les yeux une image de l'âme patiente ? Voyez ce rocher qui s'élève majestueusement au milieu de l'Océan. Que l'orage gronde, que les vents se déchaînent, que les vagues écumantes

s'élèvent contre lui ; il est aussi immobile au moment de la tempête que lorsque le temps est calme et serein. Tel est le chrétien doué d'une invincible patience : au milieu des difficultés, des obstacles et des peines qu'il rencontre, il est toujours modéré, silencieux et calme, et l'on ne remarque jamais en lui rien d'indigne d'une âme forte. Par contre, voulez-vous avoir une idée de l'homme impatient ? Fixez vos regards sur l'Océan au moment de la tempête : ses flots sont constamment agités, et ses ondes menacent de sortir du rivage. Tel est le mortel qui n'a point en partage la vertu dont nous parlons. Dans les contrariétés et les épreuves son cœur est troublé, et son âme péniblement émotionnée se laisse dominer par la mauvaise humeur et la tristesse. Ses sentiments se manifestent extérieurement par des mouvements désordonnés, des paroles brusques et piquantes, par des airs maussades et désagréables. Son intérieur et son extérieur semblent se mettre au service de son impatience. Dès lors, vous n'avez plus devant les yeux un imitateur du Très-Haut, qui souffre avec une silencieuse patience les offenses les plus graves, mais un chrétien d'une vertu plus que vulgaire. Eh bien, mes sœurs, une vertu si haute est-elle nécessaire ?

II

Nous avons tous besoin de patience, car tout ici-bas l'exerce. Comme le grand apôtre, nous sommes éprouvés et en péril dans les voyages, sur les fleuves, du côté des voleurs, parmi les nôtres, dans les villes, dans la solitude, du côté des faux frères. Aussi, continue de nous dire le même apôtre saint Paul, la patience vous est nécessaire pour accomplir la volonté de Dieu et pour vous rendre dignes de la récompense éternelle : *Patientia vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem.*

Dieu nous a donné une loi qui nous trace les nombreux devoirs que nous avons à remplir à son égard, à l'égard du prochain et à l'égard de nous-mêmes. Or, pour payer à Dieu le tribut de la prière et de l'adoration ; pour remplir envers nos frères tous les devoirs imposés par la justice et la charité ; pour détruire en nous les vieilles habitudes du mensonge, de la haine, de la médisance, de la jalousie ; pour vivre purs et chastes lorsque la passion excite dans notre cœur les tempêtes les plus violentes, les émotions les plus vives; pour résister à une chair rebelle contre l'esprit ; pour pardonner une injure, oublier un

affront ; pour nous dépouiller des convoitises humaines qui portent au vol, à la luxure ; enfin pour nous astreindre à la loi de la pénitence, il en coûte, il faut de la résistance, des luttes, des combats. Or, en présence de tant de difficultés, est-il opportun de s'emporter et de cesser d'exécuter les ordres de Dieu ? Non, assurément, mais nous devons nous armer de patience ; avec cette vertu et la grâce d'en haut, nous triompherons de toutes les difficultés qui se présentent dans le chemin de la vie chrétienne, et nous gravirons courageusement la montagne sainte de la perfection, seule capable de nous conduire au ciel.

Nous sommes tous appelés à la sainteté ; nous devons tous tendre à la perfection. Mais comment atteindrons-nous ces sublimes hauteurs ? en nous armant de patience comme Job sur son fumier, comme Abraham dans ses épreuves, comme Joseph vendu par ses frères, David persécuté, Tobie devenu aveugle, Daniel dans la fosse aux lions, Suzanne calomniée, Lazare couvert d'ulcères. Sans la patience, que seraient devenus ces zélés serviteurs de Dieu ? Ils se seraient perdus. Sans elle nous ferions de même. Du reste, cette vertu a pour nous d'autres avantages.

III

La patience prévient une foule de peines et nous en préserve ; elle adoucit les chagrins les plus amers et les plus inévitables même.

1° Et d'abord elle prévient une foule de maux et nous en préserve. Pour nous en convaincre il suffit de rappeler deux paroles de la foi et de nous renvoyer à notre propre expérience. En effet, par la patience l'homme possède son âme, il est maître de son âme : *In patientia vestra possidebitis animas vestras*. La patience seule peut lui donner un peu de force et de courage dans les épreuves : *Fortitudo tua*, *patientia tua*, dit Job. La patience nous unit à Dieu, continue Tertullien : *Ibi Deus*, *ubi patientia*, et surtout mène tout à bonne fin, selon cette parole de l'Apôtre qu'on ne saurait trop méditer : *Patientia autem opus perfectum habet*. Seule, elle peut faire bien toutes choses... Rien de plus positif que ces témoignages de la foi... Mais il est peu de vérités révélées aussi conformes à notre raison et mieux prouvées par l'expérience de tous les jours.

Que de peines, en effet, n'auriez-vous pas évitées, si vous aviez su vous posséder vous-mêmes dans mille circonstances de la vie !... Si vous aviez été maîtresses de vous-mêmes,

vous n'auriez pas laissé échapper telle parole vive, brusque, acerbe ; vous n'auriez pas fait telle chose que vous avez tant regrettée dans la suite ; vous n'auriez pas été attristées, désespérées dans cette épreuve, vous auriez supporté avec courage cet événement ; Dieu aurait été avec vous et vous auriez réussi dans cette entreprise, si vous ne vous étiez pas laissé emporter par la fougue de votre caractère.

2° Mais il y a des épreuves inévitables dans la vie, et vous pouvez avoir à souffrir beaucoup, sans qu'il y ait précisément de votre faute. C'est alors surtout que la patience est nécessaire, et qu'elle peut vous consoler en adoucissant votre chagrin : *Sustine*, prenez patience, dit le prophète royal. Vous êtes effrayées au souvenir de vos fautes, et plus épouvantées encore au souvenir de tant de grâces dont vous avez abusé ; le démon voudrait vous précipiter dans l'abîme du désespoir : *Sustine*, patience donc. Telles que vous êtes, Dieu vous supporte et vous aime. Ecoutez ce qu'il dit aux ministres de sa justice qui voudraient arracher l'ivraie et la séparer du froment : Laissez-les croître jusqu'à la moisson : *Sinite utraque crescere usque ad messem*. Soyez donc patientes ; mais en quoi devez-vous l'être ?

IV

Vous devez pratiquer la patience envers Dieu. Souvent ce bon Père se cache et vous laisse dans des désolations intérieures ; il semble avoir permis à l'ennemi de votre âme d'envahir et de troubler votre cœur ; d'autres fois il vous visite par sa croix, par des afflictions, par la maladie, les revers, les orages : *Sustine Dominum*, prenez patience.

Vous devez la pratiquer dans vos relations avec le prochain, vos parents et vos amis, qui parfois vous froissent dans vos idées, vous contrarient dans vos projets et vos affections : *Sustine*, prenez patience. Je ne crains pas de le dire et de l'affirmer : la cause la plus ordinaire de nos chagrins domestiques, c'est l'impatience, la vivacité et le défaut de support mutuel. Oh ! qu'il y aurait de bonheur dans la société et surtout au foyer paternel, si chacun était patient !

Vous devez la pratiquer envers vous-mêmes. Il en est parmi vous qui s'impatientent de leurs faiblesses, de leurs misères ; d'autres qui se fâchent de s'être fâchées comme dit naïvement le bon saint François de Sales ; quelques-unes dans leur travail mettent tant d'empressement ou de vivacité

qu'elles gâtent ou brisent tout, puis se désolent de leur insuccès; et avec un peu de patience on serait venu à bout de tout, on jouirait du fruit de ses peines et de son travail.

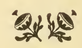
Enfin, efforcez-vous de ne jamais blesser cette vertu dans les accidents ou contrariétés qui peuvent survenir de la part des créatures animées ou inanimées, et ce sera encore pour vous le moyen de vous prémunir contre bien des ennuis et bien des misères. A quoi sert de vous impatienter contre le vent, de vous plaindre du froid ou de la pluie, de murmurer contre la chaleur, de jurer peut-être au moindre accident : pour un faux pas ou pour une maladresse ? Il en est qui s'emportent contre le feu, contre l'eau, contre un outil, contre un meuble ; d'autres contre leurs animaux domestiques qu'ils frappent et blessent, et une heure après ils regrettent de les avoir maltraités. On aurait évité tout cela avec un peu plus de calme.

Il est raconté dans la vie des Pères du désert qu'un religieux qui était très impatient attribuait aux imperfections de ses frères tous les emportements auxquels il se laissait aller ; aussi, croyant que le salut lui était impossible en pareille société, il prit le parti de se retirer dans une solitude plus complète. Dans ce

but, il se rendit à une caverne assez éloignée de son couvent. Là, il commençait à s'applaudir des succès qu'il avait obtenus dans son nouveau genre de vie, car il avait passé un assez long temps sans s'impatienter, lorsqu'un jour, étant allé puiser de l'eau à une source qui jaillissait assez loin de sa retraite, il revint et posa si maladroitement sa cruche dans une anfractuosité de sa grotte, qu'elle se renversa et qu'il n'y resta pas une seule goutte d'eau. Il prit toutefois son parti en brave, et se remit en route pour retourner à la source. Il rapporta sa cruche pleine et prit de nouvelles précautions pour l'asseoir plus solidement; mais il avait compté sans une pierre que l'obscurité lui avait cachée et qui fit encore trébucher sa cruche. Le sang alors monta au visage de notre religieux, mais pourtant il se contint. Il repartit une troisième fois pour la source, et, à son retour, il mit tous ses soins à placer sa cruche d'aplomb, et, hélas! sans plus de succès, car un creux qu'il n'avait pas aperçu fit aussitôt chanceler la malheureuse cruche, qui répandit tout à coup toute l'eau qu'elle portait dans ses larges flancs. Cette fois le solitaire n'y tint plus: il prit la cruche à deux mains et la brisa en mille morceaux contre le rocher qui lui servait d'abri. Il avait à peine achevé cet exploit qu'il se sen-

tit couvert de confusion, et que, reconnaissant que c'était bien de sa propre imperfection et non de celle de ses frères que provenaient ses impatiences, il retourna à son couvent, demanda pardon à son supérieur et promit de faire désormais tous ses efforts pour se corriger.

Souvenons-nous donc que plus on est patient, plus on est fort et plus on est heureux. Demandons cette vertu à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa sainte Mère, modèles achevés de la patience ; et si nous l'obtenons, elle nous rendra heureux en ce monde et glorieux en l'autre. Ainsi soit-il.



LA DOUCEUR

Discite à me quia mitis sum et humilis corde.

(Matth., XI, 29.)

Apprenez de moi que je suis doux en mon cœur.

Mes Sœurs,

Saint François de Sales, l'un des plus grands modèles de douceur, était né avec un caractère vif et porté à la colère. Ayant connu de bonne heure que c'était là son défaut dominant, il se fit dès lors les plus grandes violences pour réprimer les saillies de ce penchant, et, à force de luttes, il vint à bout d'établir sur les ruines de sa passion dominante une douceur si parfaite, que cette vertu est devenue le caractère distinctif de ce grand saint. C'est à ce point que quelques personnes en vinrent à le blâmer de son indulgence pour les pécheurs, mais il répondait : « S'il y avait quelque chose de meilleur que la douceur, Dieu nous l'aurait appris; mais il nous recommande surtout d'être doux et humbles de cœur. Voulez-vous m'empêcher d'observer le com-

mandement de Dieu, et d'imiter, le plus que je pourrai, la vertu dont il nous a donné l'exemple, et donc il fait un si grand cas? Sommes-nous donc plus savants que Dieu ? »

Je voudrais, mes sœurs, vous voir toutes marcher sur les traces de saint François de Sales. Dans ce but, nous allons faire ensemble quelques réflexions sur sa vertu favorite.

I

Qu'est-ce que la douceur? C'est une vertu qui modère les emportements de la colère, inspire des sentiments de paix, tient l'âme dans le calme et la tranquillité, bannit du cœur toute aigreur, toute humeur, fait traiter le prochain avec bonté, et écarte de nos manières et de nos paroles toute espèce de dureté.

La douceur fait supporter les offenses et rendre le bien pour le mal. Voilà, mes sœurs, la vraie douceur. Mais cette vertu, comme bien d'autres, a ses contrefaçons ; il y a de feintes douceurs, des douceurs qui ne sont qu'à la surface, qui se montrent sur les lèvres et qui ne sont pas dans le cœur.

Il y a aussi des douceurs dédaigneuses, pleines de mépris pour le prochain et remplies

d'une fierté cachée. Mépriser une insulte parce qu'on la croit partie de trop bas, dire, comme un grand orateur : « Vos outrages n'arrivent pas à la hauteur de mon dédain, » ce n'est pas être doux ; c'est faire parade d'une douceur qui est plus insolente que l'aigreur déclarée.

Toutefois, la vraie douceur n'exclut pas une certaine force; elle revêt des allures plus fermes et plus austères, lorsque la prudence et la charité le demandent. Saint François de Sales disait que les paroles de la vraie douceur, tout en étant tendres et pleines de charité, n'en sont pas moins rondes, franches et sincères.

C'est surtout aux actions que l'on reconnaît la véritable douceur. Si une personne vous a dit une parole dure, peut-être même outrageante, et que le lendemain, trouvant l'occasion de vous obliger, elle en profite, qu'elle fasse de même le surlendemain, qu'elle se montre envers vous affable dans toutes les rencontres, évidemment cette personne possède la douceur. Chez elle le moment de vivacité qu'elle déplore n'a été qu'un nuage dans un ciel habituellement serein. Notre-Seigneur lui-même avait parfois des paroles sévères, mais ses actes étaient toujours pleins de mansuétude. Ah ! c'est que la bonté et la sua-

vité des choses valent mieux que la suavité des paroles. Rien de plus excellent, en effet, que la douceur.

II

Notre divin Maître a aimé et pratiqué toutes les vertus, mais il semble qu'il ait eu une préférence marquée pour la mansuétude. Il nous le fait voir assez clairement par ses enseignements et ses exemples.

Dans son discours sur la montagne, il met au premier rang des béatitudes l'humilité, qui est la vertu fondamentale, mais tout de suite après il place la douceur : *Beati mites*. Il proclame enfants de Dieu ceux qui sont doux et pacifiques : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur*.

Il veut que la douceur soit le caractère distinctif de la loi nouvelle. Jusque-là la loi semblait autoriser la haine, la vengeance, mais Jésus demande à ses disciples quelque chose de plus parfait : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent... Pardonnez non pas seulement sept fois, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire toujours. »

Lorsque deux de ses apôtres, repoussés par les Samaritains, lui proposent d'appeler le feu du ciel sur la ville coupable, il leur ré-

pond : Vous ne savez pas quel esprit doit être le vôtre ; le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver : *Nescitis cujus spiritus estis... Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare.* Et ces maximes, il les confirme par ses exemples.

Les prophètes qui avaient tracé d'avance le caractère du Messie, l'avaient représenté surtout comme un modèle de douceur. « C'est votre roi qui vient, ô fille de Sion. Il n'a d'autre cortège que sa mansuétude et sa bonté : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* C'est un agneau qui se laisse conduire, sans se plaindre, à l'autel où va couler son sang... Jamais sa voix n'éclatera en contestations et en clameurs. Il ne brisera pas le roseau déjà froissé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore.

Saint Jean-Baptiste, le voyant venir à lui au désert, le montrait au peuple en disant : *Ecce agnus Dei :* voilà l'agneau de Dieu. C'est aussi sous ce doux nom que l'Eglise le présente aux fidèles dans la sainte communion : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*

Toutes ces figures ont été surpassées par la réalité. Le Sauveur, dit le Père Lonner, était si doux dans son enfance que les Juifs l'appelaient la *douceur même.*

Et lorsque commença sa vie publique, avec quelle patience il supportait les défauts de

tous, la rusticité de ses disciples, presque tous sans éducation, l'importunité des foules qui le suivaient partout, et le pressaient sans lui donner un moment de relâche ! Jamais un mot de plainte, jamais la moindre altération de son visage. Que n'eut-il pas à souffrir de la part des Pharisiens ? Il les traita néanmoins avec modération, et s'il fut obligé de démasquer leur hypocrisie, il ménagea leur autorité, et demanda le respect pour leur enseignement.

Quelle mansuétude à l'égard des âmes égarées ! C'est par elle qu'il convertit la Samaritaine, Zachée, Marie-Madeleine et l'apôtre renégat. Cette indulgence alla si loin qu'on l'accusa d'être l'ami des pécheurs.

Mais que dire de sa douceur dans le cours de sa passion ! A l'égard de ses disciples, qui, au jardin des Oliviers, sont si peu touchés de son affliction profonde ? Il ne leur adresse aucun reproche ; il leur dit simplement : Eh quoi ! vous n'avez pas pu veiller une seule heure avec moi ? A l'égard de Judas ? Il l'appelle son ami : *Amice, ad quid venisti ?* A l'égard de ses bourreaux ? Il demande grâce pour eux, il a soif de leur salut : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

Voilà bien, mes sœurs, la mansuétude poussée jusqu'aux dernières limites. Ah ! que

Notre-Seigneur avait raison de dire : *Discite à me quia mitis sum :* Apprenez de moi que je suis doux !

Nous devons donc nous efforcer d'acquérir et de pratiquer cette vertu pour être conformes à notre divin modèle, et aussi pour jouir de tous les avantages qu'elle porte avec elle.

III

La douceur, en effet, nous procure les bonnes grâces de Dieu, nous assure l'amour du prochain, et nous rend maîtres de nous-mêmes.

1° Dieu est tout bien et, par conséquent, tout aimable. C'est pourquoi Dieu s'aime nécessairement. En dehors de lui, il ne peut aimer que ce qui lui ressemble, que ce qui possède quelque chose de ses perfections infinies; mais lorsqu'il trouve cette perfection, il s'y attache, comme un père aime le fils dans lequel il se reconnaît. Or, dit saint Chrysostome, il n'est rien qui rende l'homme plus semblable à Dieu que ce calme parfait d'une âme qui se possède.

Or, dans nos livres saints, Dieu se fait appeler le Dieu clément, le Dieu de la miséricorde et de la paix. Il dit lui-même que son esprit est plus doux que le miel : *Spiri-*

tus meus super mel dulcis. On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait plus d'affection pour ceux en qui il se trouve, ni qu'il les adopte pour ses enfants : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* Il leur promet son héritage, comme à ses enfants chéris. C'est lui qui nous l'affirme : *Beati mites, quoniam possidebunt terram.* Non pas cette terre, vallée de larmes, lieu d'exil, mais le séjour de la paix où les élus goûteront des délices ineffables et jouiront de l'abondance de tous les biens.

D'ailleurs les âmes justes sont la vivante image de Jésus-Christ; comment ne seraient-elles pas l'objet des prédilections de Dieu le Père? Raguel est ému jusqu'aux larmes, lorsque, embrassant le jeune Tobie, il reconnaît les traits de son ancien et vertueux ami; combien Dieu est-il plus touché, lorsqu'il aperçoit en nous le portrait de son fils? cette considération est toute-puissante sur son cœur. Il ne refuse rien à l'homme vraiment doux, Il exauce ses prières ; *Mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.* Il lui donne la grâce : *mansuetis dabit gratiam.* Il le conduit dans les sentiers de la justice : *diriget mansuetos in judicio.* Enfin il l'exaltera dans le ciel : *exaltabit mansuetos in salutem.* Quel sujet de joie pour vous, mes sœurs, si vous avez le bonheur de pratiquer la douceur !

2° La douceur nous procure l'amitié du prochain. Les relations que nous avons avec le prochain sont une des choses qui contribuent le plus au charme de la vie. Or, la douceur crée et entretient ces relations, en supportant avec patience les imperfections et même les défauts qui se trouvent dans les personnes qui nous entourent, en répondant à une parole blessante par une parole aimable, à un manque d'égards par une attention plus délicate, à une ingratitude par un nouveau bienfait. Il n'y a rien comme la douceur, qui soit capable de gagner les cœurs. Cette vertu, dit le Saint-Esprit, a le secret de faire des amis, et d'adoucir même les ennemis : *multiplicat amicos*, *mitigat inimicos*. Elle triomphe des cœurs les plus rebelles ; il n'est point d'homme si farouche qu'elle ne rende traitable. Qui peut, en effet, se défendre d'aimer un homme doux et débonnaire, d'un caractère toujours égal et obligeant ? Autant l'on fuit la compagnie d'un homme colère, emporté, vindicatif, autant on recherche et on aime celle de ceux qui sont doux. Leur conversation a des attraits particuliers. On se plaît à s'entretenir avec eux, parce qu'on sait qu'ils ne se choquent de rien, et qu'ils pardonnent facilement des fautes qui échappent à la fragilité humaine. Ce sont, en un mot, des

anges de paix, chéris des hommes et de Dieu: *Dilectus Deo et hominibus.*

3° Mais, s'il est maître du cœur des autres, l'homme doux l'est encore plus du sien. Le bonheur n'est pour ainsi dire qu'une même chose avec la paix, et personne ne connaît moins la paix qu'un homme emporté, violent. Mais la douceur exerce sur notre âme assez d'empire pour en bannir le trouble et lui conserver une tranquillité inaltérable. Elle gouverne à son gré toutes les passions, d'abord en en observant tous les mouvements, et ensuite en dirigeant contre elles toutes les forces que fournissent la raison et la foi.

La douceur soumet l'homme tout entier; elle règle l'extérieur, et descend jusqu'au centre de l'âme, pour y réprimer les saillies d'un zèle trop ardent, d'un amour-propre froissé, d'une indignation qui déborde, d'un ressentiment qui cherche à se manifester. L'homme doux est un rocher qui, étant élevé au-dessus de la mer, brise tous les flots qui viennent se heurter à ses pieds, sans être jamais ébranlé. Aussi son âme jouit, sans la moindre interruption, de cette paix qui surpasse tout sentiment, et qui est le prélude de la paix éternelle: *Pax Dei quæ superat omnem sensum.*

Après cela, mes sœurs, pourriez-vous ne pas aimer et pratiquer cette aimable vertu?

Qu'elle soit donc votre vertu favorite. Elle embellira votre existence, elle vous rendra semblables à notre divin Maître ; elle fera de vous d'excellentes chrétiennes ; elle vous attirera l'affection de vos parents, et des personnes avec lesquelles vous avez des relations ; elle remplira votre âme d'une paix inaltérable, et enfin vous méritera la grâce de vivre et de mourir dans la paix du Seigneur, et le bonheur de régner avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.





L'OBÉISSANCE

Obedite præpositis vestris, et subjacete eis.
Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis.
(Heb. XIII, 17.)

Mes Sœurs, s'il vous était donné de gravir le sommet d'une montagne assez élevée pour vous laisser voir tout ce qui se passe sur la terre, vous apercevriez des trônes renversés, des nations agitées, des sociétés malades, des familles désunies. D'où viennent tous ces maux qui affligent la terre ? De l'insubordination, du mépris de l'autorité. Le seul remède à y apporter, c'est l'obéissance. Réfléchissons aujourd'hui sur cette vertu, et méditons-en la nature, l'excellence et la nécessité. Nous dirons en finissant à qui nous devons obéir.

I

Et, d'abord, qu'est-ce que l'obéissance ? L'obéissance est une vertu par laquelle nous soumettons notre volonté à celle de Dieu, ou à celle des hommes en vue de Dieu. Elle est

l'adhésion pleine, complète, entière à l'adorable volonté du Créateur ou de ses représentants.

L'excellence de l'obéissance ressort du jugement qu'en a porté Jésus-Christ, et des exemples qu'il en a donnés. Or, l'Homme-Dieu déclare qu'il est descendu des cieux sur la terre uniquement pour accomplir la volonté de Celui qui l'a envoyé. Il ajoute qu'il n'est venu ici-bas que pour faire la volonté de son Père : *ecce venio ut faciam voluntatem tuam ;* qu'il n'a qu'un seul désir, celui de faire ce qui est agréable à son Père : *quæ placita sunt ei facio semper*. La vie de Jésus-Christ se résume dans ces paroles de l'apôtre saint Paul : il s'est fait obéissant jusqu'à la mort: *factus est obediens usque ad mortem*. En effet, s'il passe trente ans dans le silence et l'obscurité de la maison de Nazareth, il ne sait qu'obéir à Joseph et à Marie: *et erat subditus illis*. A quel moment sort-il de sa retraite et commence-t-il cette longue série de miracles qui devaient confirmer la vérité de sa doctrine et la divinité de sa mission ? A l'heure marquée dans les décrets insondables de la sagesse éternelle: *nondum venit hora mea*. Quel est le cri, le dernier cri parti de son âme broyée par la douleur et l'angoisse de l'agonie? Que votre volonté se fasse: *non mea voluntas, sed tua*

fiat. Et il n'expire sur la croix qu'après avoir bu jusqu'à la dernière goutte le calice amer de l'expiation que lui avait préparé la justice divine: *Consummatum est*.

Par l'excellente vertu d'obéissance nous mettons notre volonté à l'unisson de celle de Dieu; par conséquent, nous établissons une parfaite conformité dans nos pensées, dans nos sentiments, dans nos actes, ce qui constitue la plus grande perfection.

L'obéissance n'est pas une vertu isolée, elle en suppose un grand nombre d'autres. En effet, celui qui est obéissant est chaste, humble, modeste, patient, mortifié et désintéressé. Ceci n'est point une exagération, c'est une pure vérité. Aussi, dit saint Ignace de Loyola, tant que l'obéissance fleurira en vous, toutes les autres vertus fleuriront. On ne peut point obéir, si l'on n'est point dirigé par une pensée de foi, par une pensée d'espérance, par un sentiment d'amour envers Dieu.

L'obéissance est supérieure à la pauvreté, car celle-ci ne sacrifie que les biens terrestres; supérieure à la chasteté qui n'immole que le corps; car l'obéissance immole ce à quoi l'on tient le plus: *le moi*, *la liberté*. Aussi, dit le Saint-Esprit, *vir obediens loquetur victorias. Qui dominatur animo suo fortior est expugnatore urbium*.

Le trait suivant achèvera de vous convaincre de l'excellence de l'obéissance. Saint Antoine de Padoue était un jour à converser familièrement avec l'Enfant Jésus dans sa pauvre cellule. Pendant ce colloque intime fait pour ravir les anges, la cloche sonna ; c'était le signal des vêpres. Sans doute Antoine va rester aux pieds de son hôte divin, recueillant ses paroles brûlantes et s'enflammant d'amour au contact de son cœur. Vous le croyez, n'est-ce pas ? Et bien ! non. Au son de la cloche, le saint religieux, revenu de son extase, court à l'office avec ses frères; et lorsqu'il retourne dans sa cellule, que trouve-t-il ? Non plus un petit enfant, mais un jeune homme dont le front brillait comme le soleil et qui, de la voix la plus suave, lui dit : Antoine, par la promptitude de ton obéissance, tu as grandi devant Dieu, et si tu n'étais pas descendu quand a sonné la cloche, moi, je serais parti.

Assez sur l'excellence de l'obéissance; disons un mot de sa nécessité.

II

L'obéissance est absolument nécessaire au salut. Dieu a fait une loi aux inférieurs d'obéir à ceux qui sont revêtus de son autorité, et qui ont droit de commander : *obedite præpositis*

vestris, et subjacete eis. C'est sur cette loi que reposent l'ordre et la paix dans l'Eglise, dans la famille et dans la société. Sans l'obéissance il n'y a partout que lutte, résistance et perturbation. Sans cette vertu la société devient impossible ; aussi est-elle pour tous les hommes une obligation de chaque instant, quelle que soit d'ailleurs leur position ou leur condition sur cette terre. Le savant obéit aux principes posés par le génie fondateur de son école; l'artiste, aux règles tracées par l'inventeur de son art; l'industriel, aux lois de la mécanique; le soldat, à la théorie d'un stratégiste; le juge, aux codes d'un législateur; le prêtre, aux canons de l'Eglise; l'enfant, à son père; le disciple, à son maître. A tous les degrés de l'échelle sociale, en bas, en haut, au milieu, chacun est obligé d'obéir ou à des devoirs, ou à des supérieurs, ou à une règle, ou à un ordre établi, ou à des circonstances, ou à des événements impérieux; c'est une loi à laquelle nous chercherions vainement à nous soustraire, parce qu'elle est inhérente à la condition humaine qui, bon gré, mal gré, sera toujours inférieure au Maître souverain de l'univers, à qui seul il appartient de commander d'une manière absolue.

Pour nous faire comprendre la nécessité de l'obéissance, Jésus-Christ n'a cessé de nous la

prêcher par ses préceptes autant que par ses exemples. Un jour que, exténué de faim et de lassitude, il attendait, sur les bords du puits de Jacob, ses disciples qui étaient allés lui chercher de la nourriture, il leur dit à leur retour : *Ma nourriture à moi, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'exécuter ses ordres. Je suis descendu du ciel*, leur disait-il une autre fois, *non pas pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* Lorsqu'il nous enseigne la manière de prier, il veut que l'une de nos premières demandes soit de faire la volonté de Dieu sur la terre, comme les anges et les saints l'accomplissent dans le ciel. Il proteste que ce ne seront pas ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui auront accompli la volonté de son Père.* Quand ses disciples viennent lui dire que sa Mère et ses parents le demandent, il répond que *sa mère, ses frères, ses sœurs, sont ceux qui font la volonté de son Père*, c'est-à-dire qu'il a la même considération et la même tendresse pour eux que s'ils étaient ou ses frères, ou ses sœurs, ou même sa mère. Il nous donne à entendre qu'en obéissant à nos supérieurs, qu'en exécutant leur volonté, nous obéissons à Dieu même ; et que, par contre, en désobéissant à nos supérieurs et méprisant

leurs ordres, nous désobéissons à Dieu et méprisons ses ordres. *Celui qui vous écoute*, dit-il, *m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.* Ce qu'il nous a enseigné dans ses préceptes, il l'a confirmé par ses exemples; nous l'avons dit longuement dans la première partie de cette instruction. L'Enfant-Dieu, durant trente ans, fut soumis à une humble femme et à un homme plus humble encore: *et erat subditus illis.* L'obéissance est donc pour nous un devoir rigoureux; mais à qui devons-nous obéir?

III

Dans l'ordre divin, nous devons d'abord obéir à Dieu, qui nous manifeste sa divine volonté 1° par ses commandement: *si vis ad vitam ingredi, serva mandata;* 2° par les divers événements de la vie, qui arrivent sans qu'on les cherche: froid, chaud, pluie, sécheresse, grêle, maladies, revers de fortune: toutes choses qui n'arrivent jamais sans l'ordre de Dieu.

Ensuite, nous devons obéir à l'Eglise et au souverain pontife, qui sont les représentants de l'autorité divine sur la terre: *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.*

Nous devons encore obéir à nos supérieurs

ecclésiastiques, tels que l'évêque diocésain, les pasteurs des paroisses et les directeurs spirituels de nos consciences. C'est Dieu lui-même qui nous parle par leur bouche. En leur obéissant, nous ne pouvons pas nous égarer. Celui qui agit d'après les ordres de son confesseur, dit sainte Thérèse avec saint François de Sales, est toujours sûr de plaire à Dieu, soit qu'il pratique l'oraison, la mortification, qu'il fasse la communion ou la laisse par obéissance. Celui qui obéit sans réplique à son confesseur, ajoute saint Philippe de Néri, est assuré de ne recevoir aucun reproche de Dieu.

Dans l'ordre politique et social, nous devons obéir aux autorités constituées. Obéissez à vos chefs, dit saint Paul, et soyez soumis à leur autorité. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple en obéissant à César, et il nous commande de lui obéir aussi : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari*. Il est allé plus loin : Au prétoire, il s'est soumis à Pilate, et au Calvaire, il a obéi à ses bourreaux.

Dans la famille, nous devons obéir à nos parents et à nos maîtres. Mon fils, dit le Saint-Esprit, écoutez les remontrances de votre père, et ne repoussez pas les ordres de votre mère : *Filii, obedite parentibus vestris in Domino....*

Faisons ici un retour sur nous-mêmes, et voyons, sans nous flatter, si nous possédons la vertu d'obéissance. Avons-nous toujours observé, et observons-nous chaque jour, les commandements de Dieu et de l'Eglise?... N'avons-nous point murmuré contre la Providence quand il lui a plu de nous châtier ou de nous éprouver par des croix, la perte de nos biens, de la santé, des personnes qui nous étaient chères, de notre réputation, ou autres choses de ce genre? Les avons-nous acceptées avec une amoureuse résignation, sans nous plaindre, sans nous laisser abattre par le découragement? Nous soumettons-nous d'esprit, de cœur, de volonté, à nos parents, à nos supérieurs, dans les ordres qu'ils nous donnent, regardant leur volonté comme venant de Dieu?... Avons-nous une obéissance entière à notre confesseur?

O mon Dieu! que d'infractions à la loi de l'obéissance! Je veux désormais, avec le secours de votre grâce, accomplir en tout et partout votre sainte volonté, afin de mériter la récompense des serviteurs fidèles. Amen.



LE ZÈLE DES AMES

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei.

L'ardeur de mon zèle me consume Seigneur, parce que mes persécuteurs ont méprisé vos paroles.

(Ps. CXVIII, 158.)

Mes Sœurs,

Dans la prière sublime que nous adressons chaque jour au Seigneur, nous demandons que son saint nom soit sanctifié, c'est-à-dire que Dieu soit connu, honoré, respecté, loué et glorifié. Mais comment sera-t-il glorifié ? Il le sera, si nous le servons fidèlement, et si nous le faisons connaître, aimer et servir par notre prochain. C'est là l'occupation du zèle que doit avoir tout bon chrétien ; car, ne nous faisons pas illusion, le zèle n'est pas une vertu de surérogation exclusivement obligatoire pour les hommes apostoliques. Non ; mais elle est une vertu aussi nécessaire à chacun de nous que la charité. En effet, le zèle n'est que la charité mise en pratique. Le zèle est à la charité ce que la chaleur est au feu ; et de même que là où il n'y

a point de chaleur il n'y a point de feu, de même nous devons conclure que là où il n'y a point de zèle, il n'y a point de charité. *Dieu*, dit le Saint-Esprit, *a chargé chacun de nous du salut de son frère*. Le zèle est donc indispensable à un chrétien. Essayons de le comprendre en méditant aujourd'hui sur la nature, la gloire et le devoir du zèle.

I

Et d'abord, qu'est-ce que le zèle? — Le zèle en général n'est pas autre chose qu'un dévouement affectueux et actif pour atteindre une fin. — Saint Thomas le définit: un ardent désir d'éloigner de l'objet aimé tout ce qui peut lui déplaire; de telle sorte qu'à vrai dire, le zèle n'est autre chose que l'amour en action. De là ces paroles si vraies de saint Augustin: Celui qui n'a pas de zèle n'a pas d'amour.

Le zèle pour le salut des âmes, dont nous allons vous parler, est un effet de la charité et de l'amour divin. C'est un désir ardent de voir tout le monde aimer, honorer et servir Dieu. Le zèle, dit la théologie, est un violent mouvement de l'âme qui fait que celui qui en est animé repousse de toutes ses forces tout ce qui est contraire au bien de Dieu, et lui fait

embrasser avec ardeur tout ce qui y conduit. — Est dévoré du zèle de la maison de Dieu, dit saint Augustin, celui qui s'applique à en arracher tout ce qu'il y rencontre de pervers, de mauvais, et, s'il ne peut l'en arracher, il le supporte avec peine.

II

Rien de plus glorieux que le zèle. La sanctification des âmes est la grande œuvre de l'adorable Trinité, pour laquelle elle veut bien demander notre concours et à laquelle elle daigne nous associer.

Pour le Père, c'est le grand et éternel objet de sa pensée. *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ;* faisons-le pour la sainteté et le bonheur. Il dirige à cette fin tous les événements, heureux et malheureux, qui arrivent ici-bas. Stabilité ou bouleversement des empires, peste ou famine, succès ou défaite, triomphe ou revers, fortune ou misère, richesse ou pauvreté, il veut que tout, entre ses mains, ait un seul but, celui de sa gloire et du salut des âmes. Voilà le commencement et la fin de tous ses desseins éternels. C'est pour cela qu'il a envoyé son Fils unique sur la terre, qu'il l'a livré aux tourments les plus affreux et à la mort la plus ignominieuse.

Pour le Fils, c'est le terme auquel il rapporte tous les actes de sa vie, toutes les angoisses du jardin des Oliviers, toutes les souffrances du prétoire et du Calvaire. Entendez sa voix expirante : *sitio, j'ai soif.* De quoi a-t-il soif ? De votre or, de votre argent, de votre bien-être ? Non, de votre âme qu'il veut sauver. *Da mihi animas :* donnez-moi des âmes ; *cætera tolle tibi*, gardez tout le reste pour vous.

Pendant le cours de sa vie mortelle que disait-il ? Que nous dit-il encore aujourd'hui dans sa vie eucharistique ? *Venite ad me, omnes*, venez toutes à moi, pauvres âmes qui souffrez..... Drachmes perdues, quand vous retrouverai-je ? Brebis égarées, quand rentrerez-vous au bercail ? Venez, je suis le bon Pasteur ; venez, brebis malades, je vous guérirai, je vous porterai entre mes bras. O âmes bien-aimées, objet de toutes mes recherches, de toutes mes prières, de toutes mes larmes, venez à moi ; j'ai versé pour vous tout mon sang, pour vous j'ai institué le sacrement de mon amour. Que pouvais-je faire de plus pour votre salut ?

Pour le Saint-Esprit, le salut des âmes est le centre de toutes ses opérations dans l'Eglise, jusqu'à la consommation des siècles. O chères enfants, être associées à l'œuvre de

Dieu la plus excellente, quelle gloire ! Celui qui a créé le monde sans vous ne veut pas le sauver sans vous. Le Saint-Esprit vous a choisies pour être ses instruments et ses organes. C'est par vous qu'il veut sanctifier votre père, vos frères, vos amies, vos compagnes et les conduire à l'éternelle félicité. Oh ! la sublime mission ! J'ignore, dit Richard de Saint-Victor, si quelqu'un peut recevoir ici-bas une plus grande faveur que d'être appelé à changer les hommes pervers en hommes de bien, les esclaves de Satan en enfants de Dieu. Dira-t-on qu'il est plus beau de ressusciter les morts ? Mais quoi ! rendre la vie à une chair qui doit mourir de nouveau, sera donc plus beau que de ressusciter une âme qui vivra toute l'éternité ! J'ajoute que le zèle pour le salut des âmes est un devoir basé sur l'amour que vous devez à Dieu, au prochain, à vous-mêmes.

III

1° Par le baptême nous sommes devenus chrétiens, c'est-à-dire enfants de Dieu et disciples de Jésus-Christ. Or, à ces titres, nous devons nous occuper des intérêts de notre Père et de notre Maître ; c'est pour nous un devoir, le premier de nos devoirs. On appelle

l'homme du roi, dans les tribunaux de la justice, celui qui a soin de maintenir les intérêts du roi. Saint Paul appelait pour cette raison Timothée, son disciple, *l'homme de Dieu : tu autem, homo Dei*, parce qu'il était chargé des intérêts de Dieu dans son Eglise. Tout chrétien doit être l'homme de Dieu dans son état, un roi dans son royaume, un prélat dans son diocèse, un magistrat dans son office, un père dans sa famille, un maître vis-à-vis de ses serviteurs, un supérieur à l'égard de ses inférieurs ; leur principale occupation est d'y ménager les intérêts de Dieu et d'étendre son règne. Négliger de remplir ce devoir est un crime.

Eh bien ! mes sœurs, vous êtes-vous efforcées de procurer la gloire de Dieu en le faisant connaître et aimer des hommes ? Avez-vous souvent gémi, devant Dieu, sur les désordres du monde, et offert de ferventes prières pour la conversion des pécheurs ? L'amour de Dieu vous y oblige ; l'amour du prochain vous en fait aussi un devoir.

2° Si vous aimez le prochain comme vous le devez, vous voudrez son salut, qui est pour lui le plus grand de tous les biens ; car que sont tous les biens d'ici-bas en comparaison du ciel ? Mais comment pouvez-vous procurer le ciel à votre prochain ? par le zèle. Comment

les douze apôtres ont-ils converti le monde païen ? par leur zèle sublime. Qui a fait les 18 millions de martyrs que l'Eglise compte dans son sein ? le zèle. Qui a peuplé les déserts d'anachorètes ? le zèle. Qui engendre les vierges ? le zèle. Qui a fait tous les saints et peuplé le paradis ? le zèle. Qui convertit les pécheurs ? l'homme zélé ; et il n'y a encore que le zèle qui puisse ramener à Dieu et à la vertu tant de cœurs égarés et séduits.

Sans doute, le zèle est surtout le devoir du prêtre, mais il est le vôtre aussi. Quand il s'agit d'arracher une âme à l'ennemi de notre salut, tout chrétien doit être l'organe de l'Evangile et exercer les fonctions d'un apôtre. C'est le précepte du Seigneur : *mandavit unicuique de proximo suo*. Quand la patrie est en danger, tout citoyen est soldat ; quand il y va du salut, tout chrétien est missionnaire. C'est à tous que le Sauveur a dit : *corripe*, reprenez votre frère. La charité fraternelle est le devoir de tous les états, même des états inférieurs, comme il l'a été de tout temps, même avant la promulgation de l'Evangile. Nathan a repris David ; Héli a repris Achab, et Jean-Baptiste Hérode. Vous aussi, qui que vous soyez, pour peu que la Providence vous donne accès près de celui qui fait le mal, vous devez lui dire comme le saint Précurseur : *non licet*. Et s'il se

perd par votre faute, Dieu vous demandera compte de son âme : *sanguinem ejus de manu tuâ requiram.*

Je vous dirai maintenant, mes sœurs : où est votre zèle pour le salut de vos frères ? O cruelle insouciance ! Le péché veille et menace de perdre éternellement ceux que vous appelez vos amis, ceux qui vous sont chers à tant de titres : un père, une mère, un frère, une sœur, une compagne ; et vous êtes indifférentes ! Pas un mot ne sort de votre bouche pour les ramener à Dieu ! Pas une prière ne monte de votre cœur vers le cœur de Dieu pour implorer et obtenir leur conversion ! Est-ce ainsi que vous déployez ce zèle que la charité réclame ?

3° Votre intérêt vous fait encore un devoir de travailler avec ardeur au salut des âmes. Dieu met devant vous l'eau et le feu, la vie et la mort, le salut le plus désirable et la damnation la plus horrible !... A vous le choix. Sans zèle vous êtes perdues, parce que sans zèle vous êtes sans amour, dit saint Augustin : *qui non zelat non amat*, et celui qui n'aime pas est déjà mort : *qui non diligit, manet in morte.* Mais si vous êtes véritablement zélées, il n'est point de bénédiction pendant la vie, point de consolations à la mort, point de gloire dans le siècle à venir que vous n'ayez le droit de

vous promettre. Vous en avez pour garant la parole de Dieu. S'il récompense la plus modeste aumône, un verre d'eau froide donné à un malheureux, pouvez-vous croire qu'un Dieu si libéral n'aura pas de récompense pour le plus grand bienfait que vous aurez accordé à votre prochain par votre zèle? Ecoutez Jésus-Christ: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur :* Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Vous l'exercez, la miséricorde, par votre zèle chrétien, dans ce que l'homme a de plus excellent dans son âme. Comment pourrait-il ne pas vous pardonner? Pour vous encourager davantage à travailler à la sanctification des âmes, il vous déclare, par la bouche du prophète, que si, après que vous aurez exhorté le juste, il persévère dans la justice, il vivra, et vous aurez sauvé votre âme. Voilà pour le succès. *Si, après que vous aurez exhorté l'impie, il persévère dans son impiété, il périra, son âme sera perdue, mais vous, vous aurez sauvé la vôtre.* Voilà pour les efforts. Ainsi, que vous réussissiez ou que vous ne réussissiez pas, votre récompense est la même.

Qu'ils sont nombreux, mes sœurs, les motifs qui vous engagent à travailler avec zèle au salut des âmes !

Et ne dites pas : je ne suis point prédicateur,

ma position ne me permet pas de prêcher. Vous pouvez prêcher, chères enfants, en donnant un avis charitable dans votre famille, en faisant une exhortation pressante à une compagne, en disant une parole bienveillante à vos frères, en rendant quelques services à des âmes égarées. Vous pouvez prêcher par le bon exemple. L'exemple d'une personne vertueuse fait quelquefois plus de bien que les sermons d'un prédicateur distingué. C'est un reproche secret, mais efficace, dont on se défend moins et dont on profite plus. Saint François, en se montrant, prêchait par son humilité et sa modestie. Enfin, comme les prières sont un instrument très efficace pour opérer le salut des âmes, c'est un zèle que vous pouvez toutes exercer. Offrez donc chaque jour à Dieu de ferventes supplications pour la conversion des pécheurs. Par ce moyen, sa volonté adorable sera faite sur la terre comme au ciel, et il vous en récompensera durant la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

✣✣

LE BON EXEMPLE

Luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.

Soyez comme une lumière aux yeux des hommes, afin qu'étant témoins de vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

(Matth., v, 16.)

Mes Sœurs,

Rien n'est comparable à l'âme chrétienne sincèrement vertueuse, qui est un modèle pour son prochain ; car sa vie fait connaître la vertu et la fait pratiquer. Elle est pour ses semblables, dans l'Eglise de Jésus-Christ, ce qu'est le soleil pour les êtres de la création qu'il échauffe, féconde et vivifie. Ainsi le chrétien, par ses exemples, échauffe les cœurs, féconde les âmes, et les vivifie en les portant à la pratique de la vertu. Il devient par là un apôtre, un prédicateur. Sans parler, il prêche continuellement, parce que, comme le dit le saint concile de Trente, le bon exemple est une sorte de prédication continuelle : *perpetuum prædicandi genus.*

Que le monde aurait de charmes, si tous

les chrétiens qui l'habitent étaient ainsi des modèles les uns pour les autres; si, dans leur conduite, on les voyait retracer une à une les vertus évangéliques, accomplir un à un tous les préceptes du Seigneur ! L'enfer aurait beau s'agiter, les passions auraient beau mugir, le mal serait partout condamné, et le bien pratiqué. La terre serait une véritable image du ciel, parce que la vertu, partout visible, entraînerait toutes les âmes dans son triomphe.

Je désire vous entretenir aujourd'hui de l'obligation qui incombe à toutes les âmes chrétiennes de donner le bon exemple au prochain ; et voici les deux pensées qui vont faire l'objet de cette instruction : 1° motifs qui nous pressent de donner le bon exemple ; 2° efficacité du bon exemple ; nous dirons en terminant en quoi nous devons donner le bon exemple.

I

Vous devez, mes sœurs, donner à votre prochain le bon exemple ; c'est Jésus-Christ qui vous l'ordonne : *Exemplum dedi vobis*, dit le Sauveur, *ut quemadmodum ego feci, ità et vos faciatis.* C'est pour cela que j'ai pris un corps ; c'est pour cela que j'ai vécu

parmi les hommes ; c'est pour cela que j'ai pratiqué extérieurement toutes les vertus ; c'est pour cela que j'ai commencé par pratiquer avant d'enseigner. A votre tour, faites, pratiquez devant vos semblables.

Qu'est-ce qu'un chrétien ? Les saints Pères répondent : un chrétien est un autre Jésus-Christ : *Christianus alter Christus*. Cela veut dire qu'un chrétien doit reproduire Jésus-Christ dans sa personne, aussi parfaitement qu'il le peut. Il doit l'imiter, le copier, comme un peintre copie un tableau, trait pour trait. C'est pour ce motif que le grand apôtre des nations recommande à tous les chrétiens de se revêtir de Jésus-Christ : *induimini Jesum Christum*. Ailleurs, il leur dit : vous tous qui avez reçu le bienfait du baptême, vous avez été revêtus de Jésus-Christ : *Quicumque..... baptizati estis, Christum induistis. Induite novum hominem*. Qu'est-ce à dire, qu'un chrétien doit se revêtir de Jésus-Christ ? Cela signifie qu'un chrétien intérieurement animé de l'esprit et de la grâce de Jésus-Christ, doit, extérieurement, reproduire les vertus chrétiennes, les vertus de Jésus-Christ, c'est-à-dire sa chasteté, son humilité, sa douceur, sa sobriété, sa patience, sa charité, etc., de sorte que Jésus-Christ seul et ses vertus paraissent en cet homme.

Dans la société des hommes, chacun porte avec fidélité et honneur le vêtement de sa profession : le prêtre, le religieux, le magistrat, le militaire, se font gloire de revêtir l'uniforme qui les distingue. Devant Dieu, nous sommes tous chrétiens; comme tels, nous avons tous un vêtement particulier que nous devons porter avec fidélité et gloire : c'est le vêtement de Jésus-Christ, c'est-à-dire la pratique de ses vertus, l'imitation de ses exemples, afin de porter au bien notre prochain.

Pour nous convaincre de plus en plus de la nécessité où nous sommes de donner le bon exemple, écoutons encore le grand apôtre : il faut croire du fond du cœur pour notre justification, dit-il, et il faut confesser ouvertement notre foi pour notre salut : *corde creditur ad justitiam, ore autem fit confessio ad salutem.* Cela veut dire qu'il faut exprimer extérieurement devant nos frères cette foi qui anime notre âme et qui nous a été donnée par le Saint-Esprit. Et celui qui cache cette lumière spirituelle dans le fond de son cœur pèche, selon le témoignage de saint Jacques, qui dit : celui qui sait le bien et ne le fait pas offense Dieu : *scienti bonum et non facienti, peccatum est.* Pourquoi ? Parce que notre divin Sauveur a expressément ordonné aux chrétiens de donner le bon exemple à

leurs frères, comme vous venez de l'entendre par ces paroles de mon texte : *luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est :* Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. Voilà bien un ordre formel, exprès, tombé des lèvres du Sauveur du monde, de celui dont les paroles demeurent éternellement.

Nous devons donc exécuter cet ordre, obéir à ce commandement de notre maître. Or, quelle est cette lumière qui doit briller aux yeux de nos semblables? celle qu'il nous a apportée du ciel, la foi. Comment peut-elle briller ? par nos paroles, par nos actions inspirées par elle. Oui, mes sœurs, il faut que vos mains portent cette lampe ardente : *sicut lucernæ ardentes in manibus vestris*, c'est-à-dire, selon saint Grégoire, que vous devez éclairer le prochain par vos bons exemples : *lucernas in manibus tenemus, cùm per bona opera exempla monstramus.*

Que votre lumière paraisse devant Dieu par vos pensées, par vos affections, par vos intentions. Que vos pensées soient saintes ; que vos affections soient pures, vos intentions droites. Que votre lumière paraisse aux

yeux des hommes par vos paroles, vos actions, vos manières édifiantes. C'est la doctrine que prêchait saint Paul aux Romains, en leur disant : ayez soin de faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes : *Providentes bona non tantùm coram Deo, sed etiam coràm omnibus hominibus.* La raison en est que rien n'est plus efficace que le bon exemple.

II

Pour le bien comme pour le mal, l'exemple est un encouragement, et non seulement un encouragement, mais, en quelque sorte, un stimulant irrésistible. On résiste à la prière, à la menace, aux promesses, aux appels du bon sens et de la raison ; il est rare qu'on ne cède pas à l'exemple. La vertu coûte, le vice déshonore ; mais, dès qu'on les voit appuyés par l'exemple, l'un perd de sa honte, l'autre de son austérité. Toujours un peu moutonnière, l'espèce humaine va volontiers où se précipite la foule. Mais c'est surtout pour le bien que l'exemple est nécessaire ; car, non seulement rien ne nous pousse de ce côté, mais tout nous en détourne. De soi, la nature va plus facilement au mal qu'au bien. Jésus-Christ le savait, et c'est pourquoi, quand il voulu ame-

ner les peuples à pratiquer la loi évangélique, toute remplie de crucifiements et de sacrifices, il a dû leur mettre sous les yeux de puissants exemples. Et c'est ce qu'il a fait durant plusieurs siècles. Des millions de martyrs, après avoir pratiqué l'Evangile dans toute sa rigueur, l'ont scellé de leur sang. En voyant des hommes de tout rang, de tout âge, de toute nation, mourir pour rendre hommage au Christ et à sa religion, les païens étaient vaincus, et à leur tour ils s'écriaient : nous sommes chrétiens ; et c'est ainsi que, d'après la parole de Tertullien, le sang des martyrs devenait une semence féconde de chrétiens. Une religion pour laquelle on meurt doit être une religion divine, et, en conséquence, elle mérite d'être suivie.

Cette puissance de l'exemple fut telle, en effet, que pour un martyr qui s'en allait, le christianisme recrutait dix néophytes. Chaque persécution était, non point la fin de la religion nouvelle, comme se le promettaient les princes persécuteurs, mais une ample moisson d'adeptes, de nouveaux convertis, à ce point que Tertullien pouvait déjà dire aux princes tyrans, aux bourreaux couronnés de son temps : Si nous, chrétiens, nous pouvions sortir de votre empire et vous laisser seuls avec vos partisans, vous seriez effrayés de

votre solitude. Pline, à son tour, conseillait à Trajan de cesser de tuer les chrétiens, s'il ne voulait pas que l'empire fût envahi par la superstition nouvelle.

Mais pourquoi recourir à des époques si éloignées pour nous convaincre de l'efficacité de l'exemple ? Ne suffit-il pas de jeter un regard sur l'époque actuelle ? Si nous rencontrons encore, dans ce siècle d'incrédulité et d'indépendance, au sein de nos campagnes, des populations religieuses et pratiquantes, à qui le devons-nous ? Aux bons exemples que nous ont donnés nos parents et nos compatriotes. Voyez cette foi traditionnelle qui, chaque dimanche, remplit nos églises, assiège les tribunaux de la pénitence, et réunit à la table sainte des âmes si pures et si chères au cœur de Dieu. Qui la ranime et l'enflamme ? L'exemple d'une nouvelle Monique et d'une autre Blanche de Castille. Qui a porté le dernier coup au cœur d'Augustin, longtemps rebelle ? Qui l'a converti ? la grâce puissante du bon exemple. Ce jeune libertin crut voir la sainteté qui se présentait à lui avec un visage majestueux, et lui montrant un grand nombre de vierges qui l'accompagnaient, elle semblait lui dire sur le ton du reproche : *tu non poteris quod isti et istæ?* Que répondre à cet argument : ce que peuvent mes semblables, qui

m'empêche de le pouvoir ? L'exemple est de toutes les prédications la plus persuasive pour le bien, nous venons de le voir. Pour le mal, il exerce la même influence.

Pourquoi, dans certaines paroisses, nos églises deviennent-elles désertes ? Pourquoi les sacrements y sont-ils délaissés et la prière abandonnée ? Pourquoi les enfants, naturellement religieux, deviennent-ils si indifférents et si rétifs pour les pratiques de la foi ? Demandez-en la cause à ces leçons d'indifférence qui leur sont données si ouvertement, non seulement dans les écoles, mais dans le sanctuaire domestique. Ah ! mes sœurs, vous êtes appelées à jouer un grand rôle, un rôle important dans la société. Des exemples bons ou mauvais que vous donnerez au sein de vos familles résultera le salut ou la réprobation de nombreuses âmes. Oui, si vos frères, vos sœurs, vos domestiques, vos voisins vous voient observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, ils feront comme vous ; s'ils vous voient fréquenter les sacrements, ils les fréquenteront aussi ; s'ils vous voient prier Dieu le matin et le soir, ils le prieront également. Mais, par contraire, si vous avez le malheur de ne leur donner que des exemples d'indifférence, d'irréligion, d'immoralité, vous empoisonnerez tout ce qui vous entoure, vous

pervertirez de jeunes et bonnes natures qui étaient faites pour la vertu.

Je vous le demande donc, voulez-vous, dans un avenir prochain, peupler le ciel d'élus, ou l'enfer de victimes ? Cela dépendra des exemples de bien ou de mal que vous donnerez au foyer domestique. Dieu, dit saint Chrysostome, a choisi la femme pour éclairer et être un modèle. La splendeur de sa vie doit être une école publique où elle doit enseigner toutes les vertus. Il vous importe donc d'être foncièrement chrétiennes et de donner le bon exemple. Mais en quoi devez-vous le donner ?

Le grand apôtre vous répond : vous devez le donner en tout, par une vie irréprochable ; dans vos discours, dans votre conduite avec le prochain ; par votre charité, votre foi et votre chasteté : *exemplum esto fidelium in verbis, in conversatione, in caritate, in fide et in castitate.* Pour cela, menez une vie exemplaire ; soyez assidues à la prière, pieuses au pied des autels, affectueuses dans vos familles, modestes dans votre extérieur. En faisant cela, vous marcherez dans le chemin du ciel, où vous suivront de nombreux imitateurs ; votre nom sera béni, vos mérites seront nombreux, et Dieu vous en récompensera dans sa gloire. Amen.



3. *VERTUS ENVERS SOI-MÊME*

L'HUMILITÉ

Discite à me quia mitis sum et humilis corde.

(Matth., XI, 29.)

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Mes Sœurs,

Saint Augustin écrivant à l'un de ses amis, au sujet de l'humilité, lui disait : Si vous me demandez quelle est la voie qui conduit à la connaissance de la vérité, quelle est la chose la plus essentielle dans la religion et la doctrine de Jésus-Christ, je vous répondrai : la chose première, c'est l'humilité ; la seconde, c'est l'humilité ; la troisième, c'est l'humilité ; et toutes les fois que vous me ferez la même question, je vous donnerai la même réponse.

Ce langage, mes sœurs, nous montre l'estime que le saint docteur faisait de l'humilité. Je désire aujourd'hui vous entretenir de cette vertu fondamentale.

I

Qu'est-ce que l'humilité ? L'humilité est une vertu qui, par la connaissance exacte qu'elle nous donne de notre faiblesse, de nos défauts, de nos misères de tous genres, nous porte à régler selon la droite raison et la volonté de Dieu, l'estime que nous devons avoir de nous-mêmes et de notre propre excellence. L'humilité nous empêche de nous élever outre mesure, et nous incline à reconnaître notre néant, à manifester par des actes intérieurs notre extrême dépendance de Dieu, et à rendre à ce souverain maître toute gloire et tout honneur, comme à l'auteur de tout bien.

Vous serez humbles, mes sœurs, si vous reconnaissez que par vous-mêmes vous n'êtes rien, que vous ne possédez rien de votre propre fonds, mais que vous avez tout reçu de Dieu. Bien plus, l'humilité vous oblige à vous convaincre que vous êtes un néant révolté contre Dieu, et que, par conséquent, vous ne méritez que châtiments et mépris. Et, dès lors, non seulement vous ne devez vous donner aucune louange, mais vous devez vous mépriser vous-mêmes, et renvoyer à Dieu tout honneur et toute gloire. Pour la même raison, vous ne devez ni mépriser per-

sonne ni vous préferer à personne, mais vous placer toujours au dernier rang, mettant en parallèle les vertus, les qualités des autres avec vos propres défauts. C'est ce que nous recommande saint Paul quand il nous dit : *Reconnaissez dans votre humilité* que les autres vous sont supérieurs : *in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes.*

La vraie humilité vous portera aussi à vous soumettre en toutes choses, à Dieu d'abord, et ensuite aux supérieurs, comme aux ministres de Dieu.

Elle vous fera également un devoir de fuir, autant que de raison, les louanges et les honneurs ; de ne les rechercher jamais pour eux-mêmes, et de ne pas y donner trop de complaisance, quand la Providence vous les envoie. Comme aussi elle vous impose l'obligation de supporter, et même, jusqu'à un certain degré, d'aimer les mépris et les humiliations. Enfin, elle va jusqu'à exiger que, dans les œuvres extérieures, dans les emplois, vous embrassiez ce qu'il y a de plus abject, de moins honorable, autant que cela est compatible avec votre honneur et les devoirs de votre état.

II

Vous me direz peut-être qu'une telle vertu est bien difficile. Oui, sans doute, elle est bien difficile si, pour l'acquérir et la pratiquer, vous n'avez recours qu'aux forces de la nature; mais elle devient facile, si vous êtes aidée à la fois par la grâce et par la raison. Sans la grâce, vous n'aurez jamais qu'une humilité d'apparat, qui n'est qu'un raffinement d'orgueil. Il faut donc, par d'instantes prières, obtenir que Dieu mette dans votre âme cette belle vertu ; puis, en faisant appel à votre bon sens et à votre raison, vous vous efforcerez de la développer en la fortifiant.

Voulez-vous, mes sœurs, savoir combien il est raisonnable que vous soyez humbles ? Etudiez-vous un peu attentivement ; voyez ce que vous êtes, quant au corps et quant à l'âme. Et d'abord quant au corps. Qu'avez-vous été, dit saint Bernard ? Qu'êtes-vous présentement ? Que serez-vous plus tard ? Ce que vous avez été : un vrai néant ; ce que vous êtes : un vase d'ignominie ; ce que vous serez : la pâture des vers. Job tient un langage à peu près semblable : « J'ai dit à la pourriture : tu es mon père et ma mère ; et aux vers : vous êtes mes frères et mes sœurs. »

Putredini dixi : Pater meus et mater mea ; et soror mea vermibus.

Le langage du prophète n'est pas moins énergique : Mon être, Seigneur, n'est devant vous que comme un néant. Tout homme vivant sur la terre n'est que vanité : *Substantia mea tanquam nihilum ante te... verumtamen universa vanitas omnis homo vivens.*

Etes-vous, mes sœurs, plus favorisées du côté de l'esprit ? Hélas ! cette intelligence dont vous êtes parfois si fières, n'est par elle-même qu'ignorance et que ténèbres. Quand vous venez à la vie, votre esprit est une table rase, et s'il parvient à savoir quelque chose, ce n'est qu'à force de leçons et d'études ; et ce qu'il a appris péniblement, il l'oublie aisément.

Etes-vous mieux partagées du côté de la volonté ? Non, mes sœurs ; ici encore il n'y a pas lieu de s'enorgueillir. Notre volonté est, d'un côté, si faible, que le Sauveur a pu dire, en toute vérité, que sans lui nous ne pouvons rien : *Sine me nihil potestis facere ;* et, d'un autre côté, elle est par elle-même si perverse, si inclinée au mal, que, loin de nous fournir des motifs de nous glorifier, elle ne nous pousse qu'à des actes propres à nous humilier.

De quelque côté donc, mes Sœurs, que vous

vous regardiez, vous ne trouverez en vous que des sujets d'humiliation.

Et cependant, me direz-vous encore, n'y a-t-il pas en cette vie des choses estimables ? Est-ce que la naissance, la fortune, les talents, les dignités, les vertus et les mérites surtout, ne donnent pas droit à la considération et aux honneurs ? Oui, sans doute, toutes ces choses ont une certaine valeur ; mais d'où viennent-elles, en définitive ? Sont-elles votre œuvre ? Procèdent-elles de votre propre fonds ? C'est saint Paul qui vous le demande : Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? *Quid habes quod non accepisti ?* Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ! *Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* — Donc, encore une fois, mes sœurs, tout en nous nous prêche l'humilité. Hors de nous, Jésus-Christ et les saints nous la recommandent par leurs paroles et par leurs exemples.

III

Ecoutez d'abord le Sauveur : « Je vous le dis, en vérité, si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » *Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli,*

non intrabitis in regnum cœlorum. L'enfant n'est ni ambitieux, ni hautain, mais simple, bon et désintéressé ; c'est ainsi que nous devons être. L'enfant est humble par l'âge, nous devons l'être par la vertu ; l'enfant est petit par la taille, nous devons l'être par l'humilité.

Et pour nous encourager à la pratique de cette vertu, le divin Sauveur se donne à nous comme un modèle : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur.* Il ne dit pas, remarque saint Augustin, *apprenez de moi* à créer de nouveaux cieux, une nouvelle terre, à opérer des miracles, à ressusciter des morts, mais il dit : *Apprenez de moi que je suis humble.* Saint Basile nous montre la réalisation de cette parole dans la vie de Notre-Seigneur. Le Sauveur, dit-il, a voulu naître d'une mère pauvre, dans une étable, dans une crèche, et enveloppé de langes ; il a voulu être circoncis comme pécheur, fuir en exil comme un criminel, être baptisé comme les pécheurs ; pendant trente ans, il reste enfermé dans l'atelier de l'artisan Joseph, caché au monde entier, adonné aux travaux les plus obscurs : quelle occupation pour celui qui, d'une parole, a créé les mondes !

Quand il se montre au monde, ce n'est pas pour mendier ses suffrages, pour courir après les louanges. Il opère des prodiges, mais il

défend aux malades de dire qui les a guéris; et si, un jour, on veut le faire roi, il se dérobe par la fuite aux ovations populaires; quand on l'accable d'injures, quand on le rassasie d'opprobres, quand on le range parmi les scélérats, quand on le condamne au supplice des esclaves, à la mort la plus ignominieuse, il garde le silence et prie pour ses bourreaux. Quelles leçons d'humilité, mes sœurs! Eh quoi! le Fils de Dieu s'anéantit et nous voudrions être exaltés, nous, enfants de perdition, esclaves du péché!... Quel renversement!

Pour confirmer les admirables leçons que nous donne le Sauveur, la sainte Vierge marche sur les traces de son Fils. L'ange Gabriel la salue pleine de grâce, et cette parole élogieuse, loin de la réjouir, la trouble: *Turbata est Maria in sermone ejus.* L'ange lui annonce qu'elle est choisie entre toutes les femmes pour être la mère du Sauveur, et ce redoublement d'éloge, au lieu de l'enorgueillir, ne fait que lui inspirer des sentiments plus profonds d'humilité. Elle répond au titre sublime de mère de Dieu par celui de servante: *Ecce ancilla Domini*, je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et quand, quelques jours après, Elisabeth lui rappelle ses titres de gloire, elle renvoie tout honneur à Celui qui a regardé

l'humilité de sa servante, et a fait en elle de grandes choses : *Respexit humilitatem ancillæ suæ... Fecit mihi magna qui potens est.*

Tous les saints ont suivi les exemples du Sauveur et de sa très sainte Mère, ils ont été à leur tour des modèles de la plus profonde humilité. Voyez Jean-Baptiste, le dernier, mais le plus grand des prophètes. Sa naissance est entourée de prodiges ; il est sanctifié dès le sein de sa mère ; Jésus-Christ le proclame le plus grand des enfants des hommes ; et cependant rien de tout cela ne l'enorgueillit, il répond à tous les éloges par ces paroles admirables : « Je ne suis que la voix de Celui qui crie dans le désert. » *Ego vox clamantis in deserto.*

Voyez l'humilité du chef des apôtres : Jésus l'a mis à la tête du collège apostolique, il en a fait la pierre fondamentale de son Eglise et il lui a donné les clefs du royaume des cieux ; et devant tant d'honneurs et de prérogatives, Pierre ne se considère que comme un grand pécheur : *Exi à me, quia homo peccator sum.*

Ecoutez saint Paul. Il est l'apôtre par excellence, le docteur des nations ; il a eu des révélations admirables ; il a été ravi au troisième ciel; et cependant il proteste qu'il n'est rien : *Nihil sum ;* que tout au plus il est le dernier

des apôtres, indigne de porter ce nom : *Ego enim sum minimus apostolorum, qui non sum dignus vocari apostolus.*

Tous les autres saints ont fait de même. Leur histoire nous montre en eux tous de vrais modèles d'humilité. Et ce n'est qu'à cause de cela qu'ils ont été reçus au séjour de la gloire ; car nul n'est exalté là-haut s'il ne s'est humilié ici-bas. De même que rien de souillé ne peut entrer au ciel, ainsi tout orgueil est repoussé impitoyablement du paradis, car l'orgueil est le principe de toute souillure : *initium omnis peccati superbia.* L'humilité ouvre la porte que ferme l'orgueil. C'est ce qui fait l'excellence de cette vertu.

IV

Le Seigneur, dit l'Ecriture, donne sa grâce aux humbles et résiste aux superbes : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* C'est aussi ce que chantait la plus pure et la plus humble des créatures dans son *Magnificat :* « Le Seigneur a rempli de biens ceux qui se croyaient pauvres, et il a renvoyé les mains vides ceux qui se croyaient riches. » *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.* L'Esprit-Saint nous enseigne la même vérité par une gracieuse image : Les vallées,

dit-il, seront couvertes d'une riche moisson : *et valles abundabunt frumento.* Les pluies du ciel tombent sur les hauteurs comme dans les bas-fonds, mais elles n'y séjournent pas ; elles se précipitent sur les flancs des montagnes, et forment les torrents, qui ravagent tout. Par contre, elles séjournent dans les vallées, elles en pénètrent le sol et le fécondent. Ainsi en est-il de la grâce : elle tombe sur les cœurs orgueilleux, mais elle ne peut les pénétrer, car l'orgueil rend dur et insensible ; elle tombe aussi sur les cœurs humbles, et là elle se repose, elle séjourne. Elle pénètre jusqu'au plus intime de l'âme, et elle lui fait produire des fruits abondants de sanctification et de salut.

Est-il étonnant, après cela, mes sœurs, que les saints Pères et les docteurs prodiguent leurs éloges à cette précieuse vertu ? Elle est, d'après saint Basile, la racine et le fondement de toutes les autres. Saint Jérôme la regarde comme la première de toutes. Saint Grégoire l'appelle la maîtresse, la mère, la source des autres. Cette métaphore de la racine, dit le père Rodriguez, lui convient surtout, car elle en explique très bien les propriétés et les conditions. Car, de même qu'une fleur tire toute sa fraîcheur et sa beauté de sa racine, et qu'elle se fane aussitôt qu'elle en est détachée, de même une vertu, quelle qu'elle soit, perd

son éclat et meurt aussitôt qu'on la sépare de l'humilité.

L'humilité est encore, par rapport aux autres vertus, ce que la racine est par rapport à l'arbre. Sans la racine, l'arbre n'est qu'un tronc stérile; plus, au contraire, la racine est profonde, plus l'arbre élève ses branches vers le ciel, plus il se couvre de fleurs et de fruits. Ainsi, il n'y point de vertu sans l'humilité, et toute vertu qui n'est pas greffée sur cette racine, est un tronc stérile. Et plus l'humilité est profonde, plus les autres vertus sont nombreuses et fécondes. Donnez-moi une personne vraiment humble, elle sera charitable, patiente, chaste, modeste, obéissante. Charitable, parce que l'humilité inspire de l'estime pour les autres et porte à leur faire du bien; patiente, parce que l'humilité ne s'offusque de rien et souffre volontiers les mépris; chaste, modeste, parce que l'humilité regarde le corps comme l'esclave de l'âme; obéissante, parce que l'humilité incline à se soumettre à la volonté des autres toutes les fois que Dieu le permet.

Donc, mes sœurs, puisque cette vertu est si excellente, puisque notre divin maître nous engage si fortement à la pratiquer, puisque sans elle il nous est impossible d'élever d'une manière solide l'édifice de notre sanctification,

efforçons-nous de l'attirer en nous par d'instantes prières, et de la pratiquer au prix des plus grands sacrifices.

Soyez humbles, mes sœurs, dans vos pensées, par la connaissance intime de vous-mêmes ; humbles dans vos discours, par l'oubli de vous-mêmes. Ne dites de votre personnalité ni bien ni mal. Soyez humbles dans vos actions, ne faisant jamais rien pour vous attirer les louanges des hommes ; humbles dans vos manières, évitant tout ce qui sent la recherche et s'écarte de la simplicité ; humbles dans vos actions, préférant celles que Dieu seul voit à celles qui attirent les regards des hommes ; humbles dans vos habits et dans votre mise, évitant avec soin de vous faire esclaves de la mode et du monde ; humbles, en un mot, par l'esprit, par le cœur, par la conduite tout entière, afin de mériter d'être un jour exaltées dans le ciel. Ainsi soit-il.



DEVOIRS ENVERS SOI-MÊME

I. *Envers l'âme.*

Integer spiritus vester et corpus servetur.

Que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, se conservent sans tache.

(I Thess., v, 35.)

Mes Sœurs,

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre recommande aux fidèles de Thessalonique de se conserver dans la double intégrité de l'esprit et du corps. Trop souvent, en effet, nous sommes portés à oublier ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et cependant si, à titre de créatures, nous sommes liés vis-à-vis de Dieu; si, à titre d'êtres sociables, nous avons des obligations à l'égard des autres hommes, à titre d'êtres raisonnables nous avons des devoirs à remplir envers nous-mêmes. La raison et la foi sont ici d'accord. Ce n'est donc pas sans crime que nous pouvons nous montrer indifférents et peu soucieux à propos de ce que réclament de nous notre dignité et

nos intérêts personnels. Et s'il en est ainsi, mes sœurs, il nous importe donc de rechercher ce qu'il y a de plus indispensable dans les obligations qui nous sont imposées envers nous-mêmes. C'est l'objet des réflexions que nous allons faire.

Etre complexe, formé par la réunion de deux natures, la nature spirituelle et la nature corporelle, l'homme est lié par le devoir et envers son âme et envers son corps. Bornons-nous aujourd'hui à étudier ce que nous devons à cette âme.

Que devons-nous à notre âme? Nous lui devons tout ce qui est dans les exigences de sa nature. Or, qu'est-ce que l'âme? L'âme c'est la partie la plus noble de nous-même, presque tout nous-même, selon le langage de la philosophie, même païenne : *Homo ex animâ constat*, dit Cicéron. C'est une intelligence douée de raison, c'est mieux encore, c'est un esprit créé à l'image de Dieu. Retenons cette dernière définition qui est celle du catéchisme. Une image est susceptible de plus ou moins de perfection ; elle n'est parfaite que lorsqu'elle reproduit le type aussi exactement que possible. L'âme humaine participe à cette condition de toute image créée. Quoiqu'elle porte en elle-même la ressemblance divine, cependant cette ressemblance

est loin d'être parfaite au moment où nous apparaissons sur la scène de ce monde. Le péché originel a gâté l'œuvre de Dieu, et les traits divins n'apparaissent plus qu'à travers les plus déplorables cicatrices et les plus tristes souillures. Eh bien, notre devoir est de travailler, avec le secours d'en haut, à rendre à notre âme sa beauté première, et à l'amener, par degrés, à reproduire aussi fidèlement que possible les traits du modèle sur lequel elle a été formée.

Pour atteindre ce but, Dieu nous prête, sans doute, le secours de sa grâce ; et lorsque nous avons passé par le bain surnaturel du baptême, notre âme déjà est débarrassée de la tache originelle; il reste néanmoins en elle des traces de la blessure première, des tendances mauvaises qui constituent de réelles imperfections et la défigurent. L'intelligence est obscurcie, la volonté affaiblie et le cœur perverti. Notre grand devoir, dès lors, est de neutraliser ces penchants pervers en éclairant l'esprit, en fortifiant la volonté et en dirigeant la sensibilité.

I

Eclairer notre esprit, c'est la première partie de notre tâche. Cette faculté de notre âme doit être pour nous un phare capable de

nous diriger dans les sentiers ténébreux de la vie ; mais ce phare il est de notre devoir de le rendre lumineux. Et ce qui peut lui communiquer cette splendeur apte à nous conduire, c'est la vérité. Là seulement se trouve la vraie lumière, car le Christ, qui a dit : *Je suis la vérité*, a ajouté : *celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.*

Mais où trouverons-nous ce précieux trésor? serait-ce dans les sciences profanes? Sans doute, nous pouvons recueillir là quelques reflets de la vérité, mais le foyer de cette lumière merveilleuse ne se trouve que dans la science religieuse, c'est-à-dire dans la connaissance de Celui qui a dit : *Je suis la lumière du monde*, car c'est en lui que sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, et c'est lui qui éclaire tout homme venant en ce monde.

C'est donc dans la science sacrée, dans cette science qui nous fait connaître Dieu et les merveilles de grâces qu'il a opérées pour nous, qui nous fait connaître ce que nous sommes et ce que nous devons devenir, qui nous indique les devoirs que nous avons à remplir, les vertus à pratiquer, les écueils à éviter, la route à suivre pour assurer notre bonheur dans le temps et dans l'éternité ; en

un mot, c'est à cette science que nous devons demander la lumière pour notre esprit.

De là obligation pour nous de ne pas nous contenter de ces quelques vérités élémentaires que nous avons apprises sur les bancs du catéchisme, mais d'approfondir par la méditation et des études sérieuses l'ensemble des vérités dogmatiques et morales qui constituent la doctrine chrétienne. De là, pour ceux qui n'ont ni le temps ni les moyens de faire par eux-mêmes ce travail intellectuel, obligation de suivre avec une parfaite exactitude les enseignements que l'Eglise fait donner à tous ses enfants par l'organe de ses ministres.

Et, dès lors, combien sont coupables ceux qui s'imaginent en savoir toujours assez en fait de religion, et dédaignent de se livrer à cette étude, aussi intéressante que nécessaire ! Ah ! qu'il est à craindre que, privés de ce flambeau divin, ils ne fassent fausse route et n'aboutissent qu'aux ténèbres éternelles. Parce qu'ils auront repoussé la science, le Seigneur les repoussera au moment où, trop tard revenus de leurs erreurs, ils crieront miséricorde : *Quia tu repulisti scientiam, repellam te.* N'ayant pas voulu connaître Dieu, Dieu les méconnaîtra et rejettera leurs supplications tardives par ces terribles paroles : *Nescio vos*, je ne vous connais pas. Ah ! de grâce, mes

sœurs, épargnons-nous ce terrible malheur en cultivant la science sacrée, et en faisant souvent à Dieu cette prière de saint Augustin : *noverim te*, *noverim me*, faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même.

II

Nous devons ensuite fortifier notre volonté. La volonté, dans l'homme doué de toutes ses facultés, n'est autre autre chose que le pouvoir de se déterminer librement à faire ou à ne pas faire, à faire une chose plus tôt qu'une autre. Or, il est évident que cette puissance de notre être a besoin d'être dirigée. Le champ où elle peut s'exercer est vaste : il s'étend depuis l'extrême borne du mal jusqu'aux dernières limites du bien. Or, en présence de cet immense espace ouvert devant elle, elle est exposée à s'égarer, à prendre les sentiers qui conduisent aux abîmes. Il importe donc que nous fassions à son égard ce que fait le cavalier à l'égard de son coursier. Nous devons modérer son impétuosité, calmer ses emportements, diriger tous ses mouvements pour l'habituer peu à peu à ne se mouvoir que dans les limites du bien, et enfin à s'élever par degrés à ce qu'il y a de

plus parfait dans le bien lui-même. En d'autres termes, il faut la détourner du mal et la pousser au bien, selon ce précepte divin : *Declina à malo et fac bonum.* Une fois engagée dans la bonne voie, nous devons l'y maintenir par une vigilance ferme et par la pratique constante et croissante des vertus chrétiennes. C'est par là qu'elle se familiarisera avec l'ordre, avec le bien, et finira par y trouver sa paix et son bonheur.

Ce travail ne se fera pas sans effort. Pour le faire réussir, pour constituer notre volonté dans l'amour du bien, nous avons à lutter contre la pente qui la pousse au mal, contre l'entraînement des créatures ; mais la lutte et l'habitude de la résistance lui communiqueront une énergie et une patience à toute épreuve. L'énergie la fera triompher des obstacles qui se présenteront en face, et la patience lui apprendra à tourner les difficultés qu'il serait téméraire d'affronter. L'une donne le courage, l'autre la résignation ; toutes deux produisent des héroïsmes de vertu.

Voilà le devoir, mes sœurs, mais où en est l'accomplissement ? Ah ! qu'ils sont clairsemés, même parmi nous, ceux qui le remplissent rigoureusement ! Nous laissons notre volonté courir librement au gré de ses caprices, suivre la pente trop facile de ses inclinations mau-

vaises, reculer honteusement devant les plus légers obstacles qui se rencontrent sur la route du bien. Ah ! pourquoi oublions-nous si facilement l'unique fin pour laquelle nous sommes en ce monde ? Rappelons-nous que Dieu ne nous a créés que pour soutenir les combats de la vertu ; que notre perfection morale sera en raison directe de la violence que nous nous serons imposée, selon cette parole de l'Imitation : *Tantùm proficies quantùm tibi vim intuleris.*

III

Mais tout en nous étudiant à fortifier notre volonté par les habitudes vertueuses, nous ne devons pas négliger de diriger notre sensibilité, c'est-à-dire les sentiments de notre cœur.

Dieu a créé l'homme sensible, comme il l'a fait intelligent et libre. Quelques moralistes, ne voyant que l'exagération de cette faculté, ont cru que l'homme sage devait chercher à la détruire. Loin de nous un pareil système ! La sensibilité nous a été donnée pour être le principe de nos plus douces jouissances. Nous ne devons donc pas vouloir l'anéantir. Il est vrai que, comme la volonté, elle peut parfois s'égarer, et devenir pour nous une source

féconde d'ennuis et de peines de tout genre ; mais il nous est facile de la régler, de réprimer ses écarts et de lui tracer une route sûre ; et alors elle est la source des plus douces émotions, le stimulant de la vertu, et la première récompense du devoir accompli.

En soi, les passions, qui ne sont autres que nos penchants, sont plutôt bonnes que mauvaises ; elles ne se pervertissent que si elles sont mal dirigées. L'amour, par exemple, qui est la première des passions, et presque la seule, s'il reçoit une bonne direction, s'élève bientôt à l'héroïsme du dévouement et du sacrifice, mais si on lui lâche la bride, il parviendra d'un bond aux dernières limites de la haine, de l'égoïsme, ou bien il roulera dans les fanges de la brutalité. Il en est de même de toutes les autres. Retenues dans de justes bornes, elles sont un stimulant efficace au bien ; livrées à elles-mêmes, à leur fougue, elles entraînent fatalement au mal. Si au lieu d'obéir elles commandent, elles portent le trouble et le désordre dans l'âme ; si elles sont soumises, elles deviennent le principe des actions les plus héroïques et la source du bonheur le plus parfait que l'homme puisse goûter ici-bas.

Et maintenant, mes sœurs, interrogeons-nous de nouveau et demandons-nous sérieusement si nous travaillons à développer en

nous les bons penchants, et à réprimer ceux qui tendent à se pervertir ; si nous avons assez de courage pour mettre un frein aux passions perverses et pour stimuler les inclinations généreuses. Et cependant il y va de nos plus chers intérêts, car il est écrit que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui l'obtiennent : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.*

Priez Dieu, mes sœurs, de vous donner pour votre âme cette sollicitude qui veillera sans cesse à éclairer son intelligence, à fortifier sa volonté, à diriger sa sensibilité, et par là à la rendre digne de Celui qui l'a créée et qui veut être un jour sa récompense. Ainsi soit-il.

2° *Envers le corps.*

An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti... et non estis vestri ?

Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit... et que vous n'êtes pas à vous-mêmes ?

(I Cor., VI, 19.)

Mes Sœurs,

Dans une précédente instruction nous avons dit qu'en notre qualité d'êtres raisonnables nous avons des devoirs à remplir envers nous-

mêmes, que ces devoirs nous lient et envers notre âme et envers notre corps. Notre âme, image de Dieu dénaturée par le péché originel, mais restaurée par le baptême, nous devons nous efforcer de la rendre aussi ressemblante que possible au type divin sur lequel elle a été formée. Trois moyens sont surtout efficaces pour atteindre ce but : éclairer l'intelligence, fortifier la volonté et diriger la sensibilité. Ce sont là les devoirs que nous avons à remplir envers notre âme. Je désire aujourd'hui appeler votre attention sur les obligations qui nous lient à l'égard de notre corps.

I

Il semble, mes sœurs, que nous pourrions nous dispenser de rappeler à notre esprit ce que nous devons à cette partie de nous-mêmes ; car en voyant la constante sollicitude dont nous l'environnons, il ne paraît pas possible de douter un seul instant de notre parfaite exactitude à remplir tous les devoirs qui nous enchaînent à elle. Que ne faisons-nous pas, en effet, pour notre corps ? Quelles attentions n'avons-nous pas pour lui ? Quels sacrifices nous coûtent dès qu'il est question de lui ? En vérité, nous sommes on ne peut plus

dévoués à ses intérêts. Mais ce zèle est-il selon la sagesse ? N'est-il pas trop souvent aveugle ? L'amour que nous avons pour notre corps ne va-t-il pas quelquefois jusqu'à compromettre les intérêts de notre âme ? C'est ce qui ressortira des réflexions que nous allons faire.

Le corps n'étant que matière, n'est que la partie secondaire de notre être, l'âme en étant la partie principale. C'est pourquoi on a défini l'homme : une intelligence servie par des organes, ou, selon saint Augustin après Platon : Une âme se servant d'un corps : *homo est anima corpore utens.* Or, si l'âme est servie par les organes, elle doit donc être la maîtresse, et les organes doivent être les esclaves. Cette idée trace et fixe les droits et les devoirs de ces deux substances qui constituent l'être humain. Le corps n'étant donc par nature que le serviteur de l'âme, ne doit pas prétendre au commandement ; n'étant que la partie secondaire de nous-même, il ne doit pas revendiquer nos premiers soins, encore moins les absorber tous. Il est néanmoins l'instrument de l'âme, et à ce titre il mérite qu'on fasse attention à lui. Permettez-moi, mes sœurs, de donner à cette doctrine quelques développements.

Si l'homme ne fût point déchu de sa première grandeur, une parfaite harmonie régne-

rait constamment entre toutes les parties constitutives de l'être humain. L'âme tiendrait en paix et sans peine le sceptre du commandement. Son autorité ne lui serait point contestée et ses ordres seraient fidèlement remplis ; mais la chute originelle a détruit cette admirable harmonie ; elle a jeté le désordre dans tout notre être. Il en est résulté un état permanent de révolte du corps contre l'âme. Les sens méconnaissent la suprématie de l'esprit et s'insurgent contre lui ; ils voudraient régner en maîtres, et soumettre tout à leurs caprices et à leurs convoitises. C'est de ce triste état de choses dont parle saint Paul lorsqu'il dit : Je trouve deux hommes en moi, car je ne fais pas le bien que je veux, et le mal que je ne veux pas, je le fais : *Non enim quod volo bonum, hoc facio, sed quod nolo malum, hoc ago.* Je trouve en moi la loi de mes membres qui contredit à la loi de mon esprit et m'assujetit au joug du péché. O homme malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Louis XIV, entendant ce langage attristé du grand apôtre, s'écriait : Je connais bien ces deux hommes !

Nous aussi, mes sœurs, nous connaissons ces deux hommes; nous les avons mille fois rencontrés en nous. L'un voulait le bien, et

l'autre voulait le mal, et trop souvent sa volonté prévalait. Les sens triomphaient de l'esprit ; l'âme se pliait aux exigences du corps.

Eh bien, mes sœurs, c'est contre cette destruction de l'ordre, contre cet effroyable renversement des choses que nous devons tourner tous nos efforts. Tenir les sens dans la ligne du devoir, les forcer à la soumission, régler leurs désirs, modérer leur activité, imposer un frein à leurs caprices, c'est le premier devoir que nous avons à remplir envers notre corps. Notre âme est reine, il ne faut pas qu'elle devienne esclave. Quelle ignominie, quelle honte si, par lâcheté, par oubli de notre dignité, cette image de Dieu, si belle, si majestueuse quand elle porte au front la couronne royale, était ignoblement attachée au char de nos sens réprouvés, dépouillée de son manteau royal, privée de son diadème et de son sceptre, revêtue des dégoûtants oripeaux du sensualisme, obéissant comme une vile esclave aux grossiers appétits du corps en se vautrant dans la fange et la boue, elle qui était faite pour les splendeurs du trône ! Ah ! mes sœurs, ne laissons pas cette flétrissure s'imprimer à notre front d'homme et de chrétien. Réprimons sans pitié toutes les rébellions de nos sens, et forçons-les à se tenir au rang que Dieu leur a marqué. C'est, du reste, leurs in-

térêts que nous sauvegardons en agissant ainsi. Nos sens sont des aveugles qui courent aux tortures en se portant avec impétuosité aux plaisirs ; ils vont au précipice en croyant aller à la vie. Il n'est aucune d'entre vous, mes sœurs, qui, plus ou moins, n'ait déja fait cette expérience. Quand vous avez faibli devant l'exigence de vos sens, le châtiment ne s'est pas fait attendre. Le malaise, les souffrances, la maladie peut-être, ont payé les excès du plaisir. Et si vous avez été assez heureuse pour ne pas subir les exigences des sens, si votre corps a trouvé dans sa soumission aux lois de l'esprit la santé, la force, la beauté, soyez-en fières, bénissez-en le Seigneur, et soyez invincibles dans la résolution de vivre toujours de même. Que l'expérience des autres vous rende sages. Voyez ces jeunes personnes au teint pâle, à l'œil terne, aux lèvres décolorées, au front incapable de rougir, aux joues humiliées par des rides précoces ! Qui a flétri ces jeunes fleurs avant le temps? Qui a accumulé tant de ruines sur ces existences de vingt ans? Ah ! mes sœurs, je ne veux me constituer le juge de personne, mais, neuf fois sur dix, l'auteur de ce mal, c'est le sens réprouvé qui a voulu commander à la place de l'âme.

Guerre donc aux sens, guerre sans trêve ni

merci. Toutefois, comme ils sont les instruments de l'âme, nous leur devons quelques égards. Il serait injuste de méconnaître leurs droits, et de n'exiger d'eux que des devoirs.

II

Comme partie constitutive de l'être humain, le corps est susceptible, aussi bien que l'âme, de perfectionnement. Il n'a point en naissant tous les développements, toute la force, toute la vie même dont il est capable. Notre devoir est de les lui donner. Le tenir dans un état d'étiolement, de débilitation, qui en ferait un cadavre ambulant, serait une injustice, une violation de ses droits. Et cet acte ne serait excusable que s'il était commandé par un but moral, toujours supérieur aux intérêts corporels.

La santé, la force, d'agréables proportions dans les formes sont les premiers des biens temporels, il ne faut donc pas en faire trop facilement le sacrifice. Il y aurait à cela double perte, perte de ces avantages corporels qui, quoique périssables, ne sont point à dédaigner, puisqu'ils sont une des premières conditions du bien-être et un don de Dieu, et ensuite, perte des biens moraux dont ils

sont ordinairement aussi une condition, car il est presque toujours vrai de dire que dans un corps sain se trouve une âme saine : *Mens sana in corpore sano.* Cependant, il faudrait bien se garder de donner trop de soins à notre corps, car nous ne tarderions pas à le voir se révolter contre l'âme, d'après ces paroles de l'Ecriture : Trop engraissé, trop alourdi, il devient récalcitrant : *Impinguatus, incrassatus recalcitrat.*

Comme siège et demeure de l'âme, comme temple du Saint-Esprit, comme tabernacle où repose souvent le Dieu de l'Eucharistie ,notre corps doit être de notre part l'objet d'un grand respect. Par conséquent nous devons éviter tout ce qui peut le souiller, et le dégrader. De plus nous devons travailler par des soins convenables de propreté, par une mise décente, par un maintien modeste, par un exercice modéré, par une nourriture frugale mais suffisante, à le rendre digne des hôtes qu'il a l'honneur de recevoir.

Mais ici, mes sœurs, vous avez à craindre un abus dans lequel tombent un trop grand nombre de personnes de votre âge. Elles font de leur corps une idole qu'elles environnent de soins exagérés, qu'elles parent outre mesure,qu'elles chargent de soie et d'or, et à laquelle elles sacrifient leur innocence et leur

honneur. De grâce, mes sœurs, gardez-vous de cette idolâtrie ; elle est la pire de toutes, parce qu'elle se cache sous les voiles de nécessité de position, de convenances sociales, d'exigences de famille, et que sais-je encore. Souvenez-vous que tout ce luxe dans la mise, toutes ces superfluités dans les vêtements sont un aliment pour la vanité, un piège pour l'innocence, un danger pour la vertu, et qu'un jour tout cela deviendra un aliment aux flammes terribles qui s'attacheront à l'idole et la tortureront éternellement.

Enfin nous devons à notre corps tout ce qui est nécessaire à la conservation de la santé et de la vie. Sans doute, vivre pour vivre n'est ni un devoir, ni le but de la vie ; mais la vie corporelle étant une condition de la vie morale, pour avoir celle-ci, il faut nécessairement conserver celle-là. Du reste, la vie n'est pas une chose dont nous puissions disposer à notre gré ; nous n'en sommes pas les maîtres, mais les simples dépositaires. Nous devons attendre pour la quitter que Celui qui nous l'a donnée nous la redemande. S'en débarrasser avant l'heure, c'est empiéter sur le domaine et les droits de Dieu, c'est renoncer à faire son devoir. La sphère où nous devons agir est le monde présent. La vie est la condition nécessaire de l'accomplissement de la

loi qui nous a été donnée ; donc, s'il nous est ordonné d'observer la loi, il nous est ordonné de vivre autant que cela dépend de nous. Nous ne pouvons donc en aucune manière compromettre notre vie, sans nous soustraire à la loi. Nous devons donc vivre pour faire notre devoir; et dire : je ne veux pas vivre plus longtemps, c'est dire : je ne veux plus faire mon devoir, il y a assez longtemps que je le fais. Vous comprenez, mes sœurs, tout ce qu'il y a de peu chrétien dans cette manière de raisonner. Je sais bien que vous n'en êtes pas là, mais la lassitude de la vie pourra un jour torturer votre âme, comme toute autre tentation. Il est donc bon de vous prévenir contre cet écueil. Faites votre devoir, obéissez à la loi de Dieu tant qu'il plaira au Créateur de vous laisser sur cette terre, où il vous a placées comme en un lieu où il met à l'épreuve votre fidélité et votre constance. Soyez donc fidèles à votre corps, c'est permis ; mais soyez surtout fidèles à votre âme, c'est votre grand devoir; et par là vous serez fidèles à Dieu, qui sera fidèle à sa parole en vous récompensant par les splendeurs de sa gloire. Ainsi soit-il.



LA MODESTIE

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. Dominus prope est.

Que votre modestie soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche.

(Philip., IV.)

Mes Sœurs,

Il est une vertu qui fait le plus bel ornement et la plus riche parure d'une jeune personne ; c'est la modestie. Aux yeux de Dieu, c'est la vertu par excellence, et aux yeux du monde, aucune autre ne lui est comparable. Elle jouit de l'estime de tous les gens honnêtes. Les personnes même qui la possèdent le moins en connaissent si bien le prix qu'elles font des efforts pour en avoir au moins les apparences. Je veux aujourd'hui en faire le sujet de cet entretien. Je vous parlerai de sa nature, de son excellence, de sa nécessité, et nous terminerons en disant en quoi vous devez surtout pratiquer cette vertu.

I

Qu'est-ce que la modestie ? — La modestie est une vertu qui compose tous les sens extérieurs et toutes les facultés intérieures d'une personne, de telle sorte qu'il n'y ait rien en elle qui puisse blesser les regards du prochain.

Elle est une loi de convenance, un sentiment de délicatesse qui règle notre maintien, c'est-à-dire notre visage, notre voix, nos paroles, nos démarches, nos mouvements et nos gestes, de telle sorte, dit saint Ambroise, que tout en nous plaise à Dieu, nous honore, et édifie le prochain : *Sic ornet, ut proximum ædificet.*

Mais il ne suffit pas que cette vertu soumette à ses lois les yeux, les oreilles, la parole, le visage, les pieds, les mains, le maintien, les mouvements, la marche ; elle doit régner aussi sur l'âme, l'intelligence, la volonté, l'esprit et le cœur. D'où il suit qu'il y a deux sortes de modestie : la modestie extérieure et la modestie intérieure. La modestie purement extérieure ne suffit pas, elle serait une hypocrisie ; la modestie intérieure seule ne suffit pas non plus ; il faut que l'une accom-

pagne l'autre. Il suit de là, dit saint Bernard, que la modestie doit gouverner le corps et l'âme. Elle gouverne l'âme par la vigilance qu'elle exerce sur les sens intérieurs tels que l'imagination, l'esprit, le cœur et les divers sentiments. — Elle dirige le corps en modérant les sens extérieurs, dit saint Bernard. Elle empêche le front de s'enorgueillir, elle règle le visage, enchaîne les regards, arrête les trop grands éclats de rire, modère la langue, met un frein à la bouche, calme la colère et ordonne la démarche. Cela étant, vous comprenez quelle doit être l'excellence de cette vertu.

II

La modestie est si excellente et si précieuse, surtout dans les femmes et la jeunesse, qu'elle s'attire les louanges, le respect et l'affection de tous les hommes. Plusieurs pères de l'Eglise l'appellent la pourpre des vertus ; saint Bernard ne craint pas de dire qu'elle est la perle des mœurs, la sœur de la continence, la lampe de l'âme chaste. Aussi rend-on une espèce de culte aux personnes vraiment modestes. La modestie est la plus belle fleur de l'âme et du corps. C'est la rose et le lis réunis ensemble.

« Parez-vous, dit un auteur aux jeunes personnes, parez-vous des choses les plus belles, les plus riches, les plus précieuses ; chargez-vous d'or et de pierreries, de fleurs et de parfums ; donnez-vous toute la grâce et tous les attraits que vous voudrez ; si vous n'avez pas cette vertu répandue sur votre physionomie, dans tout votre maintien, vous n'obtiendrez jamais de véritable estime ni de véritable affection. Mais si vous avez ce prestige, ce charme, cette puissance de la vertu suprême, n'auriez-vous d'ailleurs ni beauté, ni richesse, ni éclat, vous plairez et vous gagnerez ce que rien ne peut égaler en ce monde, ce que rien ne peut remplacer, le respect, et le respect porté jusqu'à la vénération. » Aussi rien de plus nécessaire que cette vertu.

III

Elle nous est imposée, 1° par la présence de Dieu. La modestie doit nous suivre partout et toujours, puisque partout et toujours nous sommes en la présence de Dieu. Cette pensée, que nous sommes constamment devant une si haute majesté, doit nous obliger à composer tout de suite nos pensées, nos désirs, nos affections, notre imagination,

notre mémoire...A plus forte raison, cette pensée que Dieu nous voit doit régler notre extérieur et par conséquent proscrire toute légèreté, toute privauté inconvenante, toute parole trop libre, toute action tant soit peu répréhensible.

Cette pensée : *Dieu me voit*, *Dominus prope est*, tenait saint François de Sales dans une telle modestie, qu'un œil indiscret le voyant dans ces moments où l'homme, se croyant seul, se permet des postures plus commodes, l'aurait trouvé toujours observateur exact de la plus austère décence.

2° Par l'édification du prochain. Nous devons tous édifier : *Mandavit unicuique de proximo suo*. Or, c'est surtout par la modestie que nous pouvons travailler à cette œuvre importante. Tous ne peuvent pas prêcher, mais tous peuvent édifier par la modestie. C'est ce qu'ont fait saint Bernardin de Sienne, saint Louis de Gonzague, et surtout saint François d'Assise, qui n'avait qu'à marcher dans les rues pour porter le monde à Dieu. « Allons, prêcher, dit-il un jour à un Frère, » et là-dessus il sortit ; et après avoir fait un tour par la ville, il s'en retourna à son monastère. « Mais, mon père, lui dit son compagnon, ne prêchons-nous donc point ?— C'est déjà fait, répondit le saint. » Ils avaient prêché par la modestie religieuse avec laquelle

ils marchaient. Et cette prédication muette d'un extérieur humble et mortifié produit souvent plus d'effet que les sermons les plus éloquents et les plus sublimes.

3° Par notre propre intérêt. Il y a entre l'intérieur et l'extérieur des rapports si intimes que l'un fait connaître l'autre : *Ex visu cognoscitur vir*. La sagesse de l'homme éclate sur son visage, dit l'Ecclésiaste : *Sapientia hominis lucet invultu ejus*. Par l'attitude du corps, ajoute Hugues de Saint-Victor, on connaît l'état de l'âme ; les mouvements du corps sont donc en quelque sorte la voix qui manifeste les pensées et les affections de l'homme. Il est, dès lors, de notre intérêt que notre extérieur par le favorablement de notre intérieur ; il nous importe qu'en voyant notre maintien, en entendant notre discours, on puisse avoir une idée avantageuse des pensées qui nous dominent, des sentiments qui nous dirigent. — Il est difficile, dit-on, de plaire à tout le monde ; ce privilège, mes sœurs, est réservé à la personne modeste. Elle charme tous les yeux et captive tous les cœurs. Sa vue seule fait du bien, ses manières simples et aimables plaisent, sa conversation est douce, sans contestation, elle est réservée dans ses jugements, elle ne blesse personne, elle ne tient pas à faire prévaloir son avis.

Mais ce qu'il y a de plus avantageux, c'est que la modestie plaît surtout à Dieu, puisqu'elle est le chemin de la perfection. Pour parvenir à la perfection, il faut franchir trois degrés : expier ses péchés, se former aux vertus, s'unir à Dieu. Par la modestie on s'élève à ces sommets. — Elle expie, parce qu'elle est une mortification universelle dans tous les sens, intérieurs et extérieurs... Cette mortification convient à toutes sortes de personnes... à tous les temps... à tous les lieux... mortification sans danger d'exagération ... mortification sanctifiante, façonnant l'âme à la grande loi de l'abnégation.

Par la modestie on s'élève à toutes les vertus : *Finis modestiæ timor Domini, divitiæ et gloria et vita.* Les fruits de la modestie sont la crainte du Seigneur, les richesses, la gloire et la vie. Par la modestie on s'unit à Dieu : moins on s'occupe du dehors, plus on a de facilité pour s'occuper de Dieu au dedans ; c'est alors qu'on le goûte, qu'on se remplit de lui, qu'on vit en lui. C'est pour cette raison que les anciens Pères du désert disaient que celui qui veut acquérir la perfection, conserver la pureté du cœur et demeurer dans le recueillement de l'esprit doit être aveugle, sourd et muet ; c'est-à-dire qu'il doit voir les choses du monde comme s'il ne les voyait pas, les

entendre comme s'il ne les entendait pas, et ne pas plus en parler que s'il était muet.

Puisque tels sont les avantages de la modestie, voyons, en terminant, en quoi il faut la pratiquer. 1° Dans vos paroles. C'est un sot orgueil que celui qui nous porte à vanter le bien que nous faisons, les qualités et les avantages que nous croyons posséder. Ce vice nous fait mendier les éloges et les louanges de ceux qui nous entourent, il nous donne ces airs de hauteur, ce ton de suffisance qui voudrait tout dominer et tout soumettre à son opinion, et qui, au lieu de nous faire aimer, nous fait haïr et mépriser. N'oublions pas que plus nous sommes au-dessus des autres par la naissance, par l'éducation, par la fortune, par les talents, plus nous devons être doux, affables, modestes et prévenants. Cachez donc, autant que vous le pourrez, le bien de votre maison, vos succès ; votre grande modestie mettra toutes vos bonnes qualités au grand jour.

2° Soyez modeste dans votre mise ; habillez-vous selon votre condition. C'est surtout à la jeunesse qu'il convient de ne rien demander à l'artifice, à l'affectation. Essayez de parer une fleur ; ajoutez des rubans à ses feuilles, des parfums à celui qu'elle exhale, et vous gâterez tout. La fleur et la jeunesse ne sont

belles que parce qu'elles sont elles-mêmes, et rien de plus. Leur mérite est tout entier dans leur éclat, leur fraîcheur, leur vérité. Et cependant il y a des jeunes filles, il y en a même beaucoup qui, cédant à une coquetterie mal comprise, croient se rendre plus précieuses en surchargeant leur personne de vêtements élégants, de bijoux éclatants, de parures empruntées. Elle ne savent pas combien elles se trompent. Que ne peuvent-elles voir ce qu'elles gagneraient à cette simplicité de bon goût qui sied si bien à la fraîcheur des jeunes années (1)!

Jamais rien d'affecté, jamais rien de prétentieux, soyez toujours naturelles dans votre maintien, conservant les règles de la modestie chrétienne et de cette décence qui convient à toute personne bien élevée, mais surtout à une Enfant de Marie.

Que votre démarche ne soit ni trop précipitée ni trop lente, mais qu'on y remarque un religieux mélange de modestie et de dignité. Composez en tous lieux votre extérieur avec une noble décence. Aimez le recueillement et le silence ; soyez toujours prêtes à écouter plutôt qu'à parler, et ne parlez jamais sans réflexion, ni d'une voix bruyante et d'un ton de dispute ; mais dites modestement et

(1) Charles Alozen.

avec douceur, avec réserve et sans dissimulation, ce qui vous paraît vrai et bon.

Soyez modestes dans vos regards. C'est par les yeux que nous arrivent les impressions les plus dangereuses. Ne les promenez donc pas à l'aventure, de peur d'apercevoir quelque objet qui ternisse la pureté de votre cœur.

Quand il n'y aurait aucun danger, la modestie d'une vraie chrétienne exige que, soit que vous vous reposiez, soit que vous marchiez, vous vous accoutumiez à maintenir vos regards dans les bornes de la bienséance, et dans l'éloignement de toute curiosité.

Il est dit que le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV et élève de Fénelon, était si pieux et si modeste pendant la sainte messe, qu'il édifiait et touchait tout le monde. De nombreuses personnes allaient jusqu'à dire que sa piété et sa modestie avaient converti plus de monde à la cour que l'éloquence de Bourdaloue.

Plusieurs protestants témoins de sa piété dans une procession du très saint Sacrement se convertirent.

O mes sœurs, que la modestie est aimable et précieuse ! Pratiquez cette vertu qui fut chère à Marie. Comme elle vous serez pures, agréables à Dieu, et vous mériterez le ciel. Amen.

LA CHASTETÉ

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.

(MATTH., V, 8.)

Mes Sœurs,

Il est raconté dans la Vie des Pères du désert qu'un saint solitaire, ravi en extase, aperçut un jour Satan, la couronne sur la tête, le sceptre dans les mains, assis comme un roi sur un trône, environné de nombreux esprits infernaux. Tout à coup un démon apparaît, s'approche du trône, adore Satan et lui rend compte de sa gestion. J'arrive, dit-il, d'une région lointaine, où j'ai armé les hommes contre les hommes ; une guerre cruelle a éclaté, des villes entières ont été détruites et des flots de sang ont inondé le champ de bataille. — Combien de temps as-tu mis à ce travail ? demanda Satan. — Un mois, dit le démon. Et Satan le fit torturer parce qu'il avait employé trop de temps à faire si peu de chose.

Un autre démon s'approcha du trône, adora

son maître et lui raconta ce qu'il avait fait : Je viens de l'océan où j'ai soulevé de violentes tempêtes, et de nombreux vaisseaux ont été engloutis sous les flots. — Combien de temps as-tu sacrifié à ce travail ? — Six jours, dit le démon. Et Satan le fit torturer parce qu'il avait sacrifié trop de temps à faire si peu de chose.

Un troisième démon s'avançant jusqu'au pied du trône, adora Satan qui lui demanda d'où il venait. Je viens du désert, où j'ai poursuivi sans relâche un solitaire par des images impures et les attraits les plus séduisants de la volupté, et je l'ai saisi dans mes pièges. — Combien de temps as-tu sacrifié à ce travail? demanda Satan. — Quarante ans, répondit le démon. Aussitôt Satan descendit de son trône, déposa une couronne sur le front de ce séducteur, et un long cri de victoire retentit à toutes les extrémités de l'enfer.

Pourquoi donc ces tressaillements au fond de l'éternel abîme lorsque le tentateur a vaincu une âme chaste ? Ah ! c'est que la chasteté qui porte dans l'âme pure la ressemblance divine, est la vertu que le prince des ténèbres redoute le plus. A ses yeux, un démon n'a jamais perdu son temps, eût-il d'ailleurs employé plusieurs années entières à séduire une âme, quand il est parvenu à lui ravir la plus aimable des ver-

tus. Elle a donc une grande valeur, la chasteté, qui exhale un parfum plus suave que tous les parfums de l'Eden. Essayons de parler aujourd'hui de son excellence et des moyens de la conserver.

I

Son excellence est prouvée par la conduite de Jésus-Christ, par la sainte Ecriture, et par les effets qu'elle produit :

1° Jésus-Christ, que saint Léon appelle le Fils de la Virginité, parce que le sein où il a été éternellement engendré est la divinité de son Père, et celui où il a été formé dans la plénitude des temps est la virginité de sa mère, a constamment vécu dans la virginité et il est mort dans la virginité. Durant toute sa vie il a eu une prédilection extraordinaire pour cette vertu. Aussi, autour de lui, tout est vierge, dit le père Valuy. Sa mère est vierge, avant, pendant et après l'enfantement. C'est parce qu'elle était pure comme la source qui jaillit du fond de la solitude, que le Verbe éternel la choisit pour en faire son tabernacle. *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo.* Son père nourricier est vierge. C'est pour cela que Joseph après Marie eut la plus large part dans les affec-

tions de l'Enfant Dieu et dans ses divines caresses. L'évangéliste saint Jean est vierge, et à cause de cette vertu, il fut honoré de la prédilection du Sauveur ; dans la dernière scène, il reposa sa tête sur le cœur de Jésus ; les secrets de l'avenir lui furent révélés, et Jésus, mourant, le chargea du soin de la Vierge mère.

Jésus souffre que ses disciples conservent quelques restes de leurs défauts ; il permet le reniement de saint Pierre, la trahison de Judas, l'ambition des enfants de Zébédée ; mais il ne veut pas qu'un seul d'entre eux se souille par la moindre impureté ; il ne permet pas même qu'ils en soient soupçonnés.

Pour remplir auprès de lui les ministères les plus importants, il ne veut que des anges. C'est un ange qui annonça à Marie le consolant mystère de son incarnation ; ce sont des anges qui saluent de leurs chants mélodieux le Sauveur au berceau ; des anges qui le servent au désert ; des anges qui le fortifient dans son agonie ; des anges qui défendent son tombeau ; des anges qui lui font cortège dans son ascension ; des anges qui le précéderont quand il reviendra juger le monde. C'est dire que le Sauveur ne veut autour de lui que des âmes pures, que des âmes angéliques.

2° Par la sainte Ecriture. Les livres sacrés

nous apprennent que saint Jean, lors de la vision de Pathmos, aperçut dans le ciel une foule innombrable d'élus marchant à la suite de l'Agneau sur les collines éternelles. Et ces élus étaient revêtus d'une robe blanche, et ils chantaient sur des harpes d'or un cantique nouveau, et l'apôtre ayant demandé quelle était cette belle et nombreuse phalange, il lui fut répondu : Ce sont les âmes qui n'ont point contracté les souillures de la chair : *Et hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati.* Aussi entendez-vous cette parole de l'Esprit saint : « Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est radieuse la génération des âmes chastes ! Elle est tout à la fois immortelle devant Dieu et noble devant les hommes. » Fixez un regard sur le trône du Tout-Puissant, et voyez quelles sont les âmes qui lui plaisent davantage et ravissent son cœur ; ce sont les âmes chastes. Celui qui chérit la pureté aura le roi pour ami, dit le sage : *Qui amat cordis munditiam habebit amicum regem.*

3° Par ses effets : 1° Elle replace l'homme, autant que cela est possible, dans l'état où il fut créé, en lui rendant la pureté dont il était orné au paradis terrestre. La chasteté rétablit l'ordre détruit par le péché : elle rend à l'esprit la souveraineté que lui a ravie la chair. Elle redonne l'empire à l'âme et force à l'obéissance

les sens révoltés. Aussi cette âme pure emporte-t-elle avec elle son corps vers le ciel, sans que le poids de ce corps mortel puisse entraver sa marche. 2° Elle rend l'homme semblable à l'ange : *Castitas angelos facit*, dit saint Bernard. Comment cela ? Le voici : être enchaîné à la chair, surtout à une chair corrompue, révoltée, et vivre non selon les désirs de la chair, mais selon la loi de l'esprit, ce n'est pas vivre en homme, mais en ange.

La chasteté fait quelque chose de plus parfait, elle nous donne une sorte de prééminence sur ces esprits bienheureux. Que les anges soient chastes, où est la merveille ? N'ayant point de corps, ils ne sont pas exposés aux orages de la concupiscence, ils sont inaccessibles à tous les genres de séduction qui assiègent nos sens, et ils sont forcément chastes, mais l'homme pur l'est par la force de sa volonté. Or, je vous le demande, n'est-il pas plus beau, plus méritoire d'acquérir la gloire des anges à force de victoires, comme font les vierges, que de la posséder sans qu'elle ait rien coûté, comme il arrive aux anges ? Il n'y a que du bonheur à être ange, dit le père Chaignon, il y a une admirable vertu à être vierge. Ce qui est pour l'un privilège de nature, est pour l'autre le fruit des plus courageux efforts.

La chasteté ne nous rend pas seulement

semblables aux anges ; elle nous élève jusqu'à Dieu et nous donne aussi un caractère de ressemblance avec lui : *Incorruptio facit esse proximum Deo.*

4° Oui, les âmes chastes, dit saint Cyprien, sont les images vivantes de Dieu sur la terre, parce que plus une âme est détachée de son corps, plus elle s'attache à Dieu ; et comme Dieu est tout esprit, celui qui s'attache à lui devient un même esprit avec lui, dit l'apôtre : *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.* Et par un heureux retour, Dieu s'attache aussi à l'âme chaste.

Comment raconter l'intimité suave qui unit l'âme chaste à son Dieu ? Viens, lui dit le Seigneur, toi qui es blanche comme la colombe: *Veni, columba mea.* Viens dans le secret de ma demeure où sont renfermées loin de tout regard profane, mes grâces de choix et de prédilection : *Veni in foraminibus petræ.* Viens, je te mettrai l'anneau de l'alliance, *et sponsabo te.* Je te revêtirai de gloire et je te couronnerai d'honneur : *Veni, coronaberis,* et alors Dieu se déverse pour ainsi dire tout entier dans cette âme sans tache ; il l'éclaire, il l'inonde de délices, il la comble de bienfaits, et ce sont des communications ineffables, c'est la paix, c'est la joie, c'est comme la vision et le bonheur du Thabor.

De là ce concert d'éloges donnés par les saints docteurs à la chasteté chrétienne. Ils l'appellent la fleur de la religion, la richesse de l'Eglise, l'honneur de la nature humaine, le caractère qui consacre la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. Avec elle, la conscience est en paix, l'esprit est éclairé, la sérénité brille sur le visage, la joie est dans l'âme, la mort est tranquille, l'éternité bienheureuse est assurée. (Chaignon.) Mais comment conserver une vertu si excellente ? Le voici :

II

La chasteté est un trésor bien précieux, tout le monde en convient. Mais nous le portons dans des vases bien fragiles. *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus.* Que de précautions, que de mesures ne devez-vous pas prendre pour ne pas le laisser se briser entre vos mains ! Pour éviter sûrement les surprises de l'ennemi, obéissez au précepte divin de la vigilance, si souvent répété dans l'Evangile : *Vigilate.* Veillez sur vos sens extérieurs, qui sont comme les portes et les fenêtres par lesquelles l'esprit tentateur pénètre dans vos âmes et leur donne la mort. *Ascendit mors per fenestras.* Ce qui doit vous tenir dans de conti-

nuelles alarmes, c'est que la concupiscence n'est pas éteinte dans les cœurs même les plus vertueux, elle n'est, pour ainsi dire, qu'assoupie : pour la réveiller, il ne faut qu'une parole, qu'un geste, qu'un regard. Job l'avait compris ; aussi eut-il soin de faire un pacte avec ses yeux, dans la crainte que la vue de quelque objet séduisant ne vînt mettre le trouble dans son âme et ne lui ravît le trésor de l'innocence. Et vous dont la vertu est chancelante, vous portez imprudemment vos regards sur les objets les plus dangereux? Veillez sur vos oreilles. Ne prenez aucune part aux discours licencieux, aux conversations libres, aux chansons lascives que vous pourrez entendre dans certaines compagnies où, hélas! la chasteté reçoit trop souvent de mortelles atteintes. *Vigilate.*

Veillez encore sur vos sens intérieurs : sur votre imagination si souvent surprise au milieu de mille fantômes obscènes qui la préoccupent et l'entraînent, et dont les rêveries sont si funestes à l'innocence. *Vigilate.*

Veillez sur votre esprit si prompt à concevoir de mauvaises pensées et si lent à les repousser. Veillez enfin sur votre cœur, pour réprimer à temps des affections trop naturelles, des amitiés trop sensibles, des attachements trop humains. *Vigilate.*

Faites plus : fuyez tout ce qui est capable de vous pervertir, comme sont les spectacles, les danses, les assemblées dangereuses, la lecture des mauvais livres, des feuilletons, les liaisons, les entretiens des personnes de sexe différent; en un mot, tout ce qui est capable de ternir l'éclat de la belle chasteté. S'il est des vertus qui attaquent l'ennemi de front, comme la force et le zèle, il en est aussi qui ne peuvent vaincre que par la fuite, comme la chasteté. Ce n'est que dans la fuite qu'elle trouve sa sûreté : *fuge et vicisti.* Hélas! si les plus grands saints avaient bien de la peine à se défendre des traits de la volupté même en s'éloignant du monde et de toutes sortes d'occasions; si les Jérôme, les Bernard, les Benoît se mortifiaient rudement, se roulaient dans les épines, se jetaient dans des étangs glacés pour éteindre le feu naissant de la convoitise, comment vous, si faibles et si portées au mal, vous assurerez-vous la victoire au milieu des occasions dont vous êtes environnées? Fuyez donc.

Mais la fuite et la vigilance seraient impuissantes pour conserver en vous la chasteté, si le Seigneur ne veillait avec vous. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.* Sans le secours de la grâce il est impossible d'éviter les surprises de tant d'ennemis

conjurés. Mais comment obtenir ce secours divin ? Jésus-Christ nous apprend que ce sera par de ferventes et continuelles prières : *Orate. Sine intermissione orate. Oportet semper orare et nunquàm deficere.* Le sage, instruit par une longue expérience, avoue que c'est de Dieu seul qu'il attend le don de continence. *Ut scivi quoniam non possum esse continens nisi Deus det, adii Dominum.* C'est pourquoi, plein de défiance de lui-même, il se jette humblement aux pieds du Seigneur, lui expose sa misère, et le conjure d'en avoir pitié. *Adii Dominum et deprecatus sum illum, et dixi ex totis præcordiis meis.* Pour obtenir la même faveur, adressez-vous au Père des miséricordes. Recourez aussi à la Reine des vierges; approchez-vous souvent des sacrements, qui sont la source de toutes les vertus. Vous conserverez ainsi votre cœur pur, et un jou rvous serez admises au séjour de la gloire. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Ainsi soit-il.



LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE

Estote ergo simplices sicut columbæ.
Soyez donc simples comme des colombes.
(Matth., x, 16.)

Mes Sœurs,

La simplicité que Jésus-Christ recommande à ses apôtres convient particulièrement à l'enfance. Or, il y a deux sortes d'enfance : l'enfance de l'âge et l'enfance du cœur. L'enfance de l'âge s'évanouit chaque jour ; elle est comme la fleur qui s'effeuille ; le temps nous la ravit sans pitié. L'enfance du cœur est différente : elle peut durer toujours. Vous êtes, mes sœurs, pour la plupart encore, dans l'enfance de l'âge, c'est-à-dire que vous avez encore très peu vécu ; mais cette enfance disparaît ; elle s'efface à mesure que vous grandissez. Que devez-vous faire alors ? Vous devez chercher à conserver l'enfance du cœur, en demandant à Dieu de ne la perdre jamais. Mais en quoi consiste cette enfance ? L'enfance du cœur repose tout entière sur une vertu qui

en est comme l'âme et la vie ; cette vertu, c'est la simplicité, dont je veux vous parler aujourd'hui. Nous allons étudier d'abord sa nature, son excellence et ses avantages pour toutes les situations et tous les âges ; nous verrons ensuite en quoi nous devons pratiquer cette vertu.

I

Qu'est-ce que la simplicité chrétienne ? La simplicité chrétienne est une vertu qui a pour but de nous préserver de tout ce qui est contraire à la droiture et à la sincérité.

Fénelon dit que c'est la droiture du cœur et l'oubli constant de soi. La simplicité est plutôt la réunion ou le reflet de plusieurs vertus qu'une seule vertu : c'est la droiture, la candeur, la modestie ; e'est l'âme se montrant dans son naturel, sans fard, sans prétention, sans arrière-pensée. Disons mieux : la simplicité, c'est Marie dans le temple : naturelle dans sa démarche, sincère dans ses paroles, modeste dans sa tenue, prévenante envers ses compagnes, respectueuse envers ses supérieurs, ennemie de toute affectation, de toute singularité.

Un illustre prélat, entrant dans de plus am-

ples détails, dit : c'est une vertu qui, n'ayant pour base que la vérité, pour ennemi que l'artifice, n'offre en elle rien de déguisé, d'affecté, d'intéressé ni d'équivoque ; ce n'est pas une vertu déterminée, c'est une vertu générale qui dirige, perfectionne toutes les vertus particulières ; c'est un certain caractère de droiture et un certain amour de l'ordre qui se répand sur toutes les facultés de l'homme : dans l'esprit pour en réprimer la curiosité ou la résistance ; dans le cœur pour en bannir tout excès, toute vertu outrée, toute duplicité ; dans l'intention pour en épurer le motif ; sur l'extérieur pour en retrancher toute superfluité ; et, enfin, dans toutes les actions pour mettre en elles je ne sais quelle suite et quelles convenances, je ne sais quelle mesure et quelles proportions qui les ramènent toutes en un centre commun, le devoir et Dieu ; ne fait de la vie entière qu'un bel ensemble et un heureux concert de dignité et de vertu où tout est règle, unité, discrétion, modération et vérité.

Ces définitions sont aussi exactes que possible ; néanmoins elles ne sont pas parfaites. Cela tient à ce que cette vertu est une de celles qu'il est plus facile de sentir que de définir. Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur lui a donné un emblème charmant : la colombe.

II

Son excellence et ses avantages. — Le Saint-Esprit a fréquemment loué cette vertu. Il nous assure que son bon plaisir est de demeurer et de s'entretenir avec les âmes simples : *et cum simplicibus sermocinatio ejus.* Il fait l'éloge de Job en disant : il n'est pas sur la terre un homme semblable à mon serviteur Job, simple, droit, craignant le Seigneur et fuyant le mal : *Job vir simplex et rectus.* Il ajoute : « Le pauvre qui marche dans la simplicité vaut mieux que le riche qui va dans des chemins égarés. Le pauvre, continue-t-il, qui marche dans la simplicité vaut mieux que le riche qui a les lèvres doubles : *melior est pauper qui ambulat in simplicitate suâ, quàm dives torquens labia sua.*

Dieu, dit-il encore, ne rejettera point celui qui est simple, comme il ne tendra point la main aux méchants : *Deus non projiciet simplicem nec porriget manum malignis.* Il affirme que la justice du simple rendra sa voie heureuse : *justitia simplicis diriget viam ejus. Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter :* celui qui marche simplement marche sûre-

ment. Il y a plus : celui qui marche simplement sera sauvé : *qui ambulat simpliciter salvus erit.*

Le divin Maître nous recommande à nous la simplicité comme il la recommandait à ses disciples. *Estote ergo simplices sicut columbæ :* soyez donc simples comme des colombes. Un jour, il place un petit enfant au milieu de ses apôtres, et le leur montrant il leur dit : Si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous ne sauriez entrer dans le ciel. On ne pouvait prêcher la simplicité plus clairement. En effet, comment devenir enfant, demande saint Hilaire, si ce n'est par la simplicité ? Un enfant ne connaît ni la jactance, ni la haine, ni la duplicité ; il ne soupçonne pas le mensonge dans les autres et croit vrai tout ce qu'on lui dit. Voilà les principaux traits qui caractérisent la simplicité, et il est vrai de dire qu'elle donne à celui qui les possède tous les charmes de l'enfant.

Notre divin Sauveur nous fait encore connaître combien cette vertu lui est agréable par ces paroles qu'il adresse à Dieu son Père : « Je reconnais, mon Père, que cette doctrine que j'ai apprise de vous et que je répands parmi les hommes n'est connue que des petits et des simples, et que vous permettez que les sages et les prudents du monde ne l'entendent pas,

et que le sens et l'esprit de cette céleste doctrine leur soient cachés. »

Nous ne sommes plus surpris maintenant de l'estime que les plus grands saints ont eue pour la simplicité. Voici ce qu'en disait saint Grégoire : La simplicité est comme un jour clair et serein de l'âme chrétienne, qui n'est point troublé et obscurci par les nuages de la fraude, ni du mensonge, ni de l'envie, ni par les déguisements et les artifices, mais qui emprunte sa lumière de la vérité même, et qui est éclairé des splendeurs de la présence de Dieu ; car il est écrit : Dieu parle aux simples de cœur. Il leur parle par la lumière de sa divine présence, par la révélation des secrets de sa divine volonté. Dieu ne permet pas que les ténèbres de la duplicité les enveloppent. Rien de plus heureux, continue saint Grégoire, que le cœur simple. Dans son innocence, il ne veut ni ne fait de mal à personne, et dès lors, il ne craint rien pour sa propre tranquillité.

La simplicité convient à toutes les situations aussi bien qu'à tous les âges. Elle a sa place partout : au salon, à l'atelier, à la ville, au village. Elle rehausse le mérite ; elle sied à la grandeur et à la médiocrité, au savoir et à l'ignorance. On aime à la rencontrer à toutes les époques de la vie, mais surtout dans l'enfance.

Saint Vincent de Paul a laissé ce conseil : ayez un cœur simple, un esprit simple, une intention simple. Nous ajoutons : ayez un extérieur simple, une piété simple et un goût de plaisirs simple.

III

La simplicité dans le cœur, c'est la droiture dans la volonté et dans les sentiments.

La simplicité dans l'esprit, c'est non seulement la rectitude dans le jugement, mais l'exemption de tout sophisme, de toute argutie.

La simplicité dans l'intention, c'est aller droit au but proposé, sans tergiversations, sans ruses, sans arrière-pensées.

Simplicité dans l'extérieur. Elle doit être d'abord dans les paroles : jamais d'artifice de langage, jamais de mensonges et de tromperies. Dieu nous a donné la parole pour qu'elle soit l'expression de la vérité ; ne la faites jamais servir au mensonge.

La personne simple se montre telle qu'elle est. Etrangère à tout détour, à toute prétention, on ne la voit jamais prendre des airs affectés, composer son visage, parler haut, faire étalage de ce qu'elle croit savoir, le

tout pour attirer l'attention et produire son petit effet.

La personne simple évite les minauderies, les manières exagérées, les attitudes de convention qui n'ont rien de commun avec les sentiments du cœur et qui ne servent qu'à être ridicule. Elle est honnête et polie, mais sans affectation. Elle ne se préoccupe guère si l'on parle d'elle. De bonne heure, elle a appris que ce qu'il y a de plus désirable, c'est de passer inaperçue en dehors de la famille et d'un petit cercle d'amis.

La personne simple s'occupe peu de sa toilette. Elle a en cela, comme en tout, un goût pur. Elle évite, avec le même soin, l'excès et le défaut. Elle ne court pas après les modes, mais elle n'est pas non plus ridicule en s'obstinant à s'habiller autrement que tout le monde. Dans tous les cas, elle ne sort jamais de ce que peut lui permettre sa position.

Dans les sociétés, elle évite de se poser, de faire la raisonneuse, de pérorer, de trancher les difficultés, de faire prévaloir son sentiment, de discuter bruyamment, de couper la parole à tout propos. Chacun voit en elle une grande élévation dans l'âme, une splendeur divine dans le cœur, et une affable simplicité dans les formes.

Simplicité dans la piété. — Il faut être sans doute très sévère pour l'intérieur de son âme, on ne saurait jamais l'être trop ; mais il faut éviter que dans l'extérieur, dans l'attitude, le langage, notre dévotion ne devienne exagérée et ne nous fasse trop remarquer. Nous devons éviter en cela, comme en tout le reste, toute singularité. La vraie piété, dit Monseigneur Landriot, est simple ; elle évite soigneusement tout ce qui pourrait attirer d'une façon particulière les regards sur elle ; vous ne la verrez pas prendre des allures en dehors des voies communes, se livrer à des pratiques exceptionnelles. Point de signes de croix extraordinaires, pas de génuflexions multipliées, point de ces airs de componction prétentieux. Elle évitera même les oraisons jaculatoires à haute voix, se contentera de les faire au fond de son cœur. Elle dira son *benedicite*, ses *grâces*, son *Angelus* sans respect humain, mais aussi sans ostentation. Elle obéira avec une parfaite docilité au confesseur, au médecin, aux parents, pour ce qui regarde l'abstinence et le jeûne.

L'obéissance au confesseur est de toute nécessité pour éviter les troubles de conscience. Gardez-vous d'affecter de ne vous confesser qu'à tel prêtre, de n'assister qu'à sa messe, de ne communier que de sa main. Ecoutez saint François de Sales : « Faites aimer votre dévo-

tion ; faites qu'on en dise du bien ; empêchez qu'elle ne soit ennuyeuse, ni tracassière, ni contrôleuse des actes d'autrui, ni affairée, ni embesognée. Rendez-la agréable et utile à tous. On l'aimera en vous, si elle est simple, et si elle vous rend, par là, plus aimable. »

Simplicité dans les amusements. — La récréation est nécessaire ; mais la meilleure manière de s'amuser est celle qui le fait avec rien. L'enfant s'amuse du plus petit jouet, d'un sou, d'un caillou, d'un fétu, d'un rien. Nous devons faire de même. L'essentiel est de s'amuser, de détendre son esprit. La recherche dans l'amusement fait perdre trop de temps et trop d'argent, et souvent amène d'autres dangers : tels les théâtres, les promenades publiques, certaines veillées, certains jeux de société, les bals, les danses... Les promenades à la campagne, les conversations en famille, les charades en actions, les jeux d'esprit, etc., sont généralement des récréations innocentes ; elles doivent être recherchées par les personnes simples.

O simplicité ! simplicité des enfants de Dieu, où es-tu aujourd'hui ? où te chercher, où te trouver dans ce siècle de luxe où tout est vain, d'imposture où tout est faux, d'enthousiasme où tout est hors des règles, d'enchantement où

l'on ne juge que par les apparences, de préjugés où la seule règle est l'opinion, de frivolités où l'on n'admire que ce qui brille ? Où sont ceux qui te connaissent, qui te possèdent ?

Si vous êtes assez heureuses, pieuses Enfants de Marie, pour jouir de ce bien précieux, veillez beaucoup sur lui ; vous n'en trouverez pas qui ait sa valeur. Rappelez-vous que Jésus-Christ a dit : C'est aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux. Ainsi soit-il.





LA VIGILANCE

Quod vobis dico, omnibus dico : Vigilate.

Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. (Marc, XIII, 37.)

Pieuses enfants de la sainte Vierge, la vertu, qui est la voie par laquelle l'âme chrétienne arrive à l'honneur, au mérite et au ciel, a des charmes indicibles... Elle plaît non seulement à Dieu, mais aux hommes. Les méchants eux-mêmes, quoiqu'ils vivent, dans le crime, l'aiment et l'admirent dans les autres. Le démon ne l'ignore pas, voilà pourquoi il veut détourner de ce sentier qui mène au ciel ceux qui s'efforcent de le suivre, et ne néglige rien pour en faire sortir ceux qui y marchent avec courage. Vous toutes, mes sœurs, vous aimez la vertu, le plus riche trésor de votre vie et votre plus bel ornement ; aussi ne négligez-vous rien pour la pratiquer. Mais le démon, cet ennemi puissant, vigilant, cruel, artificieux, ne l'oubliez pas, le démon, jaloux de vous voir marcher dans la route de

la perfection, n'épargnera rien pour vous détourner du bien et vous lancer dans la voie du mal. Pour réaliser ses desseins, il agit de connivence avec le monde qui charme par ses plaisirs, séduit par ses maximes, amuse par ses promesses, et conduit à l'abîme par un chemin agréable. Il a à son service la chair, cet ennemi domestique d'autant plus à craindre que vous le redoutez moins, que vous l'aimez et le flattez davantage. Si vous ne voulez pas vous laisser entraîner et faire fausse route, vous n'avez qu'un seul moyen à employer : la vigilance chrétienne, si souvent recommandée par Jésus-Christ et par les Pères de la vie spirituelle. Méditons-en aujourd'hui la nécessité et l'objet.

I

Peu de mots, mes sœurs, ont été si souvent répétés dans nos saints livres que celui-ci : *Vigilate*, veillez. Aussi, ouvrez l'Ancien et le Nouveau Testament, et vos yeux le rencontreront presque à toutes les pages : *Veillez*, dit Moïse ; *veillez*, dit Josué ; *veillez*, s'écrient tour à tour les juges ; *prenez garde*, répètent successivement tous les prophètes. Jésus-Christ semble borner toute la perfection du

chrétien à ce seul devoir : la vigilance. Sur le point de consommer son sacrifice, il s'approche de ses apôtres, et les trouvant endormis, il leur reproche leur indifférence, en leur recommandant de veiller et de prier, de peur que la tentation ne vienne les surprendre : *Vigilate et orate.* Ce qu'il dit à ses apôtres, il nous le dit à nous-mêmes, il le dit à tous. *Quod vobis dico, omnibus dico : Vigilate.* Ah ! c'est que la religion porte tout entière sur la vigilance du chrétien. En effet, les différents devoirs du christianisme se réduisent à ces deux obligations : éviter le mal et faire le bien. *Declina à malo et fac bonum.* « Hélas ! s'écriait Bossuet, le vice nous séduit par tant d'artifices, nous gagne par tant d'attraits, nous pénètre par tant d'avenues, qu'il faut une prévoyance infinie, une puissance sans bornes et un soutien sans relâche, pour nous sauver de ses pièges. » Le mal qui gâte le corps humain se sert, pour corrompre toutes les facultés de notre être, de toutes les créatures et de tous les objets qui nous environnent. Ecoutez ce que nous dit à ce sujet un pieux et savant auteur, le père Nepveu : Tout semble, ou par notre faiblesse ou par notre corruption, nous être occasion de péché et nous porter au mal. Nos amis nous flattent, nos ennemis nous irritent ; les objets agréables nous en-

chantent, ceux qui sont fâcheux nous révoltent; la supériorité nous élève, la dépendance nous chagrine; la prospérité nous amollit, l'adversité nous abat; l'oisiveté nous relâche, le travail nous accable; les richesses nous rendent insolents, la pauvreté nous fait murmurer. Sommes-nous tentés, nous nous décourageons; sommes-nous hors de la tentation, nous présumons de nous-mêmes. Ainsi, dit saint Augustin, nous trouvons des pièges partout, et toutes les créatures, qui n'étaient faites que pour nous porter à Dieu, nous en éloignent par le dérèglement que le péché originel a mis dans notre cœur, et, créées pour être des moyens de salut, elles nous deviennent des obstacles. Or, ce n'est que par la vigilance chrétienne que nous éviterons le mal et que nous triompherons de tous nos ennemis. Ecoutez le prince des apôtres, instruit à l'école du divin Maître : Mes frères, nous dit-il à son tour, soyez sobres et veillez, parce que le démon, comme un lion rugissant, ne cesse de rôder autour de nous, cherchant l'occasion de nous dévorer.

Nous avons dit que pour remplir les devoirs que nous impose le christianisme, il ne suffit pas d'éviter le mal : *Declina à malo ;* mais qu'il faut encore faire le bien : *Et fac bonum*. Or, pour faire le bien, pour vivre de

vertus, pour aller à Dieu, pour observer la loi divine et assurer notre salut il faut la grâce de Dieu ; mais cette grâce toujours nécessaire, sans cesse indispensable pour nous montrer la voie du ciel et nous donner le courage de la suivre, car elle est ardue, étroite, couverte de ronces et d'épines, bordée de précipices, semée d'écueils et de pièges tendus par le démon, le monde et la chair, comment la conserverez-vous ? par la vigilance chrétienne. Cette vigilance, comme un flambeau mystérieux, guidera vos pas chancelants au milieu des ténèbres du monde ; elle sera comme un phare céleste qui vous montrera les écueils et les pièges dressés par vos nombreux ennemis ; elle suppléera à votre faiblesse et à votre inexpérience ; elle sera pour vous cette prudence du serpent que Jésus recommande à ses disciples ; par elle vous correspondrez aux grâces que Dieu ne cesse de répandre sur vous pour vous faire parvenir au sommet de la montagne sainte qui est le ciel. Mais en quoi consiste cette vigilance chrétienne nécessaire à tout le monde, et surtout à une Enfant de Marie qui veut rester fidèle à son Dieu ? Sur quoi faut-il veiller ? C'est ce qu'il me reste à vous apprendre.

II

La vigilance chrétienne, c'est cette religieuse attention qui fuit jusqu'à l'ombre du mal, jusqu'à l'apparence du danger; c'est cette volonté ferme et déterminée d'appartenir au Seigneur, qui prend le moyen efficace de lui garder les promesses d'un inviolable attachement; c'est cette humble et salutaire défiance de soi-même qui va chercher dans la prière et la fuite des occasions, des assurances et une sauvegarde contre les faiblesses de la nature. On verra l'âme fidèle à qui le Seigneur a donné la vigilance, se tenir constamment en éveil; on la verra confier la garde de ses sens intérieurs et extérieurs à la plus exacte modestie, et par ce seul moyen prévenir bien des périls et s'épargner bien des chutes. C'est là précisément en quoi consiste la vigilance.

Sur quoi faut-il veiller? Sur votre corps et sur vos sens, sur votre âme et ses facultés. Et d'abord veillez sur votre corps. C'est un ennemi d'autant plus à craindre qu'il est une partie de nous-mêmes et que nous sommes naturellement portés à l'aimer jusqu'à l'excès: *Vigilate.* Veillez sur vos yeux. Comme Job, faites un pacte avec eux pour ne jamais les

arrêter sur des objets dangereux. Si une peinture indécente, si un objet séduisant s'offre à vos regards, baissez les yeux et dites avec David : Seigneur, détournez mes yeux afin qu'ils ne voient pas la vanité : *Averte oculos meos ne videant vanitatem.* C'est par un regard de curiosité que ce grand roi devint adultère et homicide ; combien ont été perdus comme lui pour n'avoir pas veillé sur leurs yeux !

Veillez sur vos oreilles. L'apôtre vous prévient que les mauvais propos corrompent les bonnes mœurs : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.* Que vos oreilles ne soient jamais attentives à écouter les discours contraires à la charité, contraires à la religion et à la pureté.

Veillez sur votre langue. La plus grande partie des fautes que vous commettez journellement viennent de votre langue. C'est ce qui fait dire à l'apôtre saint Jucques que celui qui ne pèche pas par la langue est parfait. Votre langue ne doit se délier que pour chanter les louanges du Créateur; votre bouche ne doit s'ouvrir que pour bénir Dieu, donner de bons conseils. Et, cependant, combien s'en servent pour tenir des discours obscènes, pour chanter des chansons lubriques, pour médire du prochain ou pour dire des paroles grossières !

Mais c'est peu de tenir votre corps sous la surveillance, si votre âme et ses facultés ne sont pas réglées. Veillez sur votre imagination; un philosophe l'appelle la folle de la maison; il a raison; elle est pour vous l'ennemi le plus dangereux; c'est elle qui défigure ou embellit les objets au gré des passions; c'est d'elle que viennent la tristesse qui amollit le cœur, les larmes sans objet qui énervent l'âme, la mélancolie qui la rend rêveuse. Méfiez-vous de cette enchanteresse; elle vous perdra si vous ne savez la maîtriser. Ne la laissez donc pas errer; si elle est vive, bridez-la comme on bride un cheval fougueux. C'est ce qu'ont fait les saints. Ne la laissez jamais errer sur des images impures; si elle aime les tableaux frappants, représentez-vous souvent les ravages affreux que le péché mortel exerce dans une âme qu'il souille. Reprétez-vous le ciel avec ses charmes ineffables, l'enfer avec toutes ses horreurs.

Veillez sur votre esprit. Ne l'occupez jamais d'objets dangereux. Interdisez-lui sévèrement, je ne dis pas les pensées criminelles, mais même les pensées vaines, frivoles et dangereuses. Tâchez de les remplacer par des pensées graves, sérieuses, et vraiment dignes d'une chrétienne. Veillez sur votre cœur. Si un bon désir est plus agréable à Dieu qu'une bonne

pensée, si un mauvais désir l'offense beaucoup plus qu'une mauvaise pensée, que tous les désirs et toutes les affections de votre cœur soient toujours selon Dieu. Ne laissez jamais brûler dans votre âme des flammes impures ; que la créature ne prenne jamais la place de Dieu.

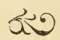
Veillez sur votre volonté. Tout le bien qu'une âme espère, tout le mal qu'elle commet tirent leur mérite ou leur démérite de l'exercice de la volonté. Dieu regarde le cœur, l'intention : *Deus intuetur cor*. C'est la volonté qui fait le bien, c'est la volonté qui fait le mal. Le démon, le monde, la concupiscence ne peuvent nous faire pécher qu'autant que nous le voulons. Refusons-leur le concours de notre volonté, et ils ne pourront rien sans nous. Qu'elle soit constamment en harmonie avec celle de Dieu, et disons-lui toujours : *Fiat voluntas tua*.

Veillez, c'est-à-dire ne vous exposez pas à la tentation et à l'occasion prochaine de péché. Celui, dit le Saint-Esprit, qui aime le danger y périra. Fuyez, fuyez les sociétés où tout est mis en jeu pour vous perdre. Fuyez surtout les mauvaises compagnies. L'expérience prouve qu'on contracte, presque sans s'en apercevoir, les bonnes et les mauvaises qualités des personnes qu'on fréquente; insensiblement on s'accou-

tume à parler et à agir comme elles. C'est ce qui s'observe dans tous les pays. Il suffit souvent d'une fille gâtée, d'une fille dévoyée pour gâter, pour dévoyer presque toutes les autres.

Pourquoi cette pieuse congréganiste qui, par sa modestie, sa pudeur, sa vertu, faisait la consolation de sa famille, était le modèle de ses compagnes, est-elle aujourd'hui la risée et l'objet du mépris de tout un public ? Ah ! demandez-le aux mauvaises compagnies.

Maintenant que vous comprenez, mes sœurs, la nécessité de la vigilance chrétienne et son objet pour déjouer tous les sinistres projets des ennemis de votre âme, pratiquez cette vertu. Par elle vous triompherez du monde, du démon et de la chair; par elle vous irez de vertus en vertus, et vous parviendrez à la béatitude céleste que je vous souhaite. Ainsi soit-il.





QUATRIÈME PARTIE

MOYENS DE PERFECTION

IL FAUT SERVIR DIEU DÈS SA JEUNESSE

Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.

C'est un bien pour l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse.

(Thren., III, 27.)

Mes Sœurs,

AINT François Régis, jeune encore et faisant ses études, avait l'habitude de se lever pendant la nuit et de se rendre, à la dérobée, à la chapelle du couvent pour y prier. Un de ses compagnons l'ayant remarqué, le dénonça au directeur. Mais celui-ci répondit : « Je vous en prie, ne troublez pas les entretiens de cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un saint, et je me trompe fort si un jour on ne célèbre pas sa fête dans toute l'Eglise. » Le supérieur ne se trompa point ; ce qu'il avait

prédit arriva. En règle générale, les hommes montrent dans leur jeunesse ce qu'ils seront dans un âge plus avancé, selon ce proverbe : l'arbuste montre de bonne heure quel arbre il sera plus tard. C'est du reste une vérité confirmée par la sagesse éternelle disant : « Le jeune homme sera dans la vieillesse ce qu'il aura été dans sa jeunesse. » S'il en est ainsi, mes sœurs, il importe à chacune de vous de servir Dieu dès son jeune âge. C'est pour vous un devoir de justice et de reconnaissance. Vous allez vous en convaincre.

I

Et d'abord, c'est un devoir de justice. Il est un principe de droit public qui sert de règle aux tribunaux humains pour décider dans les questions de propriété et de revendication des droits ; c'est que la chose appartient à son maître et fructifie pour lui : *res clamat domino suo ; res fructificat domino suo.* Les fruits de l'arbre appartiennent au maître de l'arbre, le produit du champ au propriétaire du champ, les travaux du serviteur à son maître. Or, nous sommes des arbres plantés dans le champ du père de famille, nous sommes la vigne du Seigneur, nous sommes les serviteurs

de Dieu. A lui seul donc appartiennent les fruits que nous sommes capables de produire, c'est-à-dire nos actions. C'est donc pour lui seul que nous devons travailler et non pour un autre, sous peine de violer la justice et de troubler l'ordre. Voilà une vérité fondamentale, une vérité haute comme le ciel, profonde comme les abîmes, lumineuse comme le soleil. Je sais bien que par un acte malheureux nous avions été vendus au démon ; mais Dieu nous a rachetés, et à quel prix ? Demandez-le à la crèche de Bethléem, à la croix du Calvaire. En donnant son Fils unique pour prix de notre rançon, Dieu est rentré en possession de son bien ; notre pacte avec l'enfer a été brisé par lui ; et il peut dire encore : « C'est à moi que tu appartiens, ô Israël, parce que je t'ai formé ; je t'ai racheté, tu es à moi. »

Nous sommes donc à Dieu ; nous sommes à lui comme le vase d'argile est au potier qui l'a façonné, comme l'esclave est au maître qui l'a acheté. Dieu par conséquent a droit à toute notre vie ; nous devons donc employer toutes les facultés du corps et de l'âme à son service: nos actions, nos pensées, nos paroles, tous les mouvements de notre cœur, tous les actes de notre volonté, tout doit tendre à cette fin. Les en détourner ne fût-ce qu'un seul instant serait une espèce de larcin.

Mais il est un âge auquel Dieu tient davantage ; il est un âge qui a plus de charmes pour lui, sans doute parcequ'il est plus pur : c'est le jeune âge. — « Souvenez-vous de votre créateur pendant les jours de votre jeunesse, dit l'Esprit-Saint. »

Quand vous déposez aux pieds d'une mère des fleurs, symbole de votre amour, prenez-vous celles qui sont fanées ? Non, mais vous choisissez celles qui sont nouvellement écloses, parce qu'elles sont plus brillantes et plus parfumées. Choisissez donc dans vos années, pour les offrir à Dieu, les plus jeunes ; car elles ont plus de fraîcheur, plus d'éclat et plus de parfum.

Cet amour de préférence pour le jeune âge, de la part de Dieu, ressort évidemment du commandement qui, dans la loi ancienne, ordonnait aux Juifs de consacrer au Seigneur les prémices de tous les fruits de la terre, et les premiers nés parmi les animaux.

Et dès lors n'est-il pas évident, vous qui êtes jeunes, que Dieu tient plus encore à ce que vous lui consacriez les prémices de votre vie, qu'il ne tenait aux prémices des fruits de la terre, aux premiers nés parmi les animaux? Aussi écoutez les instances avec lesquelles il vous demande votre cœur : Mon fils, donne-moi ton cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Cette demande, vous ne sauriez la rejeter sans injustice; et cependant à qui l'avez-vous donné jusqu'ici, ce cœur que Dieu vous réclame? En a-t-il les prémices ? Pour qui faites-vous fructifier les belles facultés que vous tenez de la main libérale de votre Père céleste? Est-ce pour lui, pour son amour, pour sa gloire, ou bien pour le monde, pour vos plaisirs, pour la vanité, pour paraître aux yeux des hommes, pour gagner leur estime, capter leurs éloges, pour vous faire admirer ? Ah ! que d'années et de tristes années passées dans les futilités et les bagatelles de l'enfance ! Que d'années et de tristes années employées à nous satisfaire nous-mêmes, au lieu de produire des fruits de justice pour le ciel ! Ah ! ne mettons plus de délais, de retardements pour nous donner sérieusement à Dieu, à qui nous appartenons à tant de titres.

II

Mais ce n'est pas seulement la justice qui vous fait un devoir de vous donner à Dieu dès la jeunesse, la reconnaissance vous en fait également une obligation. Si Dieu n'avait de bontés pour nous que dans l'âge mûr et la vieillesse, si Jésus-Christ s'était contenté de

ne nous consacrer que les dernières années de sa vie, s'il avait calculé son dévouement pour nous, s'il avait marchandé ses sacrifices, peut-être pourriez-vous, sans vous rendre coupables d'une ingratitude aussi condamnable, ne vous donner à la vertu que sur le déclin de vos jours ; mais Dieu vous a aimées de toute éternité, il vous a aimées avant que vous fussiez au monde : *in charitate perpetuâ dilexi te.* Jésus-Christ s'est donné à vous tout entier et sans réserve : son enfance, sa vie cachée, sa vie publique, ses souffrances, sa mort, son Eglise, ses sacrements, tout est à vous, tout est pour vous. Et vous craindriez de l'aimer trop tôt ! — Vous regarderiez comme du temps perdu les années passées à l'aimer, à le bénir, à l'adorer ! Mais mille vies comme la vôtre employées à le servir suffiraient-elles pour vous acquitter envers lui ? Et si vous lui refusez la meilleure part de cette seule vie dont vous disposez, de quelle ingratitude ne vous rendez-vous pas coupables ? Jeunes filles, vous cherchez un objet sur lequel vous puissiez déverser quelque chose du trop plein de votre cœur, pourquoi le cherchez-vous dans le monde ? Qui donc, dans le monde, a tout donné pour vous ? Qui donc est mort pour vous ? Est-ce cette compagne que vous ne quittez jamais, et qui vous

donne des conseils perfides et vous mène dans la route de la perdition ? Est-ce ce jeune homme qui absorbe toutes vos pensées et toutes vos affections ? Non, Jésus-Christ seul a fait tout cela pour vous. Ah ! dit saint Paul, dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, Jésus-Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi : *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Aussi, continue le grand Apôtre, « qui pourra jamais me séparer de l'amour de mon Dieu ?... L'exil ?... la prison ?... le fer ?... le feu ?... la mort ?... Non. » — Jeune fille, Jésus-Christ fait pour vous ce qu'il a fait pour saint Paul et autres saints, pourquoi ne l'aimeriez-vous pas de toutes les puissances de votre cœur ? Pourquoi ne le servez-vous pas avec ferveur ? Comment expliquer votre indifférence pour celui qui vous a tant aimée ? Comment expliquer ces défections dans son service ? Comment qualifier ces va-et-vient dans les chemins du bien et du mal ?

Si le démon vous suggérait que vous êtes trop jeune pour répondre à cette aimable invitation, méditez l'outrage que vous feriez au divin Maître en refusant de porter le joug de la vertu, sous prétexte que vous êtes trop jeune pour être à Dieu. C'est comme si vous lui disiez : « Seigneur, tant que je serai bonne pour le monde et ses plaisirs, n'attendez pas

que je sois à vous ; tant que le monde voudra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de vous. Quand il commencera à m'échapper, quand il me repoussera, alors je me tournerai vers vous ; mais, jusque-là, n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait ; au fond, vous n'êtes bon à servir que lorsque soi-même on n'est plus bon à rien. Ainsi vous réserveriez à Dieu, votre roi, votre père, votre bienfaiteur, les restes du monde et des passions ! C'est quand vous auriez usé à leur service tout ce qu'il y a en vous d'ardeur, de tendresse, d'énergie, que vous consentiriez à vous donner à la vertu et à la piété ! Serait-ce là le traiter en Dieu ? Ce serait avec un cœur flétri que vous prétendriez payer l'amour immense qu'un Dieu a pour vous ! Quelle indignité ! Hélas ! Saint Augustin se reprocha toute sa vie d'avoir refusé à Dieu ses plus beaux jours, et, dans l'amertume de son âme, il s'écriait souvent : « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimé trop tard. » Pour vous éviter ces regrets, donnez-vous à Dieu dès le bas âge, donnez-vous à Dieu entièrement et irrévocablement.

Et si déjà vous avez refusé de lui donner les prémices de votre enfance, et le temps si précieux de votre jeunesse, réparez le passé par

un redoublement de ferveur. Offrez-lui aujourd'hui le sacrifice de vos habitudes coupables. Chargez-vous de son joug si doux et si facile, portez-le courageusement le reste de votre vie. Vous pourrez encore espérer de mériter par ce moyen les joies de la vie éternelle. Ainsi soit-il.





LA PRIÈRE

Petite et accipietis.
Demandez et vous recevrez.
(Jean, xvi, 24.)

Mes Sœurs,

Les docteurs de l'Eglise et les maîtres de la vie spirituelle appellent la prière le grand moyen du salut, le premier devoir de l'homme, l'âme de la vie chrétienne, le fondement des vertus, le lien qui unit le ciel à la terre. Elle est comme le battement du cœur qui annonce la vie et l'entretient. Une personne est chrétienne à proportion qu'elle prie. Est-elle fidèle à cet exercice, elle vit bien ; le néglige-t-elle, elle vit mal. Une âme qui prie est riche de vertus ; celle qui ne prie pas en est totalement dépourvue. Je veux aujourd'hui vous parler de la prière, de sa nécessité et de sa puissance, afin de vous la faire aimer.

I

Il y a peu de devoirs que Jésus-Christ recommande aussi fortement et aussi fréquemment que le devoir de la prière. *Veillez et priez*, nous dit-il dans la personne de ses apôtres, *afin de ne pas entrer en tentation. Il faut prier sans cesse et ne jamais se lasser de le faire. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé*, dit-il à ses apôtres : *usque modo non petistis quidquam*. Il revient maintes fois à la charge, il veut qu'on demande : *petite ;* il veut qu'on cherche : *quærite;* il veut qu'on frappe : *pulsate*. Dites si ce n'est pas là marquer une volonté expresse, et si, après un commandement si formel et si souvent réitéré, on peut sans crime se dispenser de prier.

Le divin Maître ne se contente pas de nous ordonner de prier ; pour nous animer par son exemple à remplir toute notre vie ce grand devoir, il a fait lui-même ce qu'il nous commande avec tant d'instances. Il se retire sur la montagne, dit l'Evangile, pour y prier ; il passe des nuits entières dans ce saint exercice ; et dans le jardin des Oliviers, il se sépare de ses disciples pour se prosterner devant son Père, et, jusqu'à trois fois, il le prie dans l'atti-

tude la plus humble et l'anéantissement le plus complet. Quel spectacle, mes sœurs, et quelle instruction! Jésus prie et nous ne prierions pas!

Instruits aux leçons du divin Maître et animés de son esprit, les apôtres répètent aux peuples qu'ils convertissent à la foi, la même recommandation. *Veillez*, dit saint Paul aux Colossiens, *en vous appliquant à la prière. Priez sans interruption*, écrit-il aux fidèles de Thessalonique. Et les apôtres, fidèles aux enseignements de Jésus-Christ, ont été des hommes de prière; les saints de tous les siècles ont été, comme eux, fidèles, à cet égard, aux leçons et aux exemples de l'Homme-Dieu.

La prière, mes sœurs, est donc d'une absolue nécessité. Elle est à notre âme, disent les Pères et les docteurs de l'Eglise, ce que les armes sont aux soldats, ce que les remparts sont à une ville, ce que les aliments sont au corps. Que devient un soldat sans arme? Quel est le sort d'une ville sans fortifications, contre les ennemis qui l'attaquent? Que peut un corps qui ne se nourrit point? Que peut notre âme contre le démon qui fait tous ses efforts pour la surprendre? Comment pourra-t-elle soutenir les luttes de la vie, si elle n'est pas sustentée par des aliments capables de la fortifier? Si la

prière n'était pas d'une si grande importance pour l'affaire de votre éternité, si vous pouviez sans elle persévérer dans les voies de la justice ou y rentrer après en être sorties, Jésus-Christ vous l'aurait-il recommandée avec tant d'instance?

Mais la prière, si nécessaire pour vivre chrétiennement et pour se sauver, est, de plus, toute-puissante sur le cœur de Dieu quand elle est bien faite. Elle rend le Ciel propice et en ouvre tous les trésors à celui qui a recours à ce moyen efficace.

II

Pour vous convaincre de la puissance de la prière, ouvrez l'Ancien et le Nouveau Testament. Et d'abord l'Ancien.

Nous lisons aux premières pages de ce livre divin qu'une pauvre femme délaissée fuit avec son enfant au désert. Là, brûlée par les ardeurs d'un soleil sans pitié, elle n'a pas une goutte d'eau pour étancher sa soif et celle de son fils. Bientôt cet enfant va mourir... Elle le dépose sur le sable auprès d'un buisson desséché, et se sauve en jetant un cri qui est une prière et laissant couler des larmes. *Levavit vocem suam et flevit.* Un ange accourt et lui

montre une source miraculeuse qui vient de jaillir. L'enfant, ranimé par l'eau qui a touché ses lèvres, sourit, et sa mère est consolée; Ismaël vivra, il deviendra le père d'un grand peuple. Deux pages plus loin, il est dit que Jacob, en exil, prie la nuit, et il voit venir du ciel des anges qui vont le conduire et le sauver.

Joseph calomnié, condamné, jeté en prison se met à prier : Dieu descend dans le cachot obscur, lui donne la lumière des sages prophètes, et bientôt il est placé auprès du trône d'Egypte pour sauver ses frères et son peuple.

Voyez-vous sur les bords du Nil une petite corbeille que le fleuve peut emporter à chaque instant ? Elle va se perdre dans les abîmes, et avec elle le petit enfant qui vient d'y être couché et qui sourit... Mais la mère prie sur la rive, et Dieu envoie la fille du roi, qui sauve Moïse des eaux et qui va le préparer à devenir le législateur d'Israël.

Mais écoutez : le même jour, à la même heure, quoique bien loin l'un de l'autre, deux cœurs malheureux adressaient au ciel une même prière... C'était un saint vieillard et une douce jeune fille nommée Sara. Le patriarche Tobie disait : Seigneur j'ai espéré en vous. Je n'ai pas abandonné votre loi. Mais je souffre... ne verrai-je plus mon fils unique?

Bénissez-le, ramenez-le à son père, rendez cet enfant à sa mère, et donnez-lui des jours de bonheur. Je suis bien malheureuse, moi, s'écriait la jeune fille de Raguel, mon cœur solitaire désire la mort... O mon Dieu ! Dieu de mes pères, ayez pitié de moi... Ils priaient tous deux. Et un ange fut envoyé du ciel pour les consoler. Cet ange, qui accompagnait le jeune Tobie, prépare lui-même l'union de deux cœurs purs et fidèles ; le Seigneur bénit ce saint mariage. Le bon vieillard put voir de ses yeux les deux enfants de sa tendresse et fut témoin de leur bonheur.

Mais voici une pauvre femme, une mère qui prie au seuil du temple saint : elle pleure de bonheur ; le pontife du Seigneur la regarde et cette femme heureuse lui dit : Voyez-vous, ô saint pontife, j'ai prié et Dieu m'a exaucée ; j'ai demandé un enfant et Dieu m'en a donné un ; le voilà. Et elle montrait le jeune et beau Samuël. *Pro puero isto oravi et dedit mihi eum Dominus.*

C'est Suzanne calomniée, et que l'on conduisait à la mort. Elle a prié aussi ; elle disait : *Tu scis, Domine, et ecce morior.* Vous le savez, Seigneur, je ne suis point coupable, et je vais mourir. Non, elle ne mourra point ! Elle a prié : Daniel, jeune prophète envoyé de Dieu, la sauve et fait mourir les juges iniques.

Les preuves de la puissance de la prière sont bien plus touchantes encore dans le Nouveau Testament et dans l'histoire de l'Eglise. L'Evangile nous apprend que la mort avait frappé la fille unique de Jaïre, prince de la synagogue, et avait porté le deuil et la désolation dans cette famille. Le père infortuné prie Notre-Seigneur ; Jésus se rend chez lui et redonne la vie à l'enfant.

Voyez le bon Maître à Béthanie. Marthe et Marie, inconsolables de la perte de Lazare, prient le Sauveur d'avoir pitié de leur frère enseveli depuis quatre jours. A leur prière Jésus se rend au tombeau de son ami et le ressuscite.

Qui pourrait nombrer les guérisons miraculeuses opérées par l'Homme-Dieu durant les trois dernières années de sa vie mortelle ?

A sa parole les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont purifiés et les morts ressuscitent. Mais qui obtient ces prodiges jusque-là inouïs ? C'est la prière, qui est toute-puissante sur le cœur de Dieu.

Ouvrez maintenant les annales de l'Eglise et vous y verrez les mêmes prodiges. Je ne veux rappeler que deux noms : Monique et Clotilde ; elles ont prié et pleuré devant Dieu. Elles ont été bien consolées. Monique a

enfanté Augustin pour le ciel. Clotilde a sauvé la France en sauvant son roi, son fier Sicambre.

Après de tels faits, dites-moi, mes sœurs, la prière a-t-elle de l'empire sur le cœur de Dieu ? Oui, incontestablement. Et comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque Jésus-Christ dans l'Evangile nous fait les promesses les plus étonnantes ? Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, soyez persuadées que vous l'obtiendrez. Le divin Sauveur va plus loin ; il appuie ces paroles si flatteuses et si consolantes sur le serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Demandons-lui donc tout ce que nous voudrons, nous sommes en droit de tout attendre de sa bonté.

Mais puisque la prière est si puissante, d'où vient que vous n'obtenez rien ou presque rien ? Puisqu'elle triomphe de tout et que rien ne lui résiste, pourquoi, chères enfants de la sainte Vierge, êtes-vous toujours faibles, pauvres, dénuées de vertus ? Cela vient de ce que vous ne priez pas ou que vous priez mal. *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis.*

La prière des lèvres ne suffit pas pour pénétrer les cieux, il faut la prière du cœur. Vous priez, mais avec un esprit distrait, un cœur

froid ; vous priez, mais presque toujours sans songer que Dieu est là et qu'il vous écoute. Vous priez, mais sans recueillement, comme sans préparation, tellement préoccupées, que souvent vous ne savez pas même ce que vous dites. Et Dieu vous entendrait quand vous ne vous entendez pas vous-mêmes !

O mon Dieu, apprenez-moi à prier ; répandez en moi cet esprit de prière qui est le caractère le plus marqué de vos enfants. Il m'obtiendra les grâces dont j'ai besoin pour vivre saintement, et mériter de me réunir un jour à vous dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.



L'ESPRIT DE PRIÈRE

Opertet semper orare et non deficere.
Il faut toujours prier et ne se lasser jamais.
(Luc., XVIII, 1.)

Mes Sœurs,

La prière, dont je vous ai démontré la nécessité et la puissance, c'est l'élévation d'une âme à Dieu ; c'est un délicieux entretien, une affectueuse conversation, un cœur-à-cœur avec le roi du ciel ; c'est le gémissement d'une âme coupable qui demande miséricorde ; c'est l'aveu, le cri de l'indigent qui réclame du secours ; c'est la plainte d'un ami qui verse le secret de ses larmes dans le cœur fidèle de son ami ; c'est la demande pleine de confiance d'un frère à son frère ; car enfin Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné prendre tous ces titres pour nous révéler l'excès de son amour. Peut-il y avoir pour l'homme sur la terre quelque chose de plus noble, de plus grand, de plus sublime que ce commerce, que ces

entretiens de la créature avec son créateur ? Eh bien ! ces avantages nous pouvons nous les procurer, quand nous le voudrons, par l'esprit de prière dont je veux vous parler dans cette allocution.

I

Qu'est-ce que l'esprit de prière ? Avant de répondre à cette question, demandons-nous ce que c'est que l'esprit. L'esprit est ce principe immatériel qui anime et vivifie. Ce qui fait vivre notre corps, c'est l'esprit. Ce qui fait vivre une famille, c'est l'esprit de famille ; ce qui fait vivre une société, c'est l'esprit de société. Avoir un esprit, c'est se laisser conduire, diriger par lui. Quand on n'en a pas, on est insensé ou mort. Avoir l'esprit du monde, de l'Evangile, c'est se régler d'après les maximes de l'un ou de l'autre. C'est aimer et ensuite adopter pour règle ces maximes.

Avoir l'esprit de prière, c'est aimer et pratiquer la prière, c'est en faire une partie de sa vie, la faire entrer dans ses habitudes.

La prière est-elle un principe de vie ? Oui, puisqu'elle nous fait entrer dans une sorte d'atmosphère divine. Elle nous met en rela-

tion avec Dieu ; elle fait descendre Dieu en nous, et nous fait monter jusqu'à lui, et nous fait vivre en lui et pour lui ; c'est la vie par excellence : *Ego sum vita.*

II

Cet esprit de prière est-il nécessaire ? Pris dans le sens large d'obligation de prier, oui ; pris dans le sens de prière habituelle, non ; mais il est très utile à tous et nécessaire aux âmes qui veulent atteindre un certain degré de perfection. L'Evangile nous y convie par ces paroles : *Oportet semper orare et non deficere.* Il faut toujours prier et ne jamais se lasser.

Mais, disent les gens du monde, les aveugles partisans du siècle, les avares occupés des biens d'ici-bas, comment pouvoir prier si souvent, prier toujours ? Outre que le temps manque, l'esprit y succomberait. Prier toujours ; c'est chose impossible. — Erreur, la chose est très possible, et même très facile. On se trompe ordinairement dans l'idée qu'on se forme de la prière. Elle n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu, c'est un simple mouvement du

cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères, ou pénétrée de reconnaissance et d'amour ; c'est un regard, un soupir qui s'élancent vers Dieu que l'on aime.

La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé ou plus cultivé que celui des autres hommes ; ce n'est point une science qu'on apprenne des hommes, c'est le langage d'un cœur humble et reconnaissant, langage qui n'a pas besoin d'être appris, c'est l'attention d'une âme à s'entretenir avec son Dieu, à faire toutes ses actions en sa présence pour lui plaire et accomplir sa volonté. Il faut donc prier sans cesse, puisqu'il faut aimer sans interruption ; il faut prier sans cesse, non toujours à genoux, non toujours dans les temples du Seigneur, mais l'âme toujours prosternée, à défaut du corps, devant cette suprême majesté présente en tout lieu, mais nous rappelant que nous ne sortons jamais de son véritable temple, qui est l'univers.

Cette prière assidue n'est pas aussi difficile qu'on le croit communément : Dieu aide à prier, puisqu'il aide à aimer. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'auteur de son être, tout ce qui a une raison capable de connaître le néant des choses humaines sait prier Dieu,

c'est-à-dire l'adorer et lui rendre grâces, recourir à lui, l'apaiser lorsqu'il est irrité, l'appeler lorsqu'il est éloigné, le remercier lorsqu'il favorise, s'humilier lorsqu'il frappe, se résigner lorsqu'il ordonne.

Faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison, à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage à implorer du secours, à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture ? Un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre ? Oh ! quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour s'entretenir ; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il faut dire. Si nous ne savons pas prier toujours, c'est que nous ne savons pas aimer ; on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas ; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connaît pas ; on ignore comment il faut solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas ; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas. (Le R. P. Lefebvre.)

Ecoutez comment on peut toujours prier, et prier ainsi jusqu'à son dernier soupir. Le vénérable Bède nous l'apprend. Celui, dit-il, qui fait toutes ses actions selon Dieu, prie toutours, *semper orat qui secundum Deum semper*

operatur. En effet, la prière étant, comme le disent les théologiens, une élévation de notre cœur et de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos devoirs, lui demander ses grâces et lui exposer nos besoins, on peut donc prier en tout temps et en tout lieu, puisque en tout temps et en tout lieu on peut penser à Dieu, élever son cœur vers lui et lui rendre ses devoirs.

D'après saint Ambroise, le juste prie toujours, parce que, alors même que son âme n'est pas en prière, ses œuvres intercèdent et tiennent lieu de prière ; même quand il dort, ses œuvres, brillant en la présence de Dieu, intercèdent encore auprès de Dieu.

Même le pécheur qui est en état de péché mortel, prie toujours, dès le moment qu'il désire ardemment briser ses chaînes et sortir du péché, priant et offrant à Dieu ses efforts, ses actions actuelles, pour obtenir la grâce de se convertir.

Celui qui se conduit bien, dit saint Basile, prie sans cesse ; sa vie est une continuelle prière : *Qui bene semper agit*, *hic semper orat*.

Ainsi, en vous réveillant, en vous levant, vous offrez à Dieu votre première pensée et toute la journée ; le jour entier est une continuelle prière pour vous. Vous allez au travail,

vous le commencez en l'offrant à Dieu ; votre travail est une continuelle prière. Vous mangez, et vous offrez à Dieu votre nourriture, tous vos repas sont des prières. Vous prenez une utile récréation, vous avez l'usage de la prendre en vue de Dieu ; toutes vos récréations sont des prières. Vous demandez à Dieu de bénir le sommeil que vous allez prendre, votre sommeil est une prière. Quand votre main s'ouvre pour soulager Jésus-Christ dans la personne d'un pauvre, vous priez ; vous priez quand vous supportez une injure, un affront, un mépris, avec une douceur angélique. Vous priez quand vous vous soumettez avec une résignation chrétienne aux épreuves de la vie ; vous priez quand vous vous acquittez, en la présence de Dieu et pour lui plaire, des devoirs de votre état. Vous priez toutes les fois qu'en vue de Dieu vous cherchez à faire plaisir à l'un de vos frères.

Oh ! que l'on s'enrichirait facilement et sans peine si l'on agissait de la sorte ! Si nous le voulions, comme nous gagnerions le ciel sans qu'il en coûtât beaucoup ! Mais où sont-elles, aujourd'hui, ces âmes animées de l'esprit de foi, qui vivent de la vie de Jésus-Christ, leur chef, qui agissent d'après les inspirations de l'Esprit divin ? Où sont-elles les âmes qui traitent les choses non pas selon qu'elles flat-

tent ou choquent leurs goûts, leurs idées, leurs intérêts, mais selon que Jésus-Christ les a aimées ou rejetées !

Il est donc bien avantageux, pieuses enfants, d'avoir l'esprit de prière pour acquérir de nombreux mérites et s'assurer le ciel. Demandez à Dieu de vous l'accorder, afin que chaque jour cet esprit préside à vos travaux, vous accompagne dans tous vos actes. Il vous entretiendra dans une sainte union avec Dieu, préviendra vos chutes, vous assurera le triomphe sur tous les ennemis de votre salut. Vous vivrez ainsi de la vie surnaturelle, qui est la vie du juste ici-bas, et qui conduit sûrement au ciel.

Ainsi soit-il.





LA FERVEUR

Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.
J'ai couru dans la voie de vos commandements, ô mon Dieu, lorsque vous aviez dilaté mon cœur.
(Psal. 118. 32.)

Mes Sœurs,

En vous enrôlant sous les étendards de la Reine des cieux, vous avez promis de marcher sur ses traces, autant que cela est possible à l'infirmité humaine, et, par conséquent, de pratiquer les vertus chrétiennes et de remplir vos devoirs, non pas seulement avec une perfection ordinaire, mais avec une grande générosité et un certain héroïsme. N'embrasser la vertu qu'à demi, ne remplir ses devoirs que par mode d'acquit, avec nonchalance, ce serait ne pas comprendre ce que vous devez au titre d'Enfant de Marie. Laissez-moi donc, aujourd'hui, mes sœurs, vous entretenir un instant de la nécessité et des avantages de la ferveur, afin de ranimer en vous ce sentiment

qui vous fera courir dans le chemin de la vertu et vous amènera plus sûrement à l'éternelle félicité.

I

Mais, d'abord, qu'est-ce que la ferveur ? La ferveur est une disposition surnaturelle de l'âme, produite par la charité, qui nous porte à faire en toutes choses, promptement et avec joie, la volonté de Dieu. C'est un désir ardent, dit saint Basile, efficace et constant de plaire à Dieu : « *Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem placendi Deo in omnibus.* » C'est un sentiment d'amour divin qui nous porte à remplir tous nos devoirs avec la plus parfaite régularité, à pratiquer dans toute leur perfection les vertus de notre état, et à nous appliquer avec une grande générosité à tout ce qui est du service de Dieu. Cet amour, dit saint Augustin, ne connaît aucune difficulté : *Solus amor est qui difficultatis nomen erubescit.*

D'après ces données, la ferveur n'est pas, comme on pourrait le croire, une inclination naturelle, un goût spécial pour la piété en général ou certaines pratiques en particulier ; mais une disposition surnaturelle, une grâce particulière qui nous fait aimer les choses de

Dieu, et nous donne la force de les accomplir avec un grand cœur et une volonté parfaite : *Corde magno et animo volenti.*

Il ne faudrait pas non plus mettre la ferveur dans cet enthousiasme passager qui s'empare de nous dans quelques circonstances exceptionnelles de notre vie, et nous jette à cœur perdu du côté du bon Dieu. Non, la ferveur est quelque chose de stable, de constant, comme dit saint Basile : *Stabilem, constantem ;* c'est une disposition habituelle de l'âme, qui peut, sans doute, n'être pas toujours également parfaite, mais qui demeure et nous fait agir selon Dieu. La ferveur qui nous brûle aujourd'hui et s'éteint demain, n'est qu'un feu de paille et ne mérite pas le nom qu'on lui donne.

II

Ces explications, mes sœurs, vous font déjà comprendre combien il est nécessaire que vous soyez vraiment ferventes. Dieu est généreux dans l'amour qu'il vous porte ; il donne tout ce qu'il a et tout ce qu'il est : il se donne lui-même. Et lorsqu'il s'est donné, il ne se reprend pas ; il demeure dans votre cœur, jusqu'à ce que vous le chassiez, et si vous le

mettez dehors, il reste à la porte, il frappe, il vous supplie de lui ouvrir, et il attend avec patience le moment où vous voudrez bien le recevoir de nouveau.

Eh bien, mes sœurs, si telles sont la générosité et la constance de l'amour divin à votre égard, n'y a-t-il pas pour vous obligation rigoureuse de donner au vôtre les mêmes qualités, c'est-à-dire la ferveur ? Est-ce que votre père, votre mère seraient satisfaits de vous voir remplir avec nonchalance, par boutades, selon vos caprices, les devoirs de l'amour, du respect, de l'obéissance que vous leur devez ? Ah ! certes, ils seraient en droit de vous dire : Ce n'est pas ainsi que nous avons agi à ton égard.

Souvenez-vous, mes sœurs, que le maître que vous avez l'honneur de servir, est le plus grand de tous les maîtres, le seigneur de tous les seigneurs, et que, par conséquent, il ne doit se glisser dans votre dévouement aucun relâchement, dans votre amour aucune défaillance. « Maudit soit, s'écrie le Seigneur, celui qui ne me donne que quelques efforts, car je suis le grand Roi : *Maledictus fraudulens qui immolatur debile Domino, quia Rex magnus ego.* »

Maudit soit dit le Saint-Esprit, celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence : *Maledictus*

qui facit opus Dei negligenter. Veillez donc, mes sœurs, à ce que toutes vos œuvres soient excellentes : *in omnibus operibus tuis esto præcellens*, car rien n'est plus avantageux que la ferveur.

III

Vous savez, mes sœurs, que par notre nature, hélas ! bien déchue, nous avons horreur de tout ce qui contrarie nos penchants. Par suite, nous avons un attrait tout particulier pour ce qui flatte nos sens, pour tout ce qui satisfait nos passions. Et cependant Jésus-Christ nous déclare que le royaume de Dieu souffre violence et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui l'obtiennent ; il nous dit aussi que celui-là seul est digne de lui qui porte sa croix et le suit au Calvaire. Eh bien, mes sœurs, la ferveur, si vous avez le bonheur de la posséder, vous fera goûter les maximes de l'Evangile et toutes les pratiques de la vie chrétienne, quelque dures qu'elles vous paraissent ; elle vous rendra faciles et agréables les devoirs qui coûtent le plus, les peines qui vous paraissent les plus insupportables.

Et cet heureux résultat, la ferveur le produira d'autant plus sûrement qu'elle rendra

insipides à votre cœur les joies du monde et les plaisirs des sens. Comment voulez-vous qu'une âme qui a mangé le pain des Anges, trouve encore du plaisir à se gorger des siliques des pourceaux ? Comment voulez-vous que l'âme qui s'est enivrée du vin qui fait germer les vierges, soupire encore après les dégradantes ivresses des sens ? Comment voulez-vous que celui qui a goûté de la douceur du service de Dieu, puisse encore trouver du bonheur à porter le joug écrasant des passions ? « Celui qui a joui des douceurs de la vie céleste, dit le vénérable Bède, ne peut avoir que de la répulsion pour tous les plaisirs terrestres. »

La ferveur fait mieux encore : elle aplanit le chemin du ciel et de la vertu qui y conduit. Vous savez, mes sœurs, que ce qui ralentit souvent votre marche vers la céleste patrie, c'est la difficulté de la route, l'âpreté de la voie, la multitude des obstacles qui l'encombrent. Le chemin du Ciel, dit le Sauveur, est étroit et il y en a peu qui le suivent. Eh bien, mes sœurs, soyez ferventes, et les ronces et les épines disparaîtront sous vos pas, les rochers, les ravins, les torrents s'évanouiront comme par enchantement, les collines s'abaisseront, lss abîmes seront comblés, et la voie sera courte et facile. Pour celui qui veut, pour

l'âme généreuse il n'y a plus de difficultés. L'âme fervente dit comme David : Vous avez dilaté mon cœur, ô mon Dieu, et j'ai couru dans la voie de vos commandements : *Viam mandatorum cucurri, cum dilatasti cor meum.*

Oui, l'âme fervente ne se traîne pas dans le chemin de la vertu ; elle y court; elle y vole. En peu de temps elle fait plus de chemin que d'autres pendant de longues années « La voie des justes, dit le Saint-Esprit, est comme le soleil, qui se lève et grandit à chaque instant jusqu'à son plein midi : *justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem.*

L'âme, dit saint Bernard, qui aime plus ardemment, court plus vite et arrive plus tôt : *Anima quæ amat ardentius, currit velocius et citius pervenit.* Vous avez rencontré quelquefois, mes sœurs, dans des personnes encore jeunes une vertu consommée, et vous avez été dans l'admiration. Oh! c'est qu'il y avait là une grande ferveur, et c'est pourquoi on a pu dire de ces jeunes saintes : en peu de temps elles ont rempli beaucoup d'années : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Leur générosité invincible leur a fait parcourir en peu de jours tout le chemin qui sépare la vertu naissante de la vertu consommée.

Avec cela, mes sœurs, la ferveur est la

marque la plus certaine que nous puissions avoir, en cette vie, que nous sommes en état de grâce, puisque elle n'est autre chose que la charité qui nous presse, et nous inspire l'ardeur et le courage de vaincre tous les obstacles qui s'opposent à notre salut.

Enfin, elle est la plus sûre garantie de notre persévérance finale. Une âme qui ne calcule pas avec Dieu, qui monte toujours vers le ciel, ne peut pas faire moins que d'y arriver.

En terminant, permettez-moi, mes sœurs, de vous donner quelques modèles de ferveur. Je prends le premier dans l'Ancien Testament. C'est Abraham. Il était tellement pressé par les ardeurs de la charité, qu'il cherchait toutes les occasions de la manifester. Un jour, dit la Genèse, que, malgré les ardeurs du soleil, *in ipso fervore diei*, il attendait une occasion de pratiquer sa vertu favorite, il voit venir à lui trois voyageurs. C'étaient des Anges revêtus de la forme humaine. Plein de joie, il ne les attend pas, mais il court au-devant d'eux : *cucurrit in occursum eorum ;* il les invite à s'arrêter chez lui pour y prendre le repas et s'y reposer. Et quand il a obtenu leur assentiment, *il court à sa maison*, *festinavit in cubiculum suum*, il s'adresse à Sara, et lui dit : *Hâtez-vous et faites cuire des pains sous la cendre : accelera et fac subcinericios panes ;*

il court ensuite à son troupeau, il choisit ce qu'il y a de mieux, et il le donne à son serviteur avec ordre de vite l'accommoder. Voilà, mes sœurs, la vraie ferveur. Remarquez que Abraham court, Sara se hâte, le serviteur se dépêche; tout se fait promptement et avec joie. Ah! c'est que, dit le Saint-Esprit, là où règne la charité, il n'y a point de tiédeur : *nemo piger in domo charitatis.*

Le second modèle de ferveur que j'ai à vous présenter est tiré du saint Evangile. C'est saint Pierre. La ferveur de cet Apôtre brille avec tant d'éclat, qu'elle en est comme le caractère distinctif. Le Sauveur le considéra toujours comme le plus ardent, le plus généreux de ses disciples.

Rappelons cette circonstance où l'Apôtre affirme son amour pour Jésus avec une telle expression de sentiment et de vérité que le Sauveur l'en récompense en l'établissant chef de son Eglise : *Pierre, m'aimez-vous? Seigneur, vous savez que je vous aime.* Il vous souvient aussi, mes sœurs, avec quelle promptitude, un jour, il se jeta à la mer, pour aller à Jésus qu'il voyait venir vers lui. Nous savons encore avec quelle ardeur il voulut défendre son maître au jardin des Oliviers, et enfin comment il fut heureux de mourir sur une croix comme son Sauveur.

Marie-Madeleine n'est pas moins ardente. Sa ferveur lui inspire le courage d'aller chez Simon le lépreux chercher son divin Maître, se jeter à ses pieds, les arroser de ses larmes, les essuyer de ses cheveux, sans égards ni à son sexe, ni à sa qualité, ni à la présence des convives. Elle brave tout respect humain et accepte d'avance toutes les critiques que peut lui attirer son acte de dévotion. — C'est sa ferveur aussi qui, plus tard, lui fait suivre Jésus au Calvaire, l'attache au pied de la croix et l'amène le surlendemain au sépulcre, dans la pensée d'honorer de ses parfums le corps sacré de son Sauveur.

Imitez, mes sœurs, la ferveur de sainte Madeleine. Cherchez Jésus jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé; jetez-vous ensuite à ses pieds pour implorer votre pardon, et lorsqu'il vous aura dit comme à la pécheresse : Vos péchés vous sont remis, attachez-vous à Jésus, suivez-le jusqu'au Calvaire, s'il le faut; et un jour il vous apparaîtra pour vous combler d'une joie éternelle, dans toutes les splendeurs de sa gloire. Ainsi soit-il.

MÉDITATION OU RÉFLEXION

In meditatione meâ exardescet ignis.

Tandis que je méditais, mon cœur s'est embrasé du feu de la charité.

(Ps. XXXVIII, 4.)

Mes Sœurs,

Un des exercices de piété les plus avantageux à la perfection chrétienne est sans contredit la méditation ou la réflexion. Si elle n'est pas d'une absolue nécessité, en ce sens qu'on doive la faire tous les jours et à des heures réglées, du moins est-il nécessaire de penser souvent aux vérités du salut, et d'en nourrir fortement notre esprit. Nous allons dans cette allocution vous parler de la méditation : de sa nature, de sa nécessité, de ses avantages et de sa facilité.

I

Qu'est-ce que la méditation? — La méditation ou réflexion c'est l'application de

l'esprit à un objet, c'est la considération d'une chose qu'on examine sous différentes faces, jusqu'à ce qu'on en ait une idée exacte et que cette idée fasse impression sur l'âme pour y rester profondément gravée.

La méditation, ou oraison mentale, dont nous avons à vous parler ici, c'est un élan du cœur qui se porte vers Dieu pour converser intérieurement avec lui, pour penser, pour réfléchir sérieusement sur les perfections divines, sur la vie et la passion de J.-C. et les autres vérités de la foi, capables d'émouvoir le cœur et d'entraîner la volonté au bien. Elle consiste à se pénétrer d'abord de la présence de Dieu, à méditer une vérité du christianisme, à nous en faire à nous-mêmes l'application, à en tirer les conséquences et les résolutions propres à corriger nos défauts, et à nous rendre plus fidèles à nos devoirs, soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers nous-mêmes.

II

Il y a beaucoup de personnes qui se figurent que la méditation n'est obligatoire que pour les prêtres, pour les religieux et les religieuses. C'est là une très grave erreur.

La méditation est obligatoire pour tous. Sans la méditation il est presque impossible de se sauver. On ne peut opérer son salut sans y penser, sans réfléchir, sans méditer. La terre est désolée d'une désolation universelle, dit Jérémie, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse en son cœur.

C'est au manque de la méditation qu'il faut attribuer le peu de foi qui est la source des désordres de la plupart des chrétiens, de l'oubli de Dieu et de la négligence à accomplir les devoirs religieux. Il n'y a que les sérieuses réflexions sur les vérités importantes de la religion qui rendent la foi vive et agissante, parce que, quand on les approfondit et on les pénètre, elles font impression sur l'esprit et sur le cœur, et obligent l'homme à mettre la main à l'œuvre, et à travailler à la réformation de ses mœurs.

C'est à l'oubli de la méditation qu'il faut attribuer le peu de consistance de la plupart des jeunes personnes dans les voies de la justice. A l'âge précisément où il faudrait se prémunir, par des réflexions sérieuses, contre l'entraînement des passions, contre les séductions du monde, contre ses plaisirs, ses exemples, ses propos impies, on ne raisonne ni sa religion ni ses devoirs. Par suite de ce manque de réflexion, on a des préjugés au

lieu de croyances, une piété d'imagination et d'enthousiasme au lieu d'une piété de volonté et de conviction; rien de solide, rien de raisonné; l'édifice du salut est construit sur un terrain mouvant, et il est emporté au premier souffle des passions.

C'est à l'oubli de la méditation qu'il faut attribuer tant de misères et tant de défauts qui déshonorent la piété elle-même, tant de confessions et de communions qui restent sans résultat. On ne médite pas, c'est-à-dire on ne rentre pas en soi-même, on ne se rend pas compte de ses dispositions les plus intimes, et, faute de s'étudier, on laisse dans le champ de son âme l'ivraie croître avec la bonne semence. Hélas ! plût à Dieu que ces tristes réflexions vous fussent étrangères. Mais n'est-ce pas à l'abandon de la méditation que vous devez votre peu de zèle pour votre salut, votre insouciance pour la piété, votre tiédeur au service de Dieu, et les fautes nombreuses qui déparent et souillent peut-être votre âme (1) ?

Tous les maîtres de la vie spirituelle et tous les saints sont d'accord sur ce point. Si nous n'avons soin de méditer, dit saint Bonaventure, toute notre piété sera aride, imparfaite et

(1) L'abbé Larfeuil.

prompte à périr. Comme on nourrit le corps d'aliments matériels, ajoute saint Augustin, ainsi l'on nourrit et l'on entretient l'âme par les enseignements divins, la méditation et la prière.

L'oraison, continue saint Chrysostome, est à l'âme ce que l'eau est au poisson.

Celui qui abandonne la méditation, poursuit sainte Thérèse, n'a pas besoin du démon pour aller en enfer, il y descend tout seul. Par contre, ajoutait cette savante religieuse : « Promettez-moi un quart d'heure de méditation par jour, et je vous promets le ciel. »

Tous les ascétiques ne cessent de recommander la pratique de la méditation, comme une condition indispensable pour se sanctifier, et en regardent l'abandon comme le principe de tous les désordres. L'oraison, dit le P. Rodriguez, est à l'âme ce que la chaleur naturelle est à l'estomac. De même que sans cette chaleur il est impossible que les aliments profitent à l'homme, et qu'à l'aide de cette chaleur, au contraire, ils se convertissent en un suc nourricier, qui se distribue dans toutes les parties du corps, pour leur donner la force de remplir leurs diverses fonctions ; ainsi la vie spirituelle ne peut subsister sans l'oraison, qui nous donne des for-

ces pour satisfaire à tous les devoirs de notre condition et pour remplir, comme nous le devons, les obligations les plus pénibles..... Vous le voyez, la méditation est nécessaire ; elle est de plus très avantageuse pour vivre chrétiennement et faire des progrès dans la vertu.

III

Au dire de saint Augustin, la méditation est la source de tous les biens. Elle alimente, en effet, l'amour de Dieu, elle donne la ferveur dans la prière, inspire l'horreur du péché et assure notre persévérance.

1° Elle alimente l'amour de Dieu dans notre cœur. Richard de Saint-Victor dit que la méditation produit sur le cœur les mêmes effets que le feu sur le fer. De sa nature, le fer est froid et noir ; par la force du feu, il s'échauffe peu à peu, s'embrase et devient enfin du feu, tellement qu'il se fond, cesse d'être ce qu'il était et change de qualité. Ainsi en est-il de l'âme livrée aux divines ardeurs de la méditation et plongée dans la fournaise du céleste amour ; elle s'échauffe, s'embrase et enfin se fond en Dieu, avec lequel elle est en communication continuelle par la méditation.

2° La méditation donne la ferveur dans la prière. Pour prier, il faut connaître ses besoins, ses misères, ses défauts ; et, pour prier avec ferveur, il faut les connaître dans toute leur étendue. Or, comment avoir cette double connaissance, si, le flambeau de la méditation à la main, on ne descend souvent au fond de son cœur, pour en examiner les plis et les replis cachés ? Sans cette étude vous serez trompées, vous serez mal éclairées sur vos véritables besoins, et il arrivera que, dans la prière, vous ne saurez ni demander ce qu'il faut, ni le demander avec la ferveur qui convient. Que si vous êtes fidèles à la pratique de la méditation, vous n'aurez pas à redouter cet écueil ; éclairées des vives lumières que la méditation répandra autour de vous et au dedans de vous, vous connaîtrez, d'une part, les séductions dont il vous faut garantir, les ennemis qu'il vous faut combattre, les pièges qu'il vous faut éviter ; d'autre part, les mauvais penchants qui tyrannisent votre cœur, les illusions perfides qui séduisent votre esprit, l'impuissance de votre volonté pour le bien, et son inconstance dans ses meilleures résolutions. Justement effrayées des difficultés qu'il faudra surmonter pour rester vertueuses, vous comprendrez mieux le besoin de la grâce sans laquelle vous ne pou-

vez rien, mais avec laquelle vous pouvez tout, et vous remplirez avec plus de ferveur le devoir de la prière, qui vous obtiendra tous les secours divins (1).

3° La méditation nous donnera l'horreur du péché. Quelle est la personne qui oserait pécher, si, au pied de la croix, elle connaissait qu'un Dieu est mort à cause du péché et que le péché est un si grand mal qu'il n'a fallu rien moins que le sang d'un Dieu pour l'expier? Qui oserait pécher, si l'on considérait qu'un seul péché mortel est puni par les châtiments éternels de l'enfer? Si l'on faisait une sérieuse réflexion sur ces paroles : *Allez, maudits, dans le feu éternel!* si l'on songeait qu'une éternité de supplices doit être le châtiment du péché, et que les biens immenses et les délices ineffables du ciel nous seront ravis par le péché?

Je ne m'étonne plus si sainte Thérèse disait que faire oraison et persévérer dans le péché ou la tiédeur sont deux choses incompatibles. Je comprends maintenant le langage d'un grand serviteur de Dieu s'écriant à ce sujet : Dans la république chrétienne, il ne doit y avoir que deux sortes de prisons : l'une pour les hérétiques et l'autre pour les fous; car, ou

(1) L'abbé Larfeuil, dans le *Quart d'heure pour Dieu.*

l'on croit qu'il y a un enfer destiné à punir le péché, ou on ne le croit pas. Si on ne le croit point, on mérite d'être mis à l'inquisition comme hérétique ; et si on le croit, et que néanmoins on demeure dans l'état du péché mortel, on mérite d'être mis avec les fous, comme ayant l'esprit gâté par la plus insigne folie que l'on puisse jamais imaginer. La méditation est donc toute-puissante pour vous garantir du péché ; elle a donc de grands avantages. Le démon le sait ; voilà pourquoi il ne manque point de vous suggérer de nombreux prétextes pour vous en détourner. Il vous dira que l'embarras de vos affaires ne vous donne point le loisir de méditer. Frivole raison ! Avez-vous une affaire plus importante que l'affaire de votre salut ? Une enfant de Marie oserait-elle le dire, oserait-elle le penser ? Et si la méditation est un moyen nécessaire pour y réussir, est-elle excusable de la négliger, quelque occupée qu'elle soit ?

IV

Il ajoutera que la méditation est difficile, et que vous ne sauriez point la faire. Non, la méditation n'est point si difficile qu'il veut vous le faire croire. Vous pouvez toutes

méditer, si vous le voulez ; l'esprit le plus ordinaire est aussi capable sous ce rapport que le génie le plus sublime.

La méditation n'est point un effort de l'esprit, un pompeux arrangement d'idées ; c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vraiment touchée de sa misère et de sa faiblesse. Ce n'est pas un secret, ce n'est pas une science qu'on apprend dans les écoles ; c'est un don à la portée de tous, c'est la science de tous les élus. Quiconque a un cœur, peut faire oraison ; car, faire oraison, c'est parler au cœur de Dieu avec votre propre cœur. Voyez-vous ce petit enfant ? Il sait à peine bégayer, que déjà il sait importuner et fléchir par ses prières ceux qui lui ont donné le jour. Oh ! si vous priiez avec la même simplicité et le même abandon, que n'obtiendrez-vous pas de Dieu !

Vous-même, quand vous voulez obtenir quelque chose de votre père ou de votre mère : une promenade, une partie de plaisir, une chose qui vous fait envie, quoi que ce soit, comment vous y prenez-vous ? Vous réfléchissez sur les moyens que vous pourrez employer pour arriver au but de vos désirs ; vous les ruminez dans votre esprit ; vous vous en pénétrez, puis vous allez trouver vos parents, vous les priez, vous les suppliez, vous

faites des promesses, vous vous efforcez d'être attentive, complaisante, empressée; vous n'avez de repos que lorsqu'on vous a accordé ce que vous demandez. En cela, ma chère enfant, vous faites précisément ce que l'on fait dans la méditation. Il n'y a qu'à changer l'objet. Ainsi, au lieu d'un objet frivole et matériel, mettez un objet sérieux et tout spirituel, par exemple, quelques vertus particulières, quelques grâces spéciales. Pensez aux motifs que vous avez d'obtenir les unes et les autres. Demandez-les avec instance. Prenez la résolution de faire tout ce qui dépendra de vous pour acquérir ces vertus, pour mériter ces grâces, vous ferez une excellente méditation.

Vous vous plaignez que vous n'avez rien à dire à Dieu. Hélas ! si vous disiez, au contraire, que vos misères vous apparaissent si nombreuses que vous ne savez par où commencer pour les énumérer au Seigneur, vous seriez dans le vrai; si vous disiez que plus vous vous examinez devant Dieu, plus vous découvrez en vous de pauvreté et d'imperfections, ah ! je vous dirais : ayez courage, vous faites admirablement oraison. La méditation n'est rien autre chose.

Faire oraison, c'est être avec Dieu comme un ami avec son ami; c'est lui dire qu'on est

affligé de lui avoir déplu, qu'on se repent de ne pas encore avoir le courage de tout quitter pour lui plaire.

Faire oraison, c'est lui dire simplement vos peines, vos douleurs, vos faiblesses. Faire oraison, c'est lui dire ingénument, comme un petit enfant, qu'on veut l'aimer. Faire oraison, c'est venir pleurer sur le cœur de Jésus, attendre avec paix et confiance qu'il vous pardonne et vous console.

Marie-Madeleine ne faisait-elle pas oraison, par ses larmes, aux pieds du divin Maître? la femme adultère, par son attitude repentante et humiliée? Zacharie, par sa joie sainte et son pieux empressement? et la veuve de Naïm, par l'explosion de sa douleur?

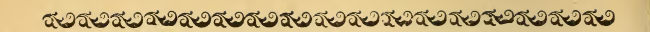
Et puis, si vous ne trouvez rien à dire lorsque vous voulez faire oraison, restez devant le Seigneur et ne dites rien. Non seulement Dieu a des oreilles pour entendre, mais il voit aussi, il vous verra ! ! ! Ce pauvre, agenouillé sur le seuil de votre habitation, a-t-il de beaux discours ? Hélas ! souvent, il ne dit rien. Ses vêtements en lambeaux, son visage défait, son air souffrant, voilà les seules ressources de son éloquence. Il vous tend la main, il ne vous dit rien, et cependant vous lui donnez.

Vous êtes à genoux devant Dieu, proster-

nez-vous devant sa divine majesté, sans parole si vous voulez. Il verra aussi votre misère spirituelle, il saura bien pourquoi vous êtes devant lui, et il vous donnera l'aumône de sa grâce.

Je termine en vous disant avec le prophète-roi : Heureux celui qui médite jour et nuit sur la loi du Seigneur : semblable au jeune arbrisseau planté le long des eaux vives, ses rameaux s'enrichiront des fruits les plus délicieux, et son feuillage ne se flétrira jamais.





LA VRAIE PIÉTÉ

Exerce teipsum ad pietatem, pietas autem ad omnia utilis est.

Exercez-vous à la piété, car la piété est utile à tout.

(I Tim., IV, 7.)

Mes Sœurs,

Un roi de France s'écriait un jour avec une noble fierté : « Si l'honneur disparaissait de la terre, il faudrait le trouver encore dans le cœur des rois. » Ne pouvons-nous pas dire avec autant de vérité que si la piété disparaissait de ce monde où tant d'ivraie étouffe le bon grain, elle devrait trouver un dernier abri dans l'âme des jeunes congréganistes qui forment autour de la très sainte Vierge une couronne d'honneur ?

La piété est quelque chose de si précieux, que saint Paul en fait l'éloge le plus pompeux et ne recommande rien tant à son disciple Timothée que de travailler à l'acquérir : *Exerce teipsum ad pietatem, pietas autem ad omnia utilis est.*

Je me propose de vous entretenir aujourd'hui de la piété. Nous en étudierons la nature et les avantages.

I

Avant toutes choses, il importe, mes sœurs, de ne pas confondre la piété véritable avec ce faux semblant de dévotion qui est un travers de notre époque. Jamais on ne vit, comme de nos jours, autant d'œuvres, d'associations, de pratiques pieuses germer, prendre racine et s'épanouir dans le champ de l'Eglise. Que de fêtes et de solennités religieuses ! que de chants et de parfums dans nos temples ! que de pèlerinages aux divers sanctuaires où se manifeste par des prodiges la puissance de Dieu ! On se confesse souvent, on communie plus fréquemment, on se presse même autour de la chaire chrétienne pourvu que le prédicateur flatte l'esprit, sans trop blesser le cœur en voulant le détacher du monde et des plaisirs. Ces dehors magnifiques, ces démonstrations purement extérieures, sans détachement du monde, sans charité, sans humilité, sans renoncement à soi-même et au péché, sont-ils la vraie piété? Non, ils ne sont que des apparences trompeuses, capables d'illusionner

ceux qui s'y livrent, mais réprouvées de Dieu et condamnées par les hommes.

Que d'abus dans la piété ! Il est des personnes qui se feraient un scrupule de boire et de manger hors de leurs repas mais qui ne se gênent pas pour prendre part à la médisance et même à la calomnie. Leur piété est fausse. D'autres, très généreuses, ouvrent leur bourse aux malheureux, donnent largement pour soulager leur détresse, mais ferment leur cœur à leurs ennemis qu'elles fuient et détestent.

Celles-ci récitent chaque jour de nombreuses prières, mais, indélicates et indiscrètes, elles ne manquent jamais, dans l'occasion, de faire à la réputation du prochain des blessures profondes et quelquefois mortelles.

Celles-là pardonnent de bon cœur une offense, oublient facilement une injure, mais elles ne font rien pour payer leurs dettes.

On rencontre des chrétiennes qui se confessent et communient, et elles n'ont point d'aménité et de douceur dans leurs paroles, la plus légère contradiction les froisse et les irrite. Ces travers les rendent insupportables et font mépriser la piété. D'autres sont inscrites sur le catalogue de toutes les œuvres : œuvres de zèle, œuvres de charité, œuvres d'apostolat, et elles sont remplies d'elles-mêmes, com-

me le fleuve qui ne se contient plus dans son lit; elles ne savent point résister aux séductions du monde, réformer leur cœur et y enraciner la vertu. Leur piété est pharisaïque.

En quoi consiste donc la vraie dévotion? Elle consiste à remplir exactement tous nos devoirs; à affermir le règne de Dieu dans notre âme, à perfectionner notre vie par la pratique des vertus chrétiennes.

Qu'est-ce que la vraie piété? La vraie piété, c'est la volonté de se livrer promptement au service de Dieu. Une personne pieuse ne se contente pas d'observer les commandements du Seigneur comme la plupart des fidèles, mais elle les observe avec plus de générosité et d'exactitude. Elle pratique même dans une certaine mesure les conseils évangéliques; car la vraie piété est généreuse et pousse la générosité jusqu'au dévouement. La piété ou la dévotion sont synonymes. Etre dévot, être pieux c'est donc la même chose qu'être dévoué à Dieu. Il y a dans le monde des hommes pleins de dévouement pour tout, excepté pour Dieu. On rencontre des enfants qui se dévouent pour leur famille; des hommes qui se dévouent pour leurs semblables. Il y a les dévots de la gloire, les dévots du plaisir, les dévots de la fortune, les dévots de l'amitié, n'est-il pas juste qu'il y ait aussi les dévots de Dieu?

Il est des personnes qui ne veulent pas qu'on les appelle dévotes : appelez-les vaniteuses, légères, étourdies, elles le toléreront, mais elles ne pourront supporter le titre de dévotes. Cependant le mot *dévot* veut dire *dévoué*, personne qui se dévoue, et le dévouement est un spectacle qui attire, qui captive, qu'on regarde avec orgueil, qu'on ne peut se lasser d'applaudir et de raconter. Qu'en est-il alors des personnes qui se dévouent pour Dieu ? Elles sont des âmes admirables que l'Eglise honore et que le Seigneur couronnera au ciel. Tels ont été les Apôtres, les martyrs et les saints de tous les âges, de tous les rangs et de tous les siècles.

II

Une telle piété est déjà récompensée ici-bas par des avantages réels. Quels sont ces avantages ? Si nous consultons les gens du monde, ils nous représentent les personnes pieuses comme des personnages d'une sévérité outrée, d'un caractère dur, insupportable. C'est le contraire qui est vrai ; une personne sincèrement pieuse est douce, patiente, aimable, dévouée et charitable. Elle n'a qu'un seul désir : celui de se perfectionner et de marcher

sur les traces de son grand modèle qui est Jésus-Christ.

Est-elle pauvre, misérable, abandonnée de ses semblables ? La piété l'empêche de murmurer contre la Providence de la place étroite qu'elle lui a faite ici-bas; bien plus elle lui fait aimer sa triste position en lui montrant un Dieu qui a voulu être plus pauvre qu'elle et qui a daigné préconiser la pauvreté : *Beati pauperes*. Est-elle souffrante ? La piété lui dira : tu souffres, parce que tu as des péchés à expier et des mérites à acquérir ; courage, pour un peu de peine, pour quelques larmes momentanées, tu recevras un poids immense de gloire et une éternité de bonheur : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur in nobis*. Vois le divin crucifié ; il était innocent, et cependant qui a autant souffert que lui au jardin des Oliviers, au Prétoire et sur le Calvaire ? Devant ce spectacle, la personne pieuse offre ses douleurs avec une certaine joie à la justice divine.

Est-elle en butte à la calomnie ? Regarde, lui crie la piété, regarde le Saint des saints. Que n'ont pas fait ses ennemis pour noircir sa réputation ! S'en est-il plaint ? Son silence doit te donner la force de faire, par amour pour lui, le sacrifice de ton honneur.

Son cœur est-il sensiblement blessé par la mort qui éclaircit chaque jour les rangs de ses amis les plus chers, ou par l'ingratitude et l'indifférence de ceux qui restent ? La piété adoucit ses chagrins en lui montrant Jésus trahi par Judas, renié par saint Pierre, abandonné par tous les siens ; et alors, comme Jésus, elle s'écrie : *Non mea, sed tua voluntas fiat.*

Mais c'est surtout dans la prospérité que la piété est utile. Il y a plus d'écueils pour la vertu dans l'opulence que dans l'indigence. Si la pauvreté impose des privations, elle écarte aussi bien des dangers, et elle est une source de mérites pour le pauvre qui la supporte chrétiennement. Les richesses, au contraire, énervent l'âme, en fournissant aux passions toutes les occasions, tous les moyens de se satisfaire. La piété garantit de ces écueils ; elle détache des richesses en nous en faisant connaître la fragilité. « Que le riche, dit saint Jacques, se confonde en son néant, parce qu'il passera comme l'herbe de la prairie ; un soleil brûlant s'est levé, l'herbe sèche, la fleur tombe, ainsi le riche sèchera et se flétrira dans ses voies. » Elle les fera craindre en nous en révélant le danger : *En vérité*, dit le Sauveur, *un riche entrera difficilement dans le ciel.* La piété les sanctifiera en les faisant employer au sou-

lagement des pauvres et autres bonnes œuvres. Il est si doux de faire le bien, de soulager Jésus-Christ dans la personne des malheureux !

La piété, enfin, est utile surtout au moment de la mort. « Que mon âme, disait Balaam, meure de la mort des justes ! » Qu'y a-t-il, en effet, de plus digne d'envie que la mort d'un chrétien fidèle ? Quelque part que se portent ses regards, la piété lui offre des motifs de consolation et de confiance. Si le passé lui rappelle les fautes qui ont pu déparer sa vie, la piété lui rappelle en même temps les larmes qu'il versa pour les expier, la sévère pénitence qu'il en fit, et le sang de Jésus-Christ qui, dans les sacrements, l'a purifiée.

Dans le présent il y a des souffrances, mais la piété les sanctifie ; il y a des peines morales, mais l'espérance les adoucit. Les biens qu'on quitte, on les échange pour des richesses éternelles ; les parents et les amis, on ne les perd pas, on emporte l'espérance de se réunir à eux dans le sein de Dieu.

L'avenir n'offre à l'âme fidèle que des pensées consolantes. De son lit de mort, en levant les yeux, elle entrevoit le ciel avec son bonheur, Marie, sa bonne mère, qui lui tend les bras comme à une fille bien-aimée.

O mon Dieu, puisque la piété offre tant

d'avantages, accordez-moi votre grâce pour que je la pratique pendant ma vie et qu'à la mort elle m'introduise dans votre bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.





OBSTACLES A LA PIÉTÉ

Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.
Que votre cœur ne s'attache pas au monde ni à ses vanités.
(I Jean, II, 15.)

Vous avez compris, mes sœurs, dans la dernière allocution qui vous a été faite, l'obligation où vous êtes d'acquérir la piété et que vers la piété doivent tendre tous vos efforts et toutes vos aspirations. Je dois aujourd'hui vous indiquer les obstacles que vous rencontrerez infailliblement dans le chemin de la vie chrétienne. Impossible de vous les signaler tous, mais voici les principaux, dont l'un tient à l'esprit, l'autre au cœur, et le dernier à la volonté : légèreté, amour du monde, inconstance.

I

Le premier écueil, celui qui tient à l'esprit, c'est la légèreté. Que la jeunesse soit naturellement légère, il est inutile de le prouver. C'est

là le côté le plus saillant de sa physionomie. Tout le monde en convient. Où trouver quelque chose de grave et de sérieux dans une personne de quinze à dix-huit ans ? Est-ce dans ses pensées ? Non, son esprit n'est occupé qu'à poursuivre des bagatelles, comme le petit enfant qui, dans la prairie, se fatigue à courir après des papillons aux ailes dorées. Elle ne le nourrit que de futilités et de chimères ; elle ne l'occupe qu'à rechercher des joies, des amusements et des parures. — Est-ce dans ses goûts ? Non ; elle ne rêve que toilette, modes, luxe, vanité, visites, et son cœur palpite, tressaille au nom et à l'idée seule du plaisir. — Est-ce dans ses paroles ? Moins encore. Toutes ses conversations sont frivoles, inconsidérées. Or, comment voulez-vous que la piété s'implante et prenne racine dans une âme légère ? Certains arbres ne peuvent s'enraciner dans les terres sablonneuses où manque le suc qui devrait les nourrir. Le terrain sablonneux c'est le cœur de la jeune fille qui cède sans résistance aux transports de la légèreté. La piété ne saurait germer et se développer dans ce sol aussi mouvant que le sable ; elle y végète, elle y languit, elle y meurt. Et que lui manque-t-il donc ? Il lui manque le suc nourricier, un peu de gravité, un peu de réflexion.

Vainement essaierait-on de parvenir à la piété si l'on ne commence par contraindre l'esprit, en le ramenant aux grandes, aux fortes pensées de la foi : la fin de l'homme, l'immortalité de l'âme, le ciel, l'enfer...

Mais pourquoi parler des grandes et fortes pensées de la foi à la fille légère ? Elle les abhorre parce qu'elles contrarient et gênent ses mouvements ; parce qu'elles la contraindraient à fuir la vanité, le mensonge, le plaisir et le péché, toutes choses qui lui paraissent seules capables de la rendre heureuse.

Aussi la prière l'ennuie, parce que la prière fervente exige que l'esprit se recueille et se fixe devant Dieu. — La confession l'ennuie, parce qu'il faudrait descendre dans sa conscience et en étudier soigneusement tous les replis. — La communion l'ennuie, parce que cet acte, le plus important de tous les actes de la vie, demande une préparation et des sacrifices dont la seule perspective l'épouvante. Par suite elle ne prie pas, ou bien elle ne prie que par un reste d'habitude qui date de l'enfance. Elle ne se confesse pas, ou bien elle ne le fait que rarement et sans examen. Elle ne communie pas, ou bien elle ne le fait que par mode d'acquit et pour ne pas autoriser certains soupçons sur sa conduite.

La lutte qui est de tous les jours l'ennuie ;

aussi se laisse-t-elle entraîner à toutes ses inclinations perverses. Que voulez-vous? Son esprit est ouvert à tous les vents du siècle ; il est ouvert comme la maison fraîchement bâtie qui n'a ni portes ni fenêtres ; il est ouvert comme la ville qui n'a point de remparts ; et la dissipation, comme un vent de tempête, en bannit toutes les résolutions, tous les pieux attraits ; elle y détruit tout ce que la grâce divine avait péniblement édifié. Les jeunes filles sans piété pensent donc rarement à Dieu et aux choses de Dieu. L'aiment-elles? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'elles aiment passionnément le monde. Voilà le second obstacle à la piété.

II

Personne, nous dit Jésus-Christ dans le saint Evangile, ne peut servir deux maîtres à la fois : *Nemo potest duobus dominis servire.* Et celui qui, à l'aide de certains compromis, fait de son cœur deux parts et en jette une au monde, se déclare l'ennemi de Dieu, ajoute saint Paul : *inimicus Dei constituitur;* et personne ne peut se flatter d'aimer Dieu s'il ne commence par haïr le monde : *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.* Quoi de plus évident? Impossible de concilier ensem-

ble les ténèbres et la lumière, la nuit et le jour! Impossible que Dieu agrée une religion à double face ; impossible qu'il approuve ceux qui le matin vont à l'église et le soir au théâtre; ceux qui prétendent pouvoir chanter des cantiques et des chansons mauvaises, communier et suivre leurs penchants déréglés, aller à la messe et au bal, se couvrir un jour du voile de la dévotion et le lendemain revêtir les parures de la volupté et de la mollesse, porter l'image de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge sur la poitrine et le démon dans le cœur. Le Seigneur est un Dieu jaloux qui veut tout ou rien. Il nous déclare expressément que nous devons ne servir que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.— Qui non est mecum contrà me est.* Comment dès lors concilier dans une âme l'esprit du monde et celui de Dieu? les maximes du siècle et celles de l'Evangile ?

Le monde, c'est l'orgueil qui cherche à se montrer, à paraître, et à attirer sur lui les regards et les cœurs. — L'Evangile, c'est l'humilité qui se complaît dans le silence et l'oubli.

Le monde, c'est le culte passionné de la chair, que l'on flatte et que l'on adore. — L'Evangile, c'est le sacrifice, l'abnégation et la pénitence.

Le monde, c'est tout ce qui surexcite les sens et les passions. C'est la lecture des livres dangereux ; c'est une conversation médisante ou licencieuse, c'est la fréquentation de certaines sociétés tout au moins suspectes, c'est un bal, une visite, une promenade, une affection qui peut attiser dans l'âme le foyer du mal.— L'Evangile, c'est tout ce qui est saint, tout ce qui est chaste, tout ce qui est pur.

Le monde enfin, c'est cette terre qui dévore toutes les vertus, et, entre toutes, celle qui est la plus belle, la plus suave, et qu'on nomme avec raison la vertu angélique. Fuyez donc le monde anathématisé par Jésus-Christ, et incompatible avec la vie chrétienne. Défiez-vous de ses promesses flatteuses et de ses habiles séductions. Donnez à Dieu votre cœur tout entier, et donnez-le-lui pour toujours. Soyez fermes dans vos résolutions, pour éviter l'inconstance de la volonté, le troisième écueil de la piété.

III

Il est des âmes versatiles qui sont un jour embrasées de l'amour de Dieu et le lendemain tournées tout entières vers le monde et ses plaisirs. A la suite d'une retraite, d'une

mission, de la perte subite d'un parent ou d'un ami, d'un revers quelconque, elles sont ébranlées, touchées, émues. On les entend s'écrier : à l'œuvre, à l'œuvre ; déracinons ce vice, quittons cette habitude, combattons cette passion ; et, avec le courage du soldat qui monte à l'assaut, elles s'élancent sur la brèche. Mais la nuit survient, l'enthousiasme se calme, et le lendemain : où sont tous ces beaux projets de conversion ? Que sont devenus tous ces plans de vie chrétienne ? Le vent a changé de direction, et il a tout emporté. Aujourd'hui le thermomètre est monté jusqu'au plus haut degré ; la chaleur est vraiment tropicale ; jamais une prière si séraphique, jamais une oraison si affectueuse, jamais une communion si brûlante. Le cœur n'y tient plus. Tout à coup, c'est à n'y rien croire, le thermomètre est descendu brusquement au-dessous de zéro, et, par la plus étrange variation de température, on est tombé à glace.

Par moment ces âmes semblent marcher dans des chemins aplanis : point d'ornière, point de secousse, point de choc, et elles s'avancent fidèles à Dieu, fidèles à leur conscience, fidèles à leur devoir, fidèles à leurs pratiques ; mais voilà que, tout à coup, une pierre se rencontre sur leur route. C'est une tentation qui surgit, c'est une occasion dan-

gereuse qui se présente, c'est une humiliation qui froisse l'amour-propre ; c'est un malheur qui attriste : le train déraille et les pauvres voyageuses sont désorientées. Elles s'égarent dans leur voie et tombent dans le découragement. Alors elles laissent de côté pendant des semaines, des mois, la prière, la sainte messe, la lecture spirituelle, la communion et toutes les pratiques qui étaient entrées dans le cadre de leur vie. Elles retournent au point d'où elles étaient parties. Or, mes sœurs, avec de pareilles alternatives, comment se peut-il que la piété s'enracine fortement dans vos cœurs ? Vous ressemblez à l'architecte qui, après avoir élevé jusqu'à une certaine hauteur les murs d'un édifice, les démolirait aussitôt, pour les reconstruire et les démolir encore. Vous ressemblez au jardinier qui, ayant planté un arbre dans sa terre, l'arracherait avant qu'il eût pris racine et le transporterait chaque semaine dans une autre partie de son jardin. Vous ressemblez à un ouvrier qui s'en va d'apprentissage en apprentissage, essaie de tous les métiers sans en connaître aucun, et se trouve aussi pauvre qu'il l'était au début de sa carrière.

Combien de fois, au tribunal de la pénitence ou à l'issue d'une retraite, avez-vous pris devant Dieu des résolutions que rien, sem-

blait-il, ne devait ébranler ? Et cependant l'édifice que vous alliez construire avec tant tant d'ardeur est-il sorti de terre ? Et qui donc a retardé votre œuvre ? c'est la légèreté de caractère, c'est l'amour du monde, c'est l'inconstance de la volonté. Pensez-y ; si c'est là l'écueil contre lequel va se briser votre piété, sachez l'éviter à l'avenir, pour que vous abordiez sûrement au rivage éternel. Amen.





REMORDS

Ego quos amo, arguo.
Ceux que j'aime, je les reprends.
(Apoc., III, 18.)

Mes Sœurs,

Cette parole paraît étrange, et cependant elle est vraie, surtout quand elle s'applique à la conduite de Dieu à l'égard de ses enfants. Les admonestations, les corrections, les châtiments même sont de sa part un témoignage d'amour, une preuve de bienveillance. En bon père, il châtie pour ramener au devoir ; il inflige une peine d'un moment pour éviter un châtiment éternel. Heureuse l'âme qui connaît ce secret de l'amour divin ! Au lieu de se raidir contre la main qui la frappe, elle cède et bénit.

Parmi les châtiments infligés par la miséricorde divine aux prédestinés, il en est un sur lequel je crois utile d'appeler votre attention, afin de vous engager à le recevoir avec reconnaissance et à le mettre à profit. C'est le remords de la conscience. Il y a là une grâce, et une grâce d'un très grand prix. Nous allons nous en convaincre.

I

Il est dans l'ordre moral un fait incontestable, c'est qu'après la faute vient le remords, de même que l'acte vertueux est suivi d'une satisfaction du cœur. A peine avons-nous failli que soudain nous entendons au fond de notre âme une voix qui nous reproche notre crime ; et cette voix ne se tait que lorsque le repentir a effacé la tache de la faute. Or, cet accusateur sévère qui s'attache à chacun de nos pas, qui nous poursuit dans la veille et le sommeil, dans le travail et le repos, dans le monde et dans la solitude, nous ne le regardons peut-être que comme un premier exécuteur des vengeances divines, un premier châtiment dû à nos péchés. Cette appréciation serait incomplète. Il n'y a pas qu'un bourreau dans ce ver rongeur de la conscience, mais il y a une grâce d'un très grand prix.

C'est une grâce, car ce remords nous est donné en vue de notre conversion et pour notre salut. Qu'arriverait-il, en effet, si après notre péché nous n'éprouvions point les déchirements du remords ? Il arriverait que nous nous endormirions dans ce sommeil de mort, et nous irions ainsi tout droit au terrible réveil de l'éternelle damnation. Heureusement

il n'en est pas ainsi. La miséricorde de Dieu, plus grande que nos iniquités, par un prodige admirable tourne à notre salut ce qui pourrait causer notre ruine. Le péché par sa nature ne peut que nous mener à notre perte, mais Dieu veut qu'il éveille en nous le remords, et il met ainsi le remède à côté du mal. Pour nous empêcher de nous endormir dans le crime, il place au fond de notre conscience un témoin vigilant qui nous avertit du danger que nous courons, en nous faisant remarquer la chute que déjà nous avons faite. Oui, cet ami qui n'hésite pas à nous contrister pour prévenir un malheur, c'est Dieu qui nous le donne ; que dis-je ? c'est Dieu lui-même qui s'établit ainsi notre moniteur, qui nous reproche les désordres de notre vie, qui se pose en accusateur devant notre face : *Arguam te et ponam contra faciem tuam.* Et cette faveur toute gratuite a des caractères tout particuliers qui la rendent encore plus précieuse.

II

Par une délicatesse toute paternelle, Dieu ménage notre amour-propre, après nos faiblesses. Il ne nous envoie pas, comme à David, un prophète pour nous reprocher nos fautes et

nous dévoiler à la face du soleil par ces mots : *Tu es ille vir :* Ce coupable, c'est toi ; ni son précurseur, comme à Hérode, pour nous dire : *Non tibi licet :* Ce que tu as fait, tu ne devais pas le faire ; mais il vient lui-même sans témoin et sans aucun appareil ; il parle comme un ami, et non point à l'oreille du corps, mais à celle du cœur. Quelle délicatesse !

Et ce reproche tout confidentiel, qui a tout ce qu'il faut pour ramener au devoir sans aigrir, est la première grâce que Dieu fait au pécheur dans l'ordre de sa conversion.

Le remords n'est-ce pas, en effet, une excitation au repentir, un acheminement à la justification, le précurseur du Saint-Esprit, selon la belle pensée d'un pieux auteur : *Stimulus cordis quo et adventum jam ipse suum spiritus antevenit ?*

Cette première grâce est d'autant plus précieuse qu'elle décide presque toujours de l'efficacité de celles qui doivent la suivre. Si l'âme coupable la reçoit dans de bonnes dispositions, elle en méritera une seconde, puis une troisième ; ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle arrive à la justification. Le remords est donc le premier anneau d'une chaîne libératrice. Il importe dès lors de le saisir avec empressement, car si on le repousse avec obstination, on s'abîme à tout jamais.

Que serait d'ailleurs une âme sans remords ? Ce serait un être mort, insensible à tout. Et, dès lors, que feraient à une telle âme les plus insignes faveurs du ciel ? Ce que feraient la lumière, la chaleur, la nourriture à un cadavre. Il faut ranimer l'un et l'autre pour qu'ils soient susceptibles d'éprouver les salutaires influences de ces bonnes choses. Or, pour l'âme, le remords est le premier signe qui indique le retour à la vie. Tant qu'il n'existe pas, tout le reste est inutile.

Non seulement le remords est la première grâce après la faute, mais il est aussi la plus constante et la plus universelle de toutes les grâces. La plus constante, car elle ne nous quitte jamais. Elle s'attache à nous comme le reptile qui enlace dans ses replis la victime qu'il veut étreindre.

Je ne sais pas s'il arrive un moment où le pécheur endurci reste sans remords, mais, pour l'ordinaire, le pécheur ne peut se débarrasser de ce moniteur importun. Celui-ci le poursuit dans les solitudes les plus profondes dans les retraites les plus sombres. Si on cherche à étouffer sa voix dans le bruit et le tumulte du monde, il acère son aiguillon et force le coupable à avouer sa présence. Les plaisirs, la débauche, l'ivresse, ne le font point fuir ; ils l'irritent davantage et le

rendent plus cruel. Souvent, au milieu des fêtes mondaines, au moment où l'enivrement paraît à son comble, le pécheur semble voir, comme Balthasar, une main mystérieuse écrire la sentence de sa condamnation. Grâce vraiment admirable ! plus nous nous en rendons indignes, plus elle s'attache à nous, plus elle nous invite, par ses tortures, à revenir à Dieu et à la paix.

Nul ne peut lui échapper. L'Esprit-Saint nous l'assure lorsqu'il nous dit que la tribulation et l'angoisse sont le châtiment de toute âme qui fait le mal : *Tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum.* Quand, en effet, les Caïn, les Antiochus, les Judas en ont ressenti l'aiguillon, quel coupable pourrait ne pas l'éprouver ? S'il y en a un, celui-là est pire qu'un démon, car les démons trouvent dans le remords un de leurs plus terribles châtiments ; seulement, chez eux, par un décret de la divine justice, il ne peut plus engendrer le repentir, mais il se change en désespoir. C'est aussi ce qui est arrivé pour Caïn, Antiochus et Judas ; c'est ce qui a lieu encore tous les jours pour les pécheurs obstinés.

Et cependant cette grâce ne manque ni de puissance, ni de certitude, ni de dignité.

Sa puissance, qui pourrait la contester ? N'agit-elle pas fortement sur l'esprit et sur le

cœur ? Ne donne-t-elle pas à celui-là assez de lumières pour voir la profondeur de la chute et à celui-ci assez d'énergie pour sortir aussitôt de l'abîme ? Adam, coupable, comprend toute l'étendue de son malheur, et il cherche à cacher sa honte. David, harcelé par le remords, prononce son *peccavi* et s'efforce de réparer le mal qu'il a fait, autant que cela lui est possible. Saint Paul, terrassé sur la route de Damas, demande au Seigneur ce qu'il a à faire, et aussitôt il le fait. De persécuteur il devient apôtre. Madeleine, la pécheresse, cède enfin au remords qui la poursuit, et, foulant aux pieds tout respect humain, elle court se prosterner devant le Sauveur assis à la table d'un riche Pharisien.

Cette puissance du remords, vous l'avez constatée, vous, mes sœurs, mille fois en votre vie. Elle a été assez forte pour vous faire briser des liens peut-être robustes, des habitudes peut-être déjà invétérées. Si elle n'a pas réussi à vous affranchir complètement, ne l'imputez pas à sa puissance, mais à votre malice, qui a résisté au don divin. Dieu vous a créées libres, et il respecte votre liberté.

Et ne dites pas que cette grâce peut n'être pas perçue par votre âme. Rien de plus facile à constater que sa présence. Ici l'illusion n'est pas possible. Quand il s'agit d'un autre don de

Dieu, il est aisé de se tromper : l'ange des ténèbres parfois se change en ange de lumière ; il présente sous les dehors d'une faveur céleste ce qui, au fond, n'est qu'un piège habilement tendu ; mais ici rien de tout cela n'est à craindre. L'ennemi du salut ne s'avisera jamais de reprocher à une âme ses crimes ; il cherchera, au contraire, à lui en cacher la honte, à en atténuer la malice aux yeux de la conscience, et à en effacer le souvenir. Quand donc nous entendons au fond de notre âme le cri du remords, nous pouvons l'écouter sans crainte, car, à coup sûr, c'est la voix de Dieu.

Et pourquoi hésiterions-nous à voir là la voix de Dieu ? Nous semblerait-il qu'il ne convient pas à la majesté d'un Dieu offensé de s'abaisser vers sa créature et de faire toutes les avances pour se la réconcilier ? N'ayons point tant de souci pour la dignité divine. Sans doute, en prévenant le coupable par la grâce du remords, Dieu fait les premiers pas, mais il les fait en roi, en père, et non pas en esclave humilié.

S'il offre le pardon, il ne l'impose point ; s'il sollicite le retour, c'est avec la dignité d'un père qui prend en pitié les égarements de son enfant ; s'il fait miséricorde, c'est en reprochant au coupable son péché, et en le forçant à dire comme David : *peccavi ;* de telle

sorte que si le remords est une grâce, il est aussi un châtiment. Et c'est en cela que nous devons admirer la sagesse divine qui sait allier les droits de la majesté et ceux de la bonté, les droits de la justice et ceux de la miséricorde. Ah ! c'est bien dans le cœur du pécheur que la justice et la paix se donnent un mutuel baiser ! Heureuse l'âme qui sait en profiter ! Heureux celui qui reçoit avec empressement et reconnaissance ce don de la miséricorde, il échappera aux rigueurs de la justice éternelle ! Ainsi soit-il.





LA CONFESSION

Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis !
Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous !
(Luc., XIII, 3.)

Mes Sœurs,

La pénitence que nous prêche le Sauveur, se réalise surtout par la confession sacramentelle. C'est là que le pécheur donne à Dieu, dans la personne du prêtre, l'assurance qu'il se repent d'avoir péché, et qu'il est dans la ferme résolution de ne plus le faire. C'est pourquoi l'Eglise catholique, pleine de sollicitude pour le salut de ses enfants, leur impose l'obligation de la confession, au moins une fois par an : elle s'assure par là qu'ils remplissent le précepte de la pénitence. Sans doute, mes sœurs, ce devoir est pénible à remplir, mais qu'importe, s'il nous sauve ! Méditons aujourd'hui sur cette grave obligation, afin que nous en comprenions de plus en plus l'importance et la manière de la bien remplir.

I

Il faut se confesser. Pour arriver au ciel, il faut être pur, exempt de toute faute; il faut être innocent, car il est écrit : *Nihil inquinatum intrabit in ea.* L'innocence est donc la clef du paradis. Or, mes sœurs, possédons-nous cette clef mystérieuse? Avons-nous conservé sans souillure la robe blanche de notre baptême? Hélas! quel est celui d'entre nous qui peut se dire sans péché? Quel est celui qui n'a pas payé quelque tribut à la faiblesse humaine? Quel est celui qui n'a pas quelquefois sacrifié sur l'autel de ses passions? Quel est celui qui n'a pas, dans un jour d'égarement, préféré la créature au Créateur? Nous sommes pécheurs, c'est une vérité humiliante, mais c'est une vérité. Nous nous sommes donc fermé la voie du ciel. Mais notre malheur est-il à jamais irréparable? Faut-il, dès ce moment, nous abandonner aux tortures du désespoir? Non, mes sœurs, non. Nous ne pouvons plus, il est vrai, présenter à Dieu une innocence conservée; mais notre Sauveur nous jette une planche de salut, c'est la pénitence ou l'innocence réparée. Ecoutez cette parole de miséricorde tombée de ses lèvres divines : *Les pé-*

chés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Le prêtre, successeur des apôtres, peut rendre à notre âme sa beauté première, mais à la condition expresse que nous confesserons nos iniquités. Car, comment le ministre de Dieu pourrait-il prononcer une sentence de pardon, s'il ne connaît pas le crime ? Et comment connaîtrait-il le crime, si le coupable ne le lui avoue pas ? Le tribunal établi par Jésus-Christ n'admet pas de témoins ; tout se passe entre le juge et le pécheur ; et ce n'est que lorsque celui-ci a dit : *peccavi,* que celui-là peut dire : *ego te absolvo.*

Donc, mes sœurs, il faut se confesser, c'est le précepte du Seigneur. Mais quels moyens prendre pour se bien confesser ?

II

La première condition d'une bonne confession, c'est la connaissance des principales vérités de la religion. Ignorer, même sans qu'il y ait de sa faute, les vérités de nécessité de moyen et se confesser avec cette ignorance, c'est commettre un sacrilège si l'on agit sciemment; c'est au moins recevoir le sacrement d'une manière nulle, si l'on est de bonne foi. On peut en dire autant de l'ignorance volontaire

des vérités de précepte. Elle rend la confession sacrilège dans celui qui connaît son ignorance et y persévère. La bonne foi peut seule empêcher une profanation formelle. Les confessions faites dans l'ignorance de ces grandes vérités doivent être refaites.

Une seconde condition requise pour recevoir dignement le sacrement de pénitence, c'est l'examen sérieux de la conscience, c'est-à-dire la recherche exacte de toutes les fautes qu'on a commises contre Dieu, contre le prochain, contre soi-même, par pensées, par paroles, par désirs, par actions ou par omissions. Un coup d'œil rapide, superficiel, jeté sur sa conscience, ne serait point suffisant : il exposerait à la profanation du sacrement. Une faute grave, non confessée, par suite d'un examen de ce genre, amènerait un sacrilège. La réception d'un sacrement est toujours une chose sérieuse ; elle doit donc être traitée sérieusement. N'oublions pas qu'il s'agit ici de l'application des mérites et du sang de Jésus-Christ ; et, dès lors, pourrions-nous trop faire pour nous en assurer les fruits ? Prenons garde, le sang de Jésus-Christ ne coulera pas en vain sur notre âme ; s'il ne lui donne pas la vie, il lui donnera la mort.

Pour se bien confesser, il faut en troisième lieu *s'accuser*, c'est-à-dire faire connaître au

prêtre tous les péchés mortels qu'un examen sérieux a rappelés à notre mémoire, ainsi que leur nombre et les circonstances qui en changent l'espèce. C'est la doctrine du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que, dans le sacrement de pénitence, il n'est pas nécessaire de droit divin, pour la rémission des péchés, de confesser tous et chacun des péchés mortels dont on se souvient après un mûr examen, ainsi que les circonstances qui changent l'espèce du péché, qu'il soit anathème. »

Le prêtre, au tribunal de la pénitence, est juge et médecin. A ces titres, il doit avoir une idée exacte de la conscience du pécheur : comme juge, afin qu'il puisse absoudre et condamner avec une parfaite connaissance de la cause ; comme médecin, pour pouvoir prescrire les remèdes nécessaires à la guérison de l'âme. Or, cette connaissance intime de la conscience, le prêtre ne peut l'avoir que par l'aveu du pénitent. Il est de toute rigueur que le coupable s'accuse, et que le malade fasse connaître son mal. Et cette manifestation de la conscience doit être humble, sincère et entière. La jactance va mal au criminel qui se trouve devant son juge; les déguisements, les réticences, les excuses, ne serviraient, devant l'œil scrutateur de Dieu, qu'à appeler sur le coupable la malédiction au lieu du pardon.

En quatrième lieu, pour se bien confesser, il faut se repentir, c'est-à-dire avoir un sincère regret du passé, et un ferme propos pour l'avenir. Cette condition est plus rigoureuse encore que les précédentes. Sans examen et sans confession, on pourrait à la rigueur, dans une extrême nécessité, recevoir le pardon de ses péchés ; mais, tout bon, tout miséricordieux qu'il soit, Dieu ne peut pas pardonner, même le plus léger péché véniel, à celui qui ne se repent pas.

Ce repentir s'appelle contrition, et il doit être intérieur, surnaturel, souverain et universel. Une contrition qui ne serait que sur les lèvres et non dans le cœur, qui ne serait inspirée que par des considérations naturelles, qui ne dépasserait pas, au moins appréciativement, toutes les douleurs de ce monde, qui ne s'étendrait pas à tous les péchés mortels, ne serait qu'une contrition fausse, capable peut-être de tromper le prêtre, mais, à coup sûr, réprouvée de Dieu.

Avec le regret du passé, il faut le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. Ce serait s'abuser de la manière la plus funeste, que s'imaginer avoir droit au pardon, si l'on garde au fond du cœur l'intention de retourner à son vomissement. Une semblable disposition détruit le regret du passé ; car il est impos-

sible qu'on soit réellement fâché d'avoir fait une action si on est disposé à la faire encore. Quand une faute cause des regrets réels, non seulement on se propose sérieusement de ne pas la commettre, mais on prend des moyens pour s'en garantir. Le négociant dont une fausse spéculation a compromis la fortune, non seulement la regrette, mais il prend soin de ne pas la renouveler. Ainsi, et à plus forte raison, devons-nous faire, mes sœurs, quand il s'agit des intérêts éternels de notre âme.

Enfin, une bonne confession demande qu'on se punisse, c'est-à-dire qu'on satisfasse à Dieu et au prochain. On satisfait à Dieu d'abord, par la pénitence sacramentelle, qui oblige sous peine de péché grave, quand elle est imposée pour des péchés graves non remis dans de précédentes confessions ; ensuite par des pénitences qu'on s'impose soi-même. On satisfait au prochain en réparant au plus tôt tous les torts qu'on lui a causés, dans ses biens, dans son honneur, dans son âme et dans son corps.

Voilà, mes sœurs, la doctrine de l'Eglise, relativement à cette pratique si décriée par les impies, si souvent profanée par les mauvais chrétiens, et si bénie par les âmes qui ont à cœur leur sanctification. Soyez du nombre de

ces dernières, mes sœurs, rendez grâces au cœur de Jésus de vous avoir traitées avec une miséricorde infinie, en vous offrant son sang pour laver les souillures de votre âme, et vous rendre ainsi dignes d'entrer un jour dans la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.





AVANTAGES DE LA CONFESSION FRÉQUENTE

Est confusio adducens gloriam.
Il y a une confusion qui attire la gloire.
(Eccli., IV, 24.)

Mes Sœurs,

Nous sommes souvent bien aveugles ! Nous recherchons avec une ardeur fiévreuse ce qui ne peut nous faire que du mal, et nous repoussons avec force ce qui peut nous faire un très grand bien. C'est ainsi que bien souvent on n'a que de la répulsion et du dédain pour les sacrements, qui sont une source de vie, tandis qu'on se livre sans mesure à des jouissances, à des plaisirs qui apportent toujours avec eux un principe de mort.

Je voudrais aujourd'hui, mes sœurs, vous inspirer un grand amour pour la confession, afin de faire entrer dans votre vie une pratique à laquelle sont attachés des avantages que vous n'apprécierez bien que lorsque vous les aurez éprouvés.

I

Au point de vue de la foi, le plus grand bienfait de la confession, celui qui les résume tous et dont tous les autres ne sont que des conséquences, c'est qu'elle donne la grâce.

Faibles par nature, sollicités au mal par des influences étrangères, nous cédons trop souvent aux attraits du vice. Nous mettons alors le plaisir avant le devoir, notre volonté avant celle de Dieu : nous devenons pécheurs. Dans cet état, Dieu est obligé de nous repousser ; son cœur se détourne de nous. Et cependant, père tendre et bon, il souffre de cette séparation ; et c'est pourquoi il fait appel à la miséricorde, et celle-ci nous prépare dans le sacrement de pénitence le moyen de rentrer en grâce avec lui. Si notre cœur est repentant; si, comme le prodigue de l'Evangile, nous comprenons tout ce qu'il y a de malheureux dans l'état où nous nous sommes volontairement jetés; si nous avons le courage de faire à notre père, dans la personne de son ministre, l'humble aveu de nos torts , le prêtre, en vertu des paroles sacramentelles, fait couler dans nos âmes le sang du Sauveur, les purifie, leur rend l'innocence première et les rétablit dans leurs droits.

Ce n'est point tout encore, mes sœurs, car en vous rendant ses bonnes grâces, Dieu veut aussi, par le même sacrement, faire revivre tous les mérites de votre vie passée, vous admettre de nouveau à l'intimité du festin eucharistique et assurer à votre fidélité les félicités de la vie éternelle.

Vous comprenez donc, mes sœurs, combien il vous importe de recourir souvent au remède divin, aussi souvent au moins que votre conscience vous reproche quelque faute grave. Pourquoi, en effet, resteriez-vous dans l'inimitié de votre Dieu, lorsque vous avez un moyen si facile de vous réconcilier avec lui ? Eh quoi ! vous savez que vous avez encouru la disgrâce de votre Créateur, que le ciel est fermé sur votre tête, que l'enfer est ouvert sous vos pieds, que la mort peut, à chaque instant, vous citer au tribunal de votre juge ; vous savez, d'un autre côté, que le seul aveu de vos fautes peut obtenir votre pardon et vous rendre vos droits au bonheur éternel, et vous attendriez un mois, deux mois, six mois peut-être, pour sortir de votre triste état ! Ne serait-ce pas de la folie ?

Mais voici d'autres avantages que vous trouverez dans la confession et qui vous engageront à y recourir fréquemment.

II

La confession est un remède qui non seulement guérit l'âme en lui rendant la grâce sanctifiante, mais qui la fortifie et la maintient dans un état de parfaite santé.

Ce n'est pas assez d'avoir vaincu la maladie; il faut se fortifier et se prémunir contre la rechute. Il ne vous suffit donc pas, mes sœurs, d'avoir recouvré la grâce sanctifiante, qui est la vie de votre âme, mais il vous faut donner à cette âme une énergie qui la fasse triompher du péché et de tout ce qui y conduit. Or, ce n'est que par la confession fréquente que vous arriverez à cet heureux résultat. Puisque le divin sacrement a pu vous redonner la santé, il pourra, à plus forte raison, fortifier cette santé, et la rendre, à la longue, en quelque sorte inaltérable. Chaque confession accroîtra vos forces, et il arrivera un moment où les ennemis les plus acharnés ne pourront rien contre vous, parce que alors vous pourrez en toute vérité dire, comme l'Apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je puis tout en celui qui me fortifie.

Que vous faut-il pour lutter avec avantage, pour triompher des tentations et remplir tous vos devoirs? Il vous faut le secours d'en haut.

Eh bien, ce secours, vous l'aurez dans les grâces actuelles qui vous seront accordées avec une abondance d'autant plus grande que vous vous confesserez plus souvent, et avec des dispositions de plus en plus saintes.

Avec ces grâces actuelles vous vous tiendrez mieux en garde contre vous-mêmes, vous suivrez mieux ce conseil du Seigneur : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* La vigilance et la prière, deux armes qui vous rendront invincibles ; et c'est la confession fréquente qui vous les donnera.

Il n'est pas possible, en effet, de ne pas vous surveiller avec soin lorsque, tous les huit jours, tous les quinze jours, vous vous mettez en présence de vous-mêmes par un examen sérieux de la conscience, lorsque, tous les huit jours, tous les quinze jours, vous êtes obligées de mettre vos faiblesses sous les yeux du prêtre. Par l'obligation où vous êtes de tout dire, jusqu'aux plus secrètes pensées, vous ne vous trouvez jamais seules ; vous avez toujours près de vous un témoin, un œil ouvert, non cet œil de Dieu que l'on ne craint pas assez, mais cet œil de l'homme que l'on redoute tant. Et, dès lors, quels efforts ne ferez-vous pas pour ne jamais rien dire ni faire qui puisse mériter le blâme de celui que vous

avez établi juge de toutes vos pensées, de toutes vos paroles, de toutes vos actions !

Et lorsque ces examens réitérés, ces aveux souvent renouvelés auront mis à nu votre propre faiblesse, naturellement vous serez portées à vous adresser à celui qui est le Dieu fort, et dont la grâce est toute-puissante. La prière alors vous sera facile, parce que vous en sentirez mieux le besoin.

La confession fréquente aura encore pour résultat de vous inspirer une plus grande horreur du mal. D'où vient, en effet, que les grands pécheurs avalent l'iniquité comme l'eau ? Ah ! c'est qu'elle ne leur inspire plus aucune horreur. Ils s'y sont habitués peu à peu en s'habituant à la voir en face. Les premières fautes leur paraissaient énormes ; ils en étaient troublés ; à force de sophismes ils sont arrivés à se persuader qu'elles étaient moins grandes qu'elles le paraissaient. Dès lors, insensiblement ils s'en sont moins préoccupés, et enfin ils n'y ont plus fait attention et les ont commises avec cette facilité qui nous effraie. Eh bien, mes sœurs, la confession fréquente vous empêchera de tomber dans cet abîme. Obligées d'examiner fréquemment votre conscience, vous ne vous habituerez jamais à voir là des souillures qui vous révoltent, pas plus qu'en examinant chaque

jour vos habits, non seulement vous n'y supportez pas ces taches qui blessent tous les yeux, mais même celles qui ne se montrent qu'à un regard un peu attentif. En vous confessant souvent vous éviterez non seulement les fautes graves, mais vous diminuerez peu à peu le nombre de celles qu'on appelle légères, et qui, néanmoins, sont toujours fort regrettables, parce qu'elles offensent Dieu et diminuent son amour pour nous.

Enfin la confession fréquente vous fournira l'occasion de pratiquer plusieurs vertus, telles que la crainte de Dieu, la confiance en sa miséricorde et l'humilité.

La crainte de Dieu, vous le savez, mes sœurs, est le commencement de la sagesse. L'Ecriture sainte nous la recommande très souvent et avec instance. Eh bien, vous apprendrez à craindre les jugements divins en vous jugeant vous-mêmes avec sévérité tous les huit ou quinze jours. Plus vous regarderez le péché en face,plus vous en verrez l'énormité et plus vous redouterez la justice divine. Toutefois cette crainte sera une crainte filiale, une crainte mêlée de confiance, parce que la miséricorde de Dieu vous apparaîtra dans tout son éclat dans ces absolutions qui vous seront données avec une sorte de profusion.

En présence de cette bonté inépuisable, vous concevrez une plus grande douleur de vos fréquentes rechutes, même vénielles, et vous direz volontiers comme le publicain : Soyez-moi propice, Seigneur, parce que je suis pécheresse. Et ce sentiment d'humilité vous attirera un surcroît de grâce et rendra votre âme plus agréable à votre Dieu.

Ils sont donc bien nombreux et bien grands, mes sœurs, les avantages de la confession fréquente ; et dès lors elle doit entrer dans votre règlement de vie. Soyez-y fidèles jusqu'à la mort. Elle vous donnera la paix du cœur ici-bas, et là-haut le bonheur éternel. Ainsi soit-il.



LA SAINTE COMMUNION

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

(Joan., VI, 57.)

Mes Sœurs,

L'acte le plus sublime, ou, pour mieux dire, le plus divin que l'âme chrétienne accomplisse sur la terre, c'est la sainte communion ou la réception du corps et du sang de Jésus-Christ à la table eucharistique. Aimez-vous la communion, pieuses Enfants de Marie ? Avez-vous l'habitude de communier souvent ? Le Seigneur, dans son ineffable amour, vous y invite et y invite avec instance tous les fidèles, riches et pauvres; et c'est répondre à ses plus ardents désirs que de s'approcher souvent du banquet divin avec les dispositions requises. C'est pour vous engager à vous rendre à son appel que je vais vous parler des motifs qui doivent vous attirer souvent à la

sainte table. Ces motifs je les réduis à trois : 1° le désir de Jésus-Christ ; 2° le désir de l'Eglise ; 3° vos propres intérêts.

I

Qui pourrait exprimer le désir qu'a Jésus-Christ de se donner à vous dans l'auguste sacrement qu'il a institué pour la nourriture de votre âme ? Il le témoigne à ses apôtres, ce désir ardent, à la dernière Cène, au moment de l'institution de l'adorable sacrement dont je vous entretiens. Il disait à ses disciples : J'ai désiré, mais du désir le plus véhément, de manger la pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* Ce désir, il nous le manifeste de nouveau en nous adressant les paroles les plus tendres : Venez, mes amis, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé. *Venite, amici, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.* Son corps qu'il nous a laissé sous les espèces du pain et son sang précieux qu'il nous a laissé sous les espèces du vin, ne nous marquent-ils pas qu'il veut que nous regardions la sainte communion comme la nourriture de nos âmes, et que nous uous en approchions assez souvent pour

qu'elles ne perdent pas leurs forces et leur vigueur naturelles? Enfin, toutes, vous connaissez la parabole de cet homme qui donna un grand festin où il invita beaucoup de convives. Et comme la plupart s'en excusaient sur divers prétextes, cet homme envoya de nouveau ses serviteurs inviter, presser, solliciter et presque forcer les conviés à se rendre à une si tendre invitation : *Compelle intrare.* Cet homme, ce père de famille, n'est autre que l'Homme-Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a préparé son grand festin en instituant la divine Eucharistie, la veille de sa passion. Depuis ce jour, on a vu la table eucharistique se dresser dans tous les pays du monde. Les invités sont tous les fidèles, riches et pauvres, parce qu'il est le père de tous, et qu'un père nourrit tous ses enfants. C'est à tous qu'il dit : *Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.* Venez, mes chers amis, manger le pain et boire le vin que je vous ai préparés. Rassasiez-vous de ce vin délicieux qui fait germer les vierges. Donc, d'après ces témoignages, il est permis de conclure que Jésus-Christ désire qu'on communie souvent.

II

Le désir de l'Eglise est aussi de vous voir communier fréquemment. Les annales ecclésiastiques nous attestent que les premiers chrétiens communiaient très souvent, et même tous les jours, à la sainte messe ; et de peur d'en être privés dans les temps de persécution, ils emportaient la divine Eucharistie dans leurs demeures, et se communiaient eux-mêmes. En ces jours de foi et de ferveur, on regardait et on pleurait comme un malheur d'en être privé, ne fût-ce qu'un seul jour.

Quand les premiers chrétiens se furent relâchés de la communion quotidienne, l'Eglise leur ordonna de communier au moins tous les dimanches, usage qui subsista jusqu'au IXe siècle. Dans la suite, il est vrai, l'Eglise, pour se plier aux exigences des temps, a modifié sa discipline. Comme de nombreux chrétiens se relâchèrent de cette louable coutume et négligèrent la communion, elle fut obligée de faire un commandement exprès de recevoir l'auguste sacrement au moins une fois l'année, au temps de Pâques : Ton Créateur tu recevras... Mais son esprit est toujours

le même, et son ardent désir est de voir la sainte table fréquentée assidûment. Cette bonne mère, bien loin de changer les sentiments qu'elle avait autrefois sur ce sujet, avertit, exhorte, conjure même ses enfants, par la bouche des Pères assemblés au concile de Trente, de se mettre en état de recevoir souvent ce pain des anges, jusqu'à témoigner le désir de les voir communier tous les jours où ils pourraient entendre la messe. Or, si l'Eglise est l'interprète de Jésus-Christ, comme nous le savons, ne trouvons-nous pas encore dans ses sentiments une preuve bien convaincante que le Sauveur souhaite que nous nous approchions souvent de lui par la participation de son corps et de son sang? Mais combien peu le comprennent ! Hélas ! la table sainte est abandonnée. Jésus est délaissé par ceux-là même qu'il a le plus aimés. Ne l'est-il pas par vous, mes bonnes sœurs ? Mais peut-être serez-vous plus sensibles à vos propres intérêts. Voyons donc les avantages attachés à la communion fréquente.

III

Vous convenez facilement, pieuses Enfants de Marie, que c'est une bonne chose de faire

ses Pâques, et que c'est une grave faute de les manquer; c'est donc un bien de faire une fois l'an la sainte communion. Et si c'est un bien de la faire une fois, pourquoi n'est-ce pas un bien de la faire deux fois, trois fois ou plus souvent ? Pour un commerçant est-ce assez de faire une fois par an une vente ou un achat avantageux? Et si vous en rencontriez un qui réussît dans son commerce de chaque jour, auriez-vous bonne grâce de vous étonner du soin qu'il met à faire prospérer ses affaires tous les jours ? Pour un sensuel, pour un gourmand, est-ce assez de faire une fois par an un bon repas ? Si l'occasion et ses facultés le favorisent, n'est-il pas vrai qu'il s'en procurera le plus souvent qu'il pourra ? Dans nos pays, vous vous contentez de recueillir de vos terres une récolte par an ; mais si vous étiez dans des contrées où le sol est plus fertile, le climat plus doux, négligeriez-vous de recueillir de vos champs deux et même trois récoltes annuelles, sous prétexte qu'elles ne sont pas toutes absolument nécessaires pour vivre? Eh bien ! mes sœurs, autant le commerçant désire le gain dans son négoce, autant le gourmand recherche les festins, autant le cultivateur désire une récolte abondante, autant et bien plus l'âme vraiment chrétienne désire, recherche et souhaite le bonheur de la sainte

communion. Pour elle, Jésus-Christ dans l'Eucharistie est toute la joie, tous les plaisirs, toutes les richesses qu'elle ambitionne.

Et, en effet, quels biens ne trouve-t-elle pas dans ce sacrement d'amour, qui contient l'auteur et la source de tous les biens ? Ce ne sont pas seulement quelques grâces isolées qu'elle reçoit, c'est la plénitude des grâces : grâce de lumière qui éclaire dans les ténèbres, qui lui montre le bien qu'elle doit faire et le mal qu'elle doit éviter ; grâce de force qui l'élève au-dessus d'elle-même et la fait triompher de tous les efforts de l'ennemi infernal, du monde et de la chair. Par la communion l'âme est remplie de grâces : *Mens impletur gratiâ.*

Mais si une seule communion produit de si merveilleux effets, combien cette communion plusieurs fois réitérée multipliera-t-elle cette plénitude de grâces que Dieu réserve aux âmes bien préparées ? A quelle haute sainteté ne doit pas parvenir une âme bien disposée en traitant si souvent avec le saint des saints ! Quels sentiments d'humilité ne doit-elle pas éprouver à la vue d'un Dieu fait homme pour elle ! quel sentiment de mépris pour le monde et ses plaisirs, à la vue d'un Dieu méprisant et condamnant le monde ! Quels sentiments de pureté à la vue de Jésus, le véritable

époux des vierges ! S'il en est ainsi, quelle sera la personne assez oublieuse de ses intérêts pour ne pas se procurer l'avantage de la communion fréquente !

Mais, dit-on dans le monde, pourquoi communier si souvent, puisque l'Eglise nous ordonne de ne communier qu'une fois l'année ? Oui, l'Eglise nous ordonne, sous peine de péché mortel, de communier à Pâques, voilà pourquoi vous devez le faire ; mais en nous disant : *Au moins à Pâques*, elle nous laisse bien entendre qu'elle désire que nous fassions la communion plus fréquemment.

Mais pourquoi communier si souvent ? Pour avancer dans les voies de la perfection et de la sainteté. Consultez tous les docteurs et Pères de l'Eglise, tous vous conseilleront de fréquenter souvent les sacrements.

— Mais je ne suis pas assez parfaite ! Saint François de Sales vous répond : Deux sortes de personnes doivent communier souvent : les parfaites et les imparfaites. Les parfaites pour se maintenir et progresser dans la vertu, et les imparfaites pour se perfectionner.

— Je suis trop fragile ! Voilà pourquoi vous devez recourir au pain des forts.

— Je suis remplie d'infirmités spirituelles ! Vous ne devez donc pas vous éloigner du médecin. Ne savez-vous pas que Jésus-Christ

vous dit : Venez à moi vous qui souffrez et je vous soulagerai ?

— Ceux qui communient souvent ne valent pas mieux que les autres ! Que voulez-vous dire par là ? que parmi les personnes qui s'approchent des sacrements, il en est qui en abusent ? Cela est incontestable. Pourtant ce sont des exceptions assez rares. Voulez-vous dire que les personnes qui communient font des fautes ? J'en conviens, tout le monde peut tomber ; sans doute elles commettent des fautes de surprise, de fragilité et d'ignorance. Mais auriez-vous l'audace d'avancer que les personnes qui fréquentent les sacrements tombent aussi souvent, aussi grossièrement dans toute sorte de fautes que celles qui ne se confessent qu'une fois par an, ou tous les cinq ou six mois ? Je le nie ; l'expérience prouve le contraire.

Donc, puisque Jésus-Christ désire que nous fassions souvent la sainte communion, que l'Eglise nous y invite, que les Pères de la vie spirituelle nous y engagent et que nos propres intérêts nous en font un devoir, à l'exemple des premiers chrétiens, nos modèles en tout, approchons-nous fréquemment du banquet divin ; nous y trouverons le germe de la vie éternelle. Ainsi soit-il.



ACTION DE GRACES

APRÈS LA SAINTE COMMUNION

In omnibus gratias agite.
En toutes choses rendez grâces à Dieu.
(I Thessal., v, 18.)

La reconnaisance, mes sœurs, est une loi écrite au fond du cœur. La manifester est un besoin véritable. Cette vertu morale a été connue chez tous les peuples. Les païens l'estimaient et la pratiquaient. Dans tous les pays l'ingratitude est odieuse aux yeux des hommes. On ne rougira pas d'un grand nombre de défauts ; mais chacun repoussera énergiquement la qualification d'ingrat. L'ingratitude est le propre d'une âme basse, vile et méprisable. Il faut donc l'éviter, et, comme dit saint Paul, en toutes choses rendre grâces à Dieu. Mais si toujours et partout nous devons nous montrer reconnaissants après un bienfait reçu, c'est surtout après la sainte communion. C'est ce dont je veux vous parler aujourd'hui, et voici les pensées sur lesquelles je désire appeler votre bienveillante attention : 1° l'action de grâces après la sainte com-

munion est un devoir de la plus juste reconnaissance ; 2° les fruits que nous pouvons retirer de l'action de grâces après la communion sont inappréciables ; 3° ce devoir ne peut être omis sans une grave irrévérence.

I

Remercier Dieu après un bienfait reçu est une obligation de justice. Voilà pourquoi saint Paul, le grand théologien, nous dit que nous devons rendre grâces, en tout temps, et pour toutes choses, à Dieu le Père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Gratias agentes semper pro omnibus, in nomine Domini nostri Jesu Christi, Deo et Patri.*

L'Eglise, avant d'entrer dans l'action du saint sacrifice, nous recommande l'action de grâces : *Gratias agamus Domino Deo nostro... Nos tibi semper et ubique gratias agere.* Dans nos prières elle met sans cesse sur nos lèvres l'hymne de la reconnaissance : Mon Dieu, je vous remercie très humblement de toutes les grâces que vous m'avez faites... Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tous les biens que j'ai reçus de vous !

Mais si, en tout temps, en tout lieu, la reconnaissance doit être dans nos cœurs,

parce que toujours et partout Dieu nous prodigue ses faveurs, combien plus lorsque nous venons de recevoir un don qui est Dieu lui-même !

Trois choses dans un bienfait provoquent la gratitude, dit le père Chaignon : la valeur du bienfait en lui-même, l'amour qu'il suppose dans celui de qui on l'a reçu, la préférence dont on a été l'objet en le recevant.

O pieuses Enfants de Marie, quand vous quittez la table sainte, quel trésor emportez-vous ? Qu'avez-vous reçu ? Ce n'est pas la visite d'un ange, de la sainte Vierge, mais vous avez reçu Dieu lui-même, Dieu tout entier. « Ah ! vous dit saint Augustin, Dieu, tout puissant qu'il est, ne pouvait vous donner davantage ; tout sage qu'il se montre, il n'aurait pas su vous faire un don plus grand ; tout riche qu'il est, vous avez épuisé ses trésors. » Que vous manque-t-il quand vous possédez Jésus-Christ, son corps, son sang, son âme, sa divinité, et que la plus sainte familiarité vous permet de lui dire ce que lui-même disait à son Père : Mon Sauveur, « *tout ce qui est à vous est à moi* » ? Le mot qu'aimait tant à répéter saint François de Sales, *qui a Jésus a tout*, n'est-il pas pour vous, en ce bienheureux moment, de la plus consolante vérité ? Et ce trésor, qui les renferme tous, n'est-ce

pas uniquement à l'amour de Jésus que vous en êtes redevables ? Oh ! non, Seigneur, vous n'aviez rien à gagner dans cette alliance avec votre indigne créature; en vous donnant à moi, vous n'avez pris conseil que de votre infinie bonté. Mais ce qui devait surtout toucher mon cœur, c'est de songer que cette faveur n'a jamais été accordée à aucun des grands hommes du premier Testament : Moïse, Abraham, Jérémie n'ont jamais touché ce que je possède, mangé ce que je mange... Cet acte de charité n'a jamais été accordé au précurseur du Messie, qui est le plus grand des hommes.

Et même, parmi les chrétiens de nos jours, combien ne participent jamais ou rarement au banquet divin ? Au souvenir de cette préférence qui m'est accordée, de quelle vive reconnaissance ne dois-je pas être pénétrée, ô mon Dieu ! *Benedic, anima mea, Domino.* O mon âme, bénis éternellement le Seigneur. Oui, rendons grâces à Dieu ; car notre reconnaissance, en ce moment, produira les fruits les plus inappréciables.

II

Après la sainte communion, Jésus-Christ n'est plus seulement au ciel, dans le taberna-

cle, sur l'autel; il est dans votre cœur, et il n'y est pas inactif. Tout ce que vous faites alors par le mouvement de son esprit, il le fait avec vous : vous adorez, il adore; vous remerciez, il remercie; vous priez, il prie. Si vous vous unissez à lui, vos actes, identifiés avec les siens, auront une valeur infinie. Mais, de plus, dans quel état Dieu voit-il en vous son Fils bien-aimé? Votre cœur est un autel vivant, sur lequel Jésus se sacrifie actuellement par l'altération que subissent les espèces sacramentelles... Dieu peut-il vous refuser quelque chose dans un pareil moment? Il met à votre disposition les trésors de son inépuisable richesse. Ne l'entendez-vous pas vous dire au fond du cœur : Enfants chéries, demandez et vous recevrez; élargissez votre âme, et je la remplirai. Faites-lui donc part de vos besoins; racontez-lui vos faiblesses; sollicitez par-dessus tout le don de la persévérance.

En même temps que vous priez pour vous, priez aussi, avec ferveur, pour vos respectables parents, afin qu'il les conserve à votre amour, que, désormais et longtemps, il fasse de vous leur joie et leur couronne.

N'oubliez pas l'Eglise, au sein de laquelle vous êtes nées et vous avez été élevées. Demandez à Dieu de lui accorder la paix et le triomphe sur ses ennemis.

Priez enfin pour la France, ce royaume autrefois si chrétien et aujourd'hui si éprouvé. Conjurez le Seigneur de la maintenir dans la foi catholique, afin qu'elle soit toujours la nation noble et religieuse, digne de marcher à la tête de tous les peuples.

III

J'ajoute et je finis en disant que le devoir de l'action de grâces ne peut être omis sans une grave irrévérence. Parlant des personnes qui sortent de l'église presque aussitôt qu'elles ont quitté la sainte Table, sans remercier Jésus-Christ, saint Jean Chrysostome s'écrie: « Voulez-vous savoir à qui ressemblent les personnes qui ont cette scandaleuse habitude ? Eh bien ! rappelez-vous Judas s'échappant, aussitôt après la communion, du milieu des apôtres qui rendaient grâces avec Jésus-Christ, pour aller, lui, consommer son pacte impie, et livrer le Sauveur aux mains de ceux qui avaient conspiré sa mort. » Voilà le premier modèle de ceux qui, après la sainte communion, sortent de l'église sans action de grâces.

Au lieu de fuir l'église, comme Judas a fui le cénacle, aussitôt après la communion, vous

devez, mes sœurs, adorer et remercier Celui que vous possédez dans votre cœur. Pendant la Messe, lorsque le prêtre disait à l'assistance : *gratias agamus Domino Deo nostro :* rendons grâces à notre Dieu, vous répondiez : oui, rendons grâces à Dieu, c'est le devoir le plus digne et le plus juste : *dignum et justum est.* Et voilà qu'à peine revenues de la Table sainte, lorsque vous portez encore dans votre poitrine le très saint et très adorable Sacrement, vous oublieriez ce devoir devenu pour vous d'une obligation plus étroite !

Avant la communion vous vous frappiez la poitrine, répétant jusqu'à trois fois, avec l'accent de la plus profonde conviction : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.* Seigneur, je ne ne mérite pas que vous fassiez de mon cœur votre demeure, et quand vous l'avez reçu, vous ne penseriez plus à lui !... Vous n'auriez plus rien à lui dire ! Ne craignez-vous pas de changer l'amour le plus généreux en terrible colère, lorsque vous manquez d'une manière si offensante aux égards qui sont dus à la première de toutes les majestés ?

Tombez donc aux genoux de cet hôte divin que vous avez appelé dans votre cœur et dites : Venez, affections et fibres de mon âme ; venez, aspirations et désirs de mon cœur ;

venez, forces et puissances de ma vie : adorons l'Agneau qui, seul, mérite l'honneur, la gloire et la bénédiction : *dignus est Agnus accipere virtutem et sapientiam et divinitatem.* C'est par une action de grâces ainsi faite que vous mériterez que le Sauveur se communique de plus en plus à votre âme par des grâces de choix, vous fasse ainsi vivre de son amour dans le temps, pour vous faire régner avec lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.





UN MODÈLE

POUR LA COMMUNION ET L'ACTION DE GRACES

Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen erat Simeon, et homo iste justus et timoratus, expectans consolationem Israel, et Spiritus sanctus erat in eo... Et ipse accepit eum in ulnas suas et benedixit Deum.

(Luc, II, 25 et 28.)

Or il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui... Il le prit entre ses bras et bénit Dieu.

Mes Sœurs,

Il est raconté dans nos saints Livres que le vieillard Siméon soupirait ardemment après la venue du Messie. Un jour cet homme *juste* et timoré se rend au temple, sous l'inspiration du Saint-Esprit. Là, il a le bonheur de contempler de ses yeux Celui qu'il appelait de tous ses vœux. Il le prend dans ses bras, il le presse sur son cœur, l'arrose de ses larmes ; puis, le rendant à sa mère, il entonne l'hymne d'actions de grâces, disant : « Main-

tenant, ô mon Dieu ! appelez à vous, quand il vous plaira, votre serviteur ; il quitte cette terre sans regret, parce qu'il a contemplé son Sauveur. »

Voilà un modèle achevé de préparation à la réception de Jésus-Christ et d'action de grâces après la sainte communion. Et d'abord :

I

Modèle avant la communion.

Qu'était le vieillard Siméon avant de recevoir l'Enfant-Dieu dans ses bras? Il était *juste*, nous dit le saint Evangile : *et homo iste justus*, c'est-à-dire exempt de tout péché mortel. Il craignait Dieu : *timoratus*, et par là même il remplissait tous ses devoirs envers Dieu, qu'il servait avec zèle et dévouement ; envers le prochain, qu'il aimait et respectait dans ses biens et dans sa réputation ; envers lui-même, parce qu'il soumettait son corps à la raison et sa raison à sa foi, et qu'il était chaste et maître de ses passions.

Voilà aussi la première disposition de toute personne qui veut s'approcher par la communion du Dieu trois fois saint. L'état de grâce est la condition rigoureusement exigée pour communier dignement. « Je suis, dit le Sei-

gneur, l'ami de la pureté et je cherche un cœur pur pour en faire le lieu de mon repos. Si vous voulez que Je vienne à vous et que J'y demeure, purifiez-vous du vieux levain et nettoyez la maison de votre cœur. » *Expurgate vetus fermentum. Munda cordis habitaculum.*

En effet, que recevons-nous dans la sainte Eucharistie ? Nous recevons le pain des Anges. Il faut donc que nous soyons des anges par notre pureté ; nous recevons l'Agneau sans tache, et ce divin Agneau ne veut à son autel, comme à sa cour, que ceux qui n'ont pas souillé leurs vêtements. Nous recevons le Dieu des vivants, il faut donc avoir la vie pour le recevoir.

Il faut la robe nuptiale pour entrer dans la salle du festin du père de famille, autrement on est garrotté et jeté dans les ténèbres extérieures. Il faut la grâce sanctifiante pour communier, sinon on commet un horrible sacrilège : *Qui manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit.*

Le vieillard Siméon n'était pas seulement *juste ;* il avait une âme timorée : *timoratus*. Il n'était pas scrupuleux, mais il évitait avec soin tout ce qui était de nature à déplaire à Dieu et à contrister son cœur divin, c'est-à-dire le péché véniel commis de propos délibéré : comme les distractions, la vanité, les

légers mensonges, les pensées d'orgueil, l'amour-propre, la sensualité...

Voilà ce que doit être la conscience de toute âme disposée à prendre place à la Table sainte. Dans cette disposition elle n'est pas seulement détachée du péché mortel et de l'affection au péché qui est la racine du mal ; mais elle se purifie de toute souillure, même légère. C'est le désir de Jésus-Christ. C'est ce qu'il a voulu nous exprimer par le lavement des pieds de ses apôtres avant de les nourrir de sa chair sacrée ; c'est ce que l'Eglise veut nous faire comprendre, lorsqu'elle exige que le prêtre lave l'extrémité de ses doigts avant la consécration. Le péché véniel n'est-il pas, par rapport à notre âme, ce que la poussière est par rapport à nos pieds, ce que la moindre tache est par rapport à nos doigts ? Nous devons donc purifier notre âme de toute souillure avant de nous approcher de la Table sainte.

Un sentiment qui débordait dans l'âme du vieillard Siméon était l'ardent désir de voir l'arrivée du Rédempteur d'Israël, qui était l'attente de toutes les nations : *expectans redemptionem Israel*. Ce sentiment lui était commun avec les prophètes qui, eux aussi, s'écriaient : « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie : *Rorate*, *cœli*, *desuper*,

et nubes pluant Justum. Le désir, en effet, dilate le cœur, l'agrandit et le dispose à recevoir, avec une plus grande effusion, les grâces de Dieu, comme la fleur qui reçoit avec d'autant plus d'abondance la rosée du ciel qu'elle ouvre son calice. Voilà également le désir qui doit brûler dans vos cœurs avant la sainte communion. Il faut avoir faim de ce pain céleste pour le manger avec bonheur. Une personne qui travaille et qui n'a pas pris d'aliments depuis longtemps désire manger : c'est ce même désir qui doit nous conduire à la Table divine. Quand vous verrez le Tabernacle s'ouvrir, dites au divin Captif : « O le bien-aimé de mon cœur, venez en moi, car mon âme a soif de vous. »

Le vieillard Siméon était conduit au temple par le Saint-Esprit : *Et Spiritus sanctus erat in eo.* Les motifs qui vous conduisent à la Table sainte doivent être également des motifs surnaturels. Une congréganiste ne doit point remplir son devoir uniquement pour faire plaisir à ses parents, pour imiter quelques compagnes, pour se débarrasser des importunités d'un maître, pour obtenir les faveurs d'un protecteur, pour se faire admirer, pour acquérir la réputation de personne pieuse, mais pour glorifier Dieu, pour obtenir les grâces nécessaires à une vie sainte.

II

Modèle pendant la communion.

Le vieillard Siméon, en contemplant l'Enfant-Dieu dans le temple et dans ses bras, ne voit qu'un enfant de quarante jours, en tout semblable aux autres ; néanmoins la foi lui découvre que cet enfant est le créateur de l'univers, le Messie, le désiré des nations, le libérateur d'Israël, le Rédempteur du genre humain.

Vous aussi qui allez communier, vous ne verrez à la sainte table qu'une petite hostie de forme ronde, de couleur blanche, ayant le goût du pain ordinaire ; mais votre foi doit vous montrer dans cette modeste hostie consacrée votre créateur, votre Dieu, votre Sauveur et votre Maître. Vous ne devez point vous arrêter au témoignage de vos sens et de votre faible raison ; mais vous devez vous rapporter au témoignage de Dieu qui a dit : Ceci est mon corps. C'est un mystère caché dans son essence, visible dans ses preuves ; insaisissable en lui-même, palpable dans ses motifs de crédibilité. Croyons donc à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme si nous le voyions de nos propres yeux. Proster-

nons-nous à ses pieds, et adorons-le dans la sainte hostie comme les bergers l'adorèrent dans la crèche et les mages dans l'étable, et disons-lui avec saint Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi* : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Croyons d'une foi vive et pratique. La foi se développe par l'humilité et la prière, et elle produit naturellement des fruits de respect dans l'Eglise, d'adoration en face du tabernacle, d'humilité et de confiance à la sainte Table.

La confiance de Siméon le porte à demander le divin Enfant à sa Mère. Soyez animées de la même confiance à l'égard du Dieu de l'Eucharistie. Ne craignez pas de vous approcher de la sainte Table ; c'est lui qui vous appelle : *Venite ad nuptias... Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Si votre conscience vous rappelle de grandes et nombreuses fautes, confiance : voilà le Dieu qui vous a pardonné !... Si tout en vous a été blessé par le péché : les facultés de votre âme, les sens de votre corps, confiance : voilà le médecin qui vient vous visiter. Si vous avez imité l'enfant prodigue dans ses égarements, confiance : voilà votre père qui s'avance vers vous, et vous ouvre les bras... Si vous vous sentez faibles dans la pratique du bien et dans

les luttes incessantes de la vie, confiance : Voilà le Dieu puissant et fort... Si vous voyez en vous un dénûment complet de vertus et de mérites surnaturels, confiance : voilà le Maître du ciel et de la terre qui vient vous enrichir.

III

Modèle après la communion.

Le vieillard Siméon, après avoir reçu l'Enfant-Dieu dans ses bras, le contemple, le baise avec ce respect qui fait passer son âme sur ses lèvres et demande de mourir... Il ne vivait que pour attendre Jésus, et maintenant qu'il l'a vu, qu'il l'a étreint dans ses bras et pressé sur son cœur, il ne veut plus de la terre, il ne soupire qu'après le ciel, et il entonne le cantique de la reconnaissance : *Nunc dimittis servum tuum Domine.* Maintenant, Seigneur, appelez à vous votre serviteur... Comme lui, après la sainte communion, vous possédez Jésus, non pas dans vos bras, mais dans votre cœur. Que vous reste-t-il à désirer ? Jésus ne vous suffit-il pas ? Que devez-vous faire en présence de l'immense trésor que vous possédez ? Que feriez-vous en présence d'un grand personnage qui vous comblerait de quelque

insigne faveur? Manqueriez-vous de le remercier? Faites de même à l'égard du Dieu qui s'est donné à vous tout entier. Adorez-le donc avec un profond respect mêlé d'étonnement, voyant que ce Dieu de gloire et de majesté daigne s'abaisser jusqu'à venir loger dans un cœur d'homme et d'homme souillé ; et dans ce sentiment, écriez-vous avec Salomon : *Quoi ! Seigneur, si les cieux ne sont pas dignes de renfermer votre grandeur, comment pourrai-je vous recevoir?* Puis, passant des sentiments d'admiration et d'humilité à ceux de la reconnaissance, dans l'impuissance où vous vous trouverez de pouvoir assez la marquer à votre Sauveur, vous inviterez toutes les créatures à le bénir avec vous ; vous lui offrirez l'amour qu'ont pour lui tous les séraphins et tous les bienheureux, désirant l'aimer comme ils l'aiment ; vous lui offrirez la ferveur avec laquelle tant de saintes âmes communient pour suppléer à celle que vous n'avez pas et que vous désirez avoir.

Vous exposerez à Notre-Seigneur vos faiblesses, vos misères et vos besoins. Quoi ! lui direz-vous, le seul attouchement de votre robe a guéri tant de malades, et l'attouchement de votre corps que j'ai si souvent reçu ne m'a pas encore guéri de mes infirmités ! Etes-vous donc ou moins bon ou moins puis-

sant que vous n'étiez alors ? Hélas ! c'est que j'ai moins de foi ; mais il ne tient qu'à vous de me la donner.

Quelquefois, entrant dans les sentiments d'une vive confiance, vous lui direz avec Marthe : Seigneur, celle que vous aimez est malade, daignez la guérir. Quelquefois vous vous tiendrez en silence à ses pieds avec Madeleine, pour écouter ou les reproches aimables qu'il vous fera, ou les avis charitables qu'il vous donnera. Quelquefois vous unirez votre cœur au sien pour adorer, pour aimer et pour honorer son Père, autant qu'il le mérite, par ce divin cœur qui est en quelque manière à vous par la communion. Enfin ne manquez jamais de lui faire le sacrifice, ou de quelque créature qui, peut-être, partage votre cœur avec lui, ou de quelque passion qui met un obstacle à ses desseins, ou de quelque péché auquel vous avez plus d'attache (1).

En faisant ainsi, mes sœurs, le Dieu d'amour qui siégera dans votre cœur comme sur un trône, vous inondera de ses grâces, et ses grâces vous feront marcher dans les sentiers de la vertu et vous obtiendront le ciel. Ainsi soit-il.

(1) Le P. Nepveu.



TABLE DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

LE DIRECTOIRE DE LA CONGRÉGATION

26

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

VERTUS DES CONGRÉGANISTES

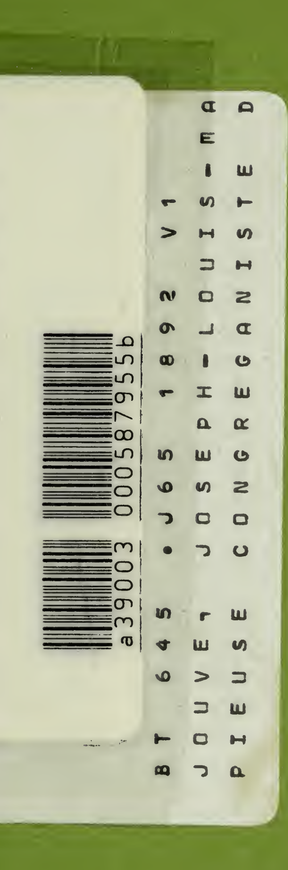
VERTUS EN PARTICULIER

QUATRIÈME PARTIE

MOYENS DE PERFECTION



Lyon. — Imp. Vitte et Perrussel, rue Condé, 30.


a39003 000587955b
BT 645 .J65 1892 V1
JOUVE, JOSEPH-LOUIS-MA
PIEUSE CONGREGANISTE D

